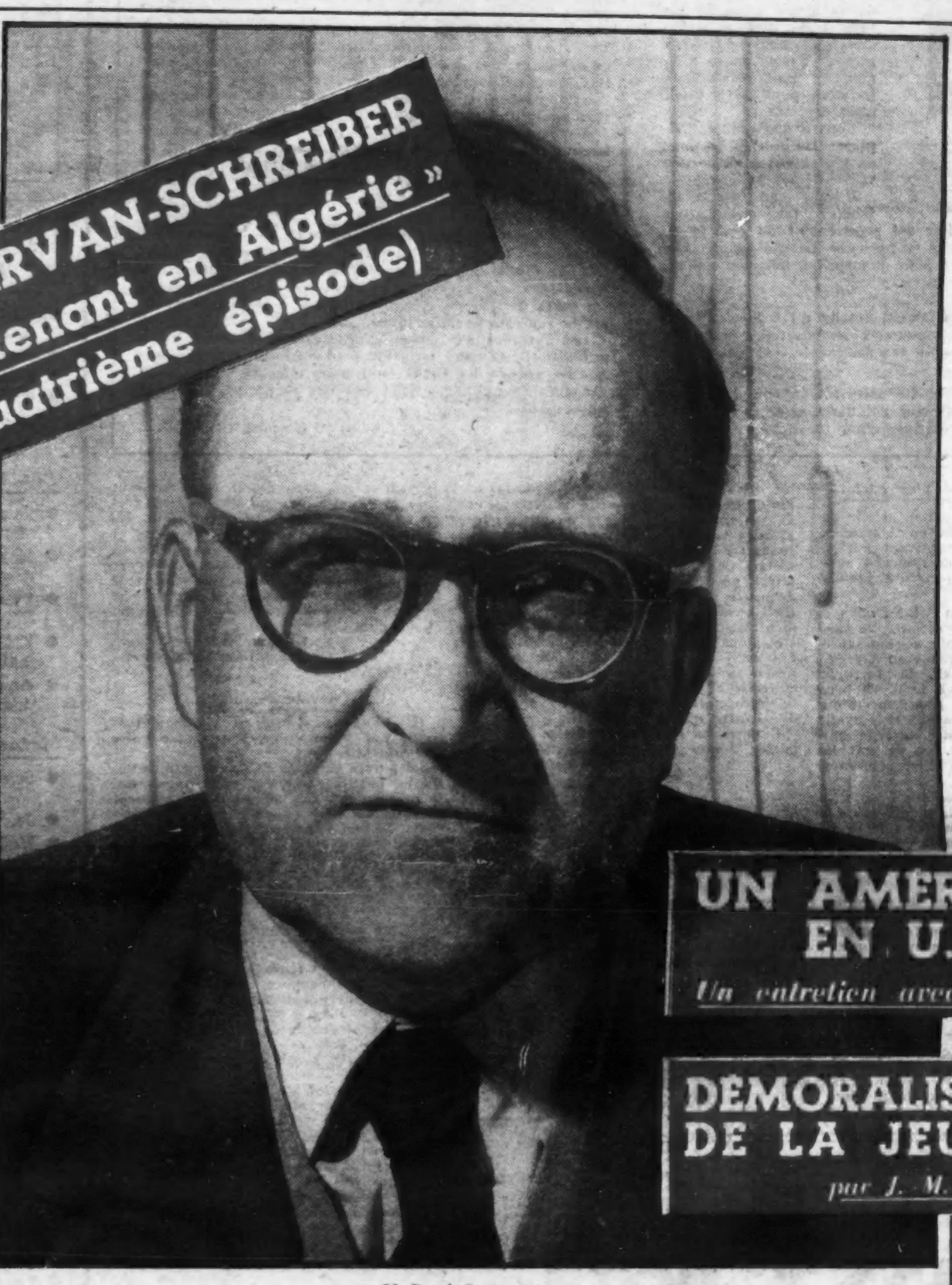
L'EXPRESS

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
10828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

29 MARS 1957. — N° 301 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.



M. René Capitant
« La puissance donne un genre de sécurité. La justice en donne un autre » (Alain.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Un rappelé, de retour en France, devait-il entreprendre le récit de la réalité algérienne, et doit-il le poursuivre ? L'un des hommes dont l'opinion compte avant toute autre, dans un débat aussi grave, le général de Bollardière, Compagnon de la Libération, a bien voulu répondre à cette question, et nous autoriser à reproduire sa lettre (p. 13). — La mort d'Edouard Herriot, grand républicain profondément attaché aux valeurs humaines, est intervenue, presque symboliquement, au moment où il semble que la conscience s'étouffe et s'avilisse. Des réactions comme celle de René Capitant, la déclaration du bâtonnier Thorp prouvent cependant que la léthargie n'est pas totale. Mais ce qui a été manqué après la Libération, la construction d'un pays neuf, d'autres pourront-ils le réussir ? J.-M. Domenach analyse le crime de démoralisation de la jeunesse, le crime contre l'avenir. — Et les conscrits de Seine-et-Oise la traduisent à leur manière : 97 % de ces jeunes Français savent qui a gagné le dernier Tour de France. Mais 85 % ignorent ce qu'est un sénateur. — Du Maroc, notre envoyé spécial, Jean Daniel, nous fait part d'une déclaration formelle du général Cogny : rien n'autorise les rumeurs provoquées au sujet du capitaine Moureau. — En Angleterre, deux symptômes marquent la crise grave où se débat le gouvernement. — En Amérique, on s'interroge sur les curieux critères utilisés pour nommer les ambassadeur, et sur une nouvelle technique qui pourrait bouleverser les problèmes du pétrole. — En U.R.S.S., Joseph Alsop a vu beaucoup de choses, et les raconte à nos lecteurs.

« L'Express » étant automatiquement saisi dès son arrivée à Alger les exemplaires diffusés là-bas cette semaine comporteront donc plusieurs pages blanches. Nous en avons éliminé tout ce qui concernait l'Algérie.

PARIS EN PARLE. — Une femme se meurt en Pologne, deux femmes sont alertées à Paris et réussiront peut-être à la sauver. C'est l'étonnante histoire qui nous est arrivée dimanche. — L'université tout entière bouge, la Télévision compte sur la reine d'Angleterre, les spectateurs d'Arsène Lupin rient en entendant un président du Conseil déclarer : « N'ajoutez pas l'arbitraire à votre incompétence. » Robert Lamoureux fait pour « L'Express » le portrait de Jacques Becker, etc.

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boétie
Pendant les travaux
présentation de la collection au premier étage
PARKING GRATUIT
garage Saint-Augustin, 16, rue Cambacérès

Déjeunez à la TOUR EIFFEL
RÉOUVERTURE DU
RESTAURANT « En Plein Ciel »
SAMEDI 30 MARS
André PIGNARRE
INV. 19-59 et 44-67

* * * * *

La lettre de « L'EXPRESS »

JOSEPH ALSOP

L'U. R. S. S., cela vous dit quelque chose ?... L'Amérique, vous avez entendu parler ?

Comme un malade qui se meut dans un univers irréel, rétréci, limité aux frontières de sa douleur et de sa fièvre, nous ne savons plus, nous n'entendons plus, nous ne voyons plus ce qui se passe lorsque nos centres nerveux ne sont pas directement alertés.

Nous avons mal à l'Algérie; les autres nations en ressentent à peine une vague démangeaison.

Il faut sans doute affronter un observateur étranger dont le métier est précisément de voir et de prévoir le jeu des forces en présence dans le monde pour éprouver la résignation polie qu'inspirent nos convulsions.

DE passage à Paris, retour d'U.R.S.S., Joseph Alsop, l'un des trois ou quatre commentateurs politiques américains de réputation internationale, est venu nous voir.

Il semblait un voyageur atterrissant sur une autre planète, un éléphant sortant d'un dialogue entre éléphants et tombant sur les évolutions d'une *fourmilière*.

Ses yeux étaient pleins encore du spectacle que les usines, les dirigeants, les étudiants, les trains, la rue soviétiques lui avaient offert, de la fête au Kremlin où Chou En Lai, en manteau de vison, était reçu par les petits chefs soviétiques — petits par la taille s'entend, pour la raison que Staline n'admit jamais auprès de lui la présence d'un homme grand.

Son attitude révélait combien ce mot-clé, « communisme », avait dépouillé sa légende révolutionnaire pour emprunter le visage d'une réalité industrielle implacable.

« Visiter l'U.R.S.S., dit-il en riant, c'est comme découvrir l'amour. A celui qui l'ignore, vous pouvez faire des descriptions, des dessins, des graphiques. Mais la sensation, vous ne pourrez pas la communiquer. »

Cette phrase, nous songions, en l'entendant, qu'elle pouvait aussi précisément s'appliquer aux Etats-Unis.

Au cours de l'entretien qu'il nous a accordé pour les lecteurs de « L'Express », Joseph Alsop apporte, on le verra, des informations originales, concrètes et sérieuses sur l'évolution de la société soviétique.

IL se trouve que nous avons reçu, en même temps, un document assez exceptionnel : la sténographie clandestine d'un discours prononcé à Moscou à la Maison des Prosateurs, qui provoqua un scandale. La connaissance du texte de Joseph Alsop permettra à nos lecteurs de situer son exacte importance.

Les fenêtres que nous avons essayé d'ouvrir cette semaine sur l'extérieur feront peut-être sentir plus cruellement encore les maux qui nous clouent dans notre chambre de malade, cernés par des médecins affolés et impuissants.

Françoise GIROUD.

Ceux qui ne pourront plus parler

Je viens de lire le premier article de votre série « Lieutenant en Algérie ». Pour tous ceux qui ne peuvent parler, je vous remercie ; je vous remercie surtout pour ceux qui ne pourront jamais plus parler.

Mon mari, militaire en A.F.N., vous a écrit aux environs du 10 octobre. Je sais que vous n'avez pu avoir connaissance de sa lettre, étant vous-même en Algérie. Il voulait témoigner contre des tortures auxquelles il avait assisté le 6 octobre, étant de garde, à la gendarmerie du Kroubs (20 km. de Constantine). Il avait été révolté et faisait partie de ceux qui pensent qu'en se taisant, on se fait le complice des bourreaux. Deux semaines plus tard, il mourait.

Si vous avez conservé ce genre de lettres, je vous demande de la rechercher, et de la lire. Elle doit être facile à retrouver (...). C'est le dernier hommage que vous puissiez rendre à un inconnu qui aurait été l'un de vos amis si vous l'aviez rencontré.

Pour lui comme pour tous ses camarades qui ne reviendront pas, un bilan s'impose : 26 ans, marié, un enfant, ayant travaillé dur pour être professeur de sciences et parti en Algérie avant même d'avoir entamé sa vie d'homme, la mort dans l'âme, car il savait que cette guerre, telle qu'elle était engagée, ne résoudrait aucun problème.

Tout cela donne envie de se révolter mais la révolte est stérile et sans doute vaut-il mieux lutter pour que d'autres n'aient plus à souffrir inutilement. Il est affreux de continuer à faire chaque jour les mêmes gestes, lorsqu'on a perdu sa raison de vivre et qu'on ne trouve autour de soi qu'ignorance et bêtise, mais des articles tels que le vôtre sont réconfortants : en le lisant, il me semblait qu'il n'était pas tout à fait disparu et qu'il aurait pu écrire certaines de vos phrases. Je pense à ce texte de Françoise Giroud écrit à votre sujet, où je relève : « Sa grande affaire, c'est l'avenir, celui de sa génération dont il n'a jamais bien compris que l'on ne puisse pas être solidaire, tant le destin individuel lui paraît lié au destin collectif ». C'est peut-être la phrase qui le définissait le mieux et c'est à propos d'un autre qu'elle est écrite.

Pour toute l'aide que vous m'avez apportée, bien que l'ignorant, merci.

H. G.
Paris.

Espoir et courage

En tant qu'ancien compagnon d'armes, je ne puis que vous approuver et vous féliciter (...).

Je suis prêt, si vous le jugez utile, à vous apporter l'appui de mon témoignage. Témoignage d'autant plus vrai que j'ai connu la plupart des héros de votre récit, et d'autant plus impartial que ni mes actes ni mes opinions, passés ou présents, ne peuvent faire, je crois, douter de mon patriotisme.

Petit-fils et fils d'officiers, saint-cyrien moi-même, déporté résistant, ancien d'Indochine, très lié avec mon frère capitaine d'active dans une unité parachutiste, j'ai conservé suffisamment de contacts avec le milieu militaire, que je connais bien, pour affirmer que rien, dans vos articles, ne peut porter atteinte au moral de l'armée. D'autres, bien avant vous, se sont chargés de cette besogne, qui sont les premiers aujourd'hui à vous attaquer. En dénonçant le mal dont elle souffre et qu'elle est la première à ressentir, vous redonnez au contraire espoir et courage à ceux qui veulent encore considérer le métier des armes comme un sacerdoce et placent leur idéal au-dessus des intrigues et des clans.

GILLES PRADÈRE-NIQUET,
Capitaine de réserve,
Nancy.

Savoir se taire

(...) Vous tenant pour un homme d'honneur, j'ai grand-peine à analyser votre attitude (...).

La guerre est une chose terrible, inhumaine par la force des événements qui la provoquent. Des abus sont fatalement commis de part et d'autre des belligérants. Si l'on s'érige en arbitre impartial, il faut les dénoncer indistinctement. Et lorsque l'intérêt du pays l'exige, il faut savoir se taire (...).

LIEUTENANT LUBESPÈRE,
Saint-Raphaël (Var).

Je m'engage sur l'honneur

(...) C'est à un camarade officier que je viens offrir mon témoignage sur des scènes dont je m'engage sur l'honneur à témoigner devant n'importe quel tribunal (...).

Pour avoir eu le courage de DÉNONCER HIÉRARCHIQUEMENT — et je possède heureusement les preuves de ce que j'écris — les exactions commises, je me suis vu placé en position de non-activité.

Rien n'a été fait contre les responsables (...).

Je suis soldat et Français, mon fils sert comme volontaire en Algérie depuis sa sortie de l'Ecole militaire, je suis un de ceux qui veulent que l'Algérie reste la France, mais je suis un de ceux qui sont indignés des positions prises pour couvrir des actes que les lois et la morale réprouvent (...).

CAPITAINE HENRI G...,
Marseille.

Que le but soit constructif

Merci pour vos deux premiers articles sur l'Algérie. Ils aident à respirer.

Il vaut mieux reconnaître une erreur et réagir que la nier. Je souhaite seulement que votre analyse lucide ait un but uniquement constructif. Nous crevons d'hommes politiques dits intelligents mais sans caractère.

Bien que souvent de tendance différente de celle de « L'Express », je vais m'y abonner, votre courage moral est quelque chose d'assez rare.

LIEUTENANT DE VAISSEAU BONZON,
Larmor-Plage (Morbihan).

Je suis prêt

Aujourd'hui, a sonné l'heure du « rendez-vous au retour ».

Je suis prêt à vous apporter mon témoignage. Il sera étayé sur les rapports que j'ai transmis à mon Commandant de bataillon et au Colonel B. et qui stigmatisaient les méthodes de... pacification (...).

JEAN PASSERON,
Capitaine de réserve ex-rappelé,
Enghien.

Suite du courrier page 35

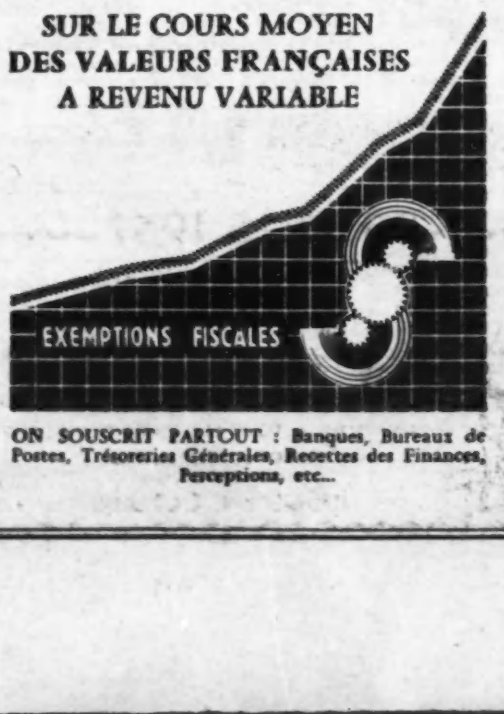
Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

TRÉSOR PUBLIC

BONS 5% 1957

À PRIME INDEXÉE

SUR LE COURS MOYEN
DES VALEURS FRANÇAISES
A REVENU VARIABLE



ON SOUSCRIT PARTOUT : Banques, Bureaux de Postes, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, etc...

A

Vous trouverez dans ce numéro :

- Une lettre du général de Bollardière .... p. 13
- Une lettre de François Mauriac .... p. 36
- Le courrier des lecteurs pp. 2, 35 et 36

Les Affaires françaises

- La Semaine .... p. 3
- La Nation : une chaire vide .... p. 3
- **DEMORALISATION DE LA JEUNESSE *par J.-M. DOMENACH* ...... p. 4**
- **LE MIRACLE FRANÇAIS, *par René CAPITANT* .... p. 4**
- Opinion : Les conscrits de Seine-et-Oise .... p. 5
- Armée : Le retour du lieutenant Perrin .... p. 6
- En deux mots .... p. 6
- Depuis 50 ans, Edouard Herriot .... p. 7

Les Affaires étrangères

- Armement : la bombe et l'indépendance .... p. 8
- Moyen-Orient : Le Colonel tient la caisse .... p. 8
- Pétrole : Un avertissement p. 8
- Etats-Unis : La valse des ambassadeurs .... p. 9
- Angleterre : Deux symptômes .... p. 9

Actualités

- Sciences - Télévision - Sports p. 10
- Je, Tu, Il .... p. 10
- Médecine : Le drame du dimanche .... p. 11
- Université : Poussée de fièvre .... p. 12
- Les mots-croisés piège p. 12

La marche des idées

- **LIEUTENANT EN ALGERIE, *par J.-J. SERVAN - SCHREIBER* . . pp. 13 à 20**
- **UN AMERICAIN EN U.R.S.S. *par Joseph ALSOP*. pp. 21 à 24**

Paris en parle

- La semaine, Théâtre, Variétés .... p. 25
- Musique, Cinéma .... p. 26
- Même si Becker ne faisait pas de cinéma, par Robert Lamoureux ...... p. 26
- Disques, Expositions p. 27

Lettres

- On vous en parlera : Huit hommes après huit ans p. 28
- Romans, Paris, Traductions p. 28
- Théâtre, Classiques .. p. 29
- **UN DOCUMENT SECRET : SCANDALE A MOSCOU .. p. 30**

Les pages au féminin

- Enfants, Travail, Pas cher p. 31
- Coiffure .... p. 32
- Exposition, fleurs .... p. 33
- Enquête, Bon à savoir, Recette .... p. 34

LES AFFAIRES FRANÇAISES

MM. Paul Reynaud
Procureur

Georges Bidault
Professeur

Jacques Soustelle
Conseilleur

Antoine Pinay
Voyageur

LA SEMAINE

Pour le meilleur ou pour le pire...

● UN soir de la semaine dernière, chez Lipp, la célèbre brasserie de Saint-Germain-des-Prés, deux dîneurs attablés à trois mètres l'un de l'autre, étaient le point de mire de tous les regards. A la table de gauche, seul et méditatif, avait pris place l'ancien président de l'Assemblée algérienne, M. Farès, qui ne fait pas mystère de son vif désir de faciliter le dénouement de la guerre d'Algérie. A la table de droite, M. Robert Lacoste soupait, seul aussi. Même les Parisiens blasés qui découvraient soudain ce rapprochement inattendu avaient un haut-le-corps.

● A la réception qu'offrait la même semaine l'ambassadeur de Tunisie, M. Masmoudi, pour célébrer le premier anniversaire de l'indépendance de son pays, on pouvait entendre un parlementaire de la majorité qui, guidant à travers les salons l'un des invités, le présentait à nombre d'assistants, ministres en exercice, députés, hauts fonctionnaires, dans les termes suivants : « *Cher ami, permettez-moi de vous faire connaitre M. X... qui est le chef du F.L.N. pour la région parisienne* ».

« C'est atroce... »

● Mardi dernier, au cimetière Montparnasse, tout le gouvernement, M. Guy Mollet en tête, tout l'état-major socialiste et les représentants de nombreux partis et organisations, étaient venus rendre un dernier hommage à une personnalité de la S.F.I.O., Jean Texcier, qui vient de disparaître. Au bord de la tombe ouverte, il y eut un temps d'arrêt dans la cérémonie. Dans le silence, on entendit soudain une voix s'élever très fort, si fort qu'aucun des présents, le président du Conseil compris, ne perdit un mot de l'apostrophe : « As-tu l'adresse de Boumendjel ? » demandait, d'assez loin, l'un des députés socialistes de la minorité à un de ses collègues. Et sur un signe affirmatif de son interlocuteur : « *Tu me la donneras à la sortie. Il faut que je lui écrive. C'est atroce ce qu'on a fait à son frère* ».

● Telle est la politique parisienne.

Bien sûr, il y a cette petite brochure « Des rappelés parlent » qui contient toutes les pièces du dossier remis au Président de la République, revêtu de la signature de plusieurs centaines de prêtres, de pasteurs, d'éducateurs. Bien sûr, il y a ces articles, ces discours, ces démissions lancées comme des soufflets au visage des hommes en place, toute cette indignation qui commence à monter parmi « ceux qui savent ». Bien sûr, il y a, là-bas, la guerre.

Le débat

● Mais comme tout cela était loin, comme chacun s'appliquait à oublier, pendant cet interminable débat-fleuve qui, pendant deux semaines, a occupé les jours et les nuits des députés.

On pourrait résumer ce débat comme une pièce en trois actes. Le premier acte, celui de l'exposition, comptait trois personnages principaux : M. Paul Reynaud se chargea du réquisitoire et M. Mendès France d'esquisser à grands traits une autre politique économique et financière que celle que défendit, mollement d'ailleurs, M. Paul Ramadier.

Plus tendu encore devait être le second épisode : le débat sur l'Algérie. On entendit M. Soustelle se féliciter longuement du succès de sa propre mission à l'O.N.U., mais se plaindre amèrement de tout le monde : des ministres et des députés, des Russes et des Américains, des Arabes et des Français. Après lui, M. Georges Bidault fit un brillant cours de politique internationale sur les relations de la France avec l'Afrique du Nord, de Louis XV à Guy Mollet. On notait que l'hommage de l'ancien président du C.N.R. au résistant Robert Lacoste était fort applaudi par M. Dides qui en avait oublié, du coup, ses fonctions sous l'occupation.

Chèque en blanc

● Le troisième épisode, celui du dénouement, s'est ouvert mercredi soir, avec le long, terne et habile discours du président du Conseil. N'ayant rien dit en 90 minutes, mais tout suggéré, n'ayant pris aucun engagement, mais laissé la porte ouverte à toutes les formules, M. Guy Mollet a ensuite posé la question de confiance. En fait, s'engageant à tout puisqu'il ne s'engageait à rien, le Parlement était simplement convié à renouveler, mais cette fois en blanc, le chèque de l'investiture.

On doit reconnaître que M. Guy Mollet, sur ce point au moins, n'a pas fardé la vérité : « *N'essayez pas, à la fois,* a-t-il dit, *de maintenir au pouvoir un gouvernement et d'en diminuer l'autorité* ».

On ne saurait être plus net. Ni plus optimiste d'ailleurs que le président du Conseil quand il déclare sans la moindre ironie : « *C'est vraiment une conviction que la France va mieux et qu'elle ira chaque jour mieux encore* ». Ni plus modeste : « *Parce que ce redressement s'est produit au cours de cette année, parce que mon gouvernement y a été, si peu que ce soit, associé, j'ai bien le droit d'en dire ma fierté et de proclamer ma confiance en l'avenir* ».

Mais, dans les couloirs, M. Guy Mollet se révélait moins catégorique, moins optimiste et plus modeste qu'à la tribune. Les plus grands efforts de persuasion étaient mis en œuvre pour décider les hésitants, rallier les abstentionnistes, faire rentrer les absents. Jusqu'au dernier instant, le retour de M. Pinay qui s'était littéralement enfui au Brésil dès l'ouverture du débat, était espéré. Jeudi soir, dans la nuit, les députés étaient invités à prendre leur part de responsabilités dans la politique gouvernementale.

Les résultats du scrutin constituent une claire réponse.

LA NATION

Une chaire vide

CE corps disloqué, samedi dernier, au pied d'un immeuble d'El Biar, à Alger : l'avocat Ali Boumendjel, détenu depuis plus de deux mois par les parachutistes du général Massu, vient de tomber du sixième étage au moment où deux de ses gardiens le conduisaient à un nouvel interrogatoire. Version officielle : suicide.

Lundi, dans les journaux, cette lettre adressée au ministre de l'Education nationale, où on lit :

> « *Tant que de telles pratiques — auxquelles, même en pleine guerre, nous n'avons jamais soumis les prisonniers allemands — seront prescrites ou tolérées contre les Algériens par le gouvernement de mon pays, je ne me sentirai pas capable d'enseigner dans une faculté de droit française. J'interromprai donc mon cours.*
>
> « *Révoquez-moi, si vous le voulez, si vous le pouvez. J'accueillerai avec satisfaction tout ce qui contribuera à rendre publique ma protestation contre des faits susceptibles de déshonorer la France, si elle restait passive devant eux.* »
>
> Ces lignes dures étaient signées : *RENE CAPITANT, professeur à la Faculté de Droit de Paris, ancien ministre de l'Education nationale dans le gouvernement du général de Gaulle.*

Surprenante solidarité : que pouvait-il y avoir de commun entre le grand juriste parisien, patriote intransigeant, gaulliste fidèle, et le mort d'El Biar, ce petit avocat musulman suspecté d'appartenir au F.L.N. ?

Leurs routes pourtant s'étaient croisées, il y a quinze ans : à la Faculté de Droit d'Alger, en 1942. Au cours de droit public que donnait René Capitant, déjà juriste en renom, il n'y avait pas assez d'auditeurs musulmans pour qu'un élève studieux et brillant comme Ali Boumendjel risque de passer inaperçu.

A Alger, M. Capitant était arrivé en 1941. On savait qu'il était le fils du célèbre professeur de droit Henri Capitant, membre de l'Institut et juriste de grande réputation internationale ; qu'il avait professé à Strasbourg depuis 1930 ; qu'ayant étudié le nazisme en Allemagne dès son apparition il avait employé toute son énergie — qui est grande — à mettre les Français en garde contre cette nouvelle forme du pangermanisme et pris une position sans équivoque à la tête du Comité de vigilance des Intellectuels d'Alsace ; enfin, qu'à l'état-major de la Ve Armée en 1939, il avait fait la connaissance du colonel de Gaulle.

A Clermont-Ferrand où était repliée la Faculté de Strasbourg, il avait tout naturellement comme l'y portait son patriotisme, ses convictions et ses amitiés, rejoint la Résistance. En quittant sa chaire pour gagner Alger, il dit à ses étudiants alsaciens : « La route de Strasbourg passe par Alger. » Sa mission en Afrique du Nord était d'y implanter le mouvement de Résistance « Combat ».

En 1943, le général de Gaulle faisait de René Capitant le commissaire à l'Education nationale de la France Libre, puis son ministre. Il devait occuper cette charge à Alger d'abord, à Paris ensuite, après la Libération dans le premier gouvernement de Gaulle et entreprendre une réforme et un rajeunissement non seulement des services de la rue de Grenelle, mais de l'enseignement lui-même, à tous les degrés. Député du Bas-Rhin à l'Assemblée constituante, puis de Paris, il fondait « L'Union Gaulliste », préfiguration parlementaire du R.P.F., dont il présidera le conseil national. Pendant cinq ans, à la tête d'un petit groupe, il fut au parlement, avec autorité, mais aussi avec cette impétuosité et cette spontanéité qui trahissaient son tempérament vif et passionné, le

(*Suite en page* 5.)

PAQUES 1957
Ouverture Samedi 13 Avril
CASINO
NORMANDY-HOTEL • HOTEL DU GOLF
DEAUVILLE

NEW GOLF • TOUS LES CLUBS DE SPORTS
CASINO et NORMANDY
resteront ouverts
JUSQU'EN OCTOBRE

Démoralisation de la jeunesse

J.-M. DOMENACH

EN somme, ce fut une chance d'avoir vingt ans sous l'occupation : l'ennemi était l'ennemi; le drapeau et l'idéal flottaient confondus. Ceux qui ont vingt ans en 1957 nous entendent parler de Résistance, de grandeur française, de lutte contre le nazisme... Et tous ces mots, qui valaient la vie, doivent sonner à leurs oreilles comme les Debout les morts ! et Ils ne passeront pas ! de notre enfance. Eux, ils avaient trois ans en 1940, et ils vont partir à la guerre d'Algérie.

Ce qu'ils savent de la France, ce n'est pas les Glières et le Vercors, la mobilisation volontaire d'une jeunesse, la Libération au soleil d'août, mais l'avilissement progressif d'une grande espérance.

La génération du trafic des piastres

JE me suis souvent demandé ce qu'avait dans la tête un garçon qui s'était éveillé à la vie publique entre le trafic des piastres et la chute de Dien-Bien-Phu. Je crois deviner son dégoût, je souhaite sa colère. Mais nous ne pouvons pas les connaître vraiment, du moins tant qu'ils ne se connaîtront pas eux-mêmes. Entre notre génération et la leur — qui n'existe pas encore — il y a cette différence : nous avons vécu un moment de solidarité et de gloire, tandis qu'ils vivent la contradiction et la décadence françaises. Et cette différence est si grande qu'il faut garder pour nous nos leçons et notre histoire.

Mais nous pouvons essayer d'éviter qu'ils ne soient annihilés avant d'avoir vécu, nous pouvons préparer l'événement qui les révélera, qui les regroupera vraiment en une génération, puisque, depuis dix ans, ils n'ont eu, pour prendre conscience d'eux-mêmes, que de plats mensonges et de petites défaites.

Quand on a passé en revue le cercle vicieux des faiblesses françaises, on se retourne volontiers vers la jeunesse. Montant en nombre croissant, les jeunes reçoivent délégation de sauver la France. Mais s'ils devenaient vieux avant d'avoir vingt-cinq ans ?

La fin d'une instruction civique

LEUR pays, ils le reçoivent humilié, diminué, menant dans le monde d'impossibles batailles en retraite. Le gouvernement est aux mains de partis qui nous semblaient déjà tellement vieux en 1940 que nous ne pouvions supporter l'idée de leur reconstitution. La politique, c'est l'entrechoc des intérêts médiocres, c'est les promesses abandonnées, les « jamais » qui se transforment inéluctablement en consentements, cette double pensée des hommes au pouvoir, qui disent en privé ce qu'ils n'osent pas dire en public : un manque de confiance dans le peuple, une absence d'appel, dont souffrent surtout les jeunes. Ils se sentent méprisés ; ne vous étonnez pas maintenant qu'ils méprisent.

Et voilà que ces garçons vont terminer en Algérie leur instruction civique. Ils y trouvent un genre de guerre où l'ennemi devient peu à peu, par la logique du terrorisme et de la répression, l'ensemble d'un peuple suspect. Rapide est l'apprentissage de la brutalité. Qu'on le veuille ou non, les réflexes de défense se combinent avec la tentation du mépris, avec les joies de la force. Cette guerre d'Algérie est pour trop de jeunes la plus affreuse des initiations à la vie, celle qui passe par la violence sans limite et sans but. Dans tout ce qui se publie aujourd'hui à ce sujet, il ne faudrait pas oublier qu'on a placé la jeunesse française dans cette situation intenable de résister à un peuple en lutte pour sa dignité. On s'occupe beaucoup, ces temps-ci, de préserver le moral de la nation. Mais pense-t-on au moral de la nation de demain ? A l'ensauvagement de toute une jeunesse, qui reviendra de ce stage algérien moins bagarreuse peut-être qu'on ne croit, mais habituée, dégoûtée, flétrie. Le fascisme se fait avec des cyniques plus encore qu'avec des fanatiques. Quand on défère à la justice militaire des professeurs et des journalistes restés fidèles à l'honneur de leurs vingt ans, devant quel tribunal faudra-t-il mettre en accusation certains chefs politiques pour démoralisation de la jeunesse française ?

Ce n'est pas en France seulement, c'est dans toute l'Europe que le fossé grandit entre la jeunesse et les gouvernements. Les enfants insurgés de Budapest sont allés au combat pour quelque chose qui est le bien précieux — encore inexprimé — de toute la jeunesse européenne. L'émeute des zazous de Stockholm, le soir de la Saint-Sylvestre, est comme un écho ridicule de ce soulèvement de la jeunesse, mais significatif lui aussi. Dans l'oppression comme dans la satisfaction du confort, la jeunesse cherche un sens humain à la vie. Les grandes philosophies de l'Histoire l'ont déçue ; elle vomit les idéologies, les discours préfabriqués, le « baratin ». Mais, davantage que ses aînés, elle possède le sens concret des libertés ; son libéralisme, son pacifisme sont sans illusion. Elle a la pudeur des mots, et elle est menacée par le mépris de la parole; elle a le goût de la réalisation technique, et elle est menacée par l'empirisme brutal. Son scepticisme, son nihilisme même est à deux faces. Le moment venu, elle agirait avec une énergie égale à son dégoût.

Quelques vieilles idées simples

« UNE révolution, écrivait Péguy, est de l'ordre de la jeunesse, de l'enfance même, et de ce qu'il y a de plus rare et de plus précieux quand on a le bonheur de pouvoir en trouver dans ce monde moderne : la fraîcheur. » D'autres peuvent réussir ce que nous avons manqué après la Libération. Apparemment, la jeunesse a le désir d'un pays neuf, mais ses meilleurs éléments, faute de trouver un engagement politique, réagissent à un plan de pure moralité.

Notre rôle n'est pas de donner de bon conseils aux jeunes gens, mais de préparer le chemin de telle façon que la jeunesse puisse être de nouveau présente à son pays, comme elle le fut entre 1940 et 1945, comme elle recommençait à l'être lors du gouvernement Mendès France. Non pas faire une politique de la jeunesse, mais permettre à la jeunesse de faire de la politique : proposer quelques objectifs communs, où le goût de moderniser, l'envie de renaître se relient sans phrases à quelques vieilles idées simples sur l'homme et la patrie, que l'on continue d'enseigner à l'école.

J.-M. DOMENACH.

(Copyright « L'Express ».)

Le miracle français

RENÉ CAPITANT

Dans la préface qu'il a écrite pour un livre de M. Louis Vallon, « L'histoire s'avance masquée », à paraître prochainement, M. René Capitant expose les raisons qu'il a de croire et d' espérer en un prochain réveil du pays. Son analyse éclaire les motifs de sa décision de suspendre ses cours à la Faculté de Dr oit de Paris. Voici le texte de cette préface :

ECHEC de la Résistance, échec du R.P.F., échec du communisme, échec de la gauche... Les années de l'après-guerre sont semées de déceptions, qui, pour ceux qui les ont subies, ressemblent à des avertements de l'Histoire.

Entre les sacrifices et les espoirs de la Résistance et la triste — ou même l'affreuse — réalité d'aujourd'hui, il y a trop d'écart. Les âmes les mieux trempées peuvent ressentir l'amertume du découragement. Les cerveaux les plus lucides peuvent douter que l'Histoire ait un sens.

La tentation du repli

MAIS vingt années d'immobilisme n'ont pas empêché la France de se transformer, dans un monde en voie de mutation. Si ces transformations n'ont pas été l'œuvre d'une volonté consciente, le fruit d'une politique cohérente, elles n'en sont pas moins réelles. L'échec des attaques dont elle a triomphé n'a pas assuré la victoire de la IIIe République. Bien que politiquement reconduite en 1946, celle-ci s'enfonce de plus en plus dans un passé qu'un abîme sépare de la réalité présente. Si nous ne pouvons pas reconnaître encore exactement les traits du régime qui peu à peu lui succède, du moins sommes-nous assurés qu'il en sera très différent.

Alors, pour ceux dont c'était là justement l'objectif, la leçon n'est-elle pas de s'en remettre à l'empirisme, de s'abandonner à l'évolution naturelle et imprévisible des choses, de se détourner d'une agitation politique aussi vaine et de se replier sur la défense de ses intérêts les plus immédiats ? Assurément, beaucoup de Français inclinent à cette sagesse de Candide. Il vaut mieux être un spectateur qu'un acteur de l'Histoire. Plutôt que de la faire à sa mesure, s'accommoder de qu'elle est. Et on a d'autant plus de chance d'y réussir qu'on a pris la précaution de mieux s'abstenir.

Plus que la volonté de collaboration active avec l'Allemagne, Vichy a incarné cette philosophie de l'attentisme et de l'irresponsabilité. C'est ce qui explique que le vichysme ait survécu à toutes les épurations et soit plus répandu que jamais : il se nourrit de la passivité nationale. Et la nation n'a jamais été plus passive qu'aujourd'hui.

Mais, au plus profond de l'âme française, il y a un ferment de générosité et de révolte qu'aucune épreuve, aucune torpeur ne peuvent étouffer. Ou je me trompe fort, ou le drame de l'Union Française va susciter un sursaut. Dans aucun domaine la politique nationale n'a été plus aveuglément conservatrice et n'a abouti en fait à de plus grands bouleversements. Une fois réfrénées les aspirations généreuses mais vagues de la Résistance et neutralisées les premières réformes du général de Gaulle, rien n'a plus été concédé aux populations d'outre-mer qui n'ait été arraché par la rébellion. Le résultat est qu'au lieu de construire l'Union française dans l'égalité et la fraternité, on l'a disloquée dans le sang, la violence et le ressentiment.

L'enchaînement des violences

LES événements d'Algérie ont jeté la République, à son tour, dans le même cycle tragique. Le refus voulu et organisé d'y appliquer loyalement le statut voté en 1947 est la cause profonde de la crise — et non pas un panarabisme qui profite de l'occasion que lui a fournie notre carence. La guerre qui s'y déchaîne entraîne, par un automatisme effrayant, un enchaînement de violences et d'injustices qui détruisent également le peuple qu'elle prétend pacifier et les principes sur lesquels repose notre civilisation. Le même processus s'étendra inévitablement à l'Afrique noire, en dépit de la loi-cadre, si des institutions communes, fondées sur une absolue égalité des hommes, ne sont pas édifiées à temps. Mais le régime actuel, dominé par son inertie, semble incapable même de les concevoir.

Voilà donc où nous conduit la politique de passivité. Car il n'y a pas eu de volonté nationale de faire la guerre d'Indochine, mais une indifférence nationale à son égard. La nation ne veut pas davantage la guerre d'Algérie; elle tolère seulement que ses fils y soient envoyés, avec une docilité que certains célèbrent comme une vertu, mais où il est plus juste de voir un symptôme de léthargie politique.

Après un long sommeil

DE ce long sommeil, les Français vont pourtant se réveiller, j'en ai la conviction. Ils en seront tirés d'abord par un sursaut de révolte contre l'injustice qui se commet en leur nom; la France n'est pas Ponce-Pilate. Ils se sentiront appelés aussi par leur mission, qui s'inscrit si clairement dans leur histoire et qui sollicite toujours si puissamment leur génie. Cette mission, elle n'est pas de restaurer la domination des Blancs, avec l'aide de l'Europe, mais d'unir dans une nouvelle communauté, réciproquement et également désirée, des Blancs, des Noirs et des Jaunes. Le miracle français est que, en dépit de la domination coloniale, en dépit des guerres atroces qui en ont marqué la fin, ce désir profond de fraternité existe dans les populations qui ont vécu sous notre drapeau.

Cette révélation, en s'imposant à la France, peut lui rendre le sens de son destin, lui ouvrir les portes d'une nouvelle prospérité et d'une nouvelle influence, faire tomber devant elle le masque qui lui dissimule encore le visage de l'Histoire.

René CAPITANT.

(Copyright « L'Express »).

(Suite de la page 3)

porte-parole authentique et écouté du gaullisme.

Revenu à l'Université en 1951, après un échec électoral dans l'Isère, où l'état-major du R.P.F. l'avait envoyé défendre les chances du Rassemblement, qui étaient faibles dans ce département, il a été appelé par la Faculté de Paris pour y assumer l'enseignement des « Principes du droit public ».

Samedi soir, René Capitant écoutait le bulletin d'information à la radio quand la voix sèche, impersonnelle, du speaker annonça le suicide dAli Boumendjel.

Deux S.O.S.

Ali Boudmenjel ! Cet étudiant appliqué qu'il avait longtemps perdu de vue, après Alger, pour le retrouver quelques heures, mûri et inquiet à la fois, en 1955, à la faveur d'une conférence internationale. René Capitant ne connaissait même pas les télégrammes qu'Ahmed Boumendjel, le frère d'Ali, avocat à Paris, avait adressés les 12 février et 10 mars aux présidents Coty et Mollet, aux ministres Lacoste, Bourgès-Maunoury, Champeix. Le plus récent de ces messages disait :

« Attire votre attention sur situation tragique mon frère Boumendjel Ali, avocat Cour Alger, livré aux parachutistes depuis le 9 février - stop - Famille dans impossibilité connaître lieu séquestration et dans impossibilité constituer défense malgré intervention bâtonnier - stop. Ai sollicité en vain par télégramme 12 février saisie juge d'instruction - stop. Vous signale, perpétré dans locaux disciplinaires parachutistes, tentative assassinat camouflée en tentative suicide nécessitant pendant vingt jours transfert hôpital psychiatrique - stop. Presse et radio ce jour annoncent enfin aveux spontanés, après un mois violences épouvantables - stop. Aveux étant arrachés, rôle parachutistes apparait désormais terminé - stop. Me permets renouveler requête 12 février en vue saisie juge d'instruction et application loi - stop. Ai honneur, pour principe et pour prendre date, déposer plainte contre X, pour séquestration, tentative meurtre et sévices ayant entraîné folie - stop. Vous prie, en attendant fixer responsabilités, faire cesser procédés inhumains renouvelés conquête militaire 1830 - stop. »

Aucune réponse, pas même un accusé de réception, n'était venue d'aucun des destinataires. Simplement, la radio avait annoncé le crime d'Ali Boumendjel, tel que l'aveu lui en avait été arraché : il avait constitué, avec ses collègues musulmans d'Alger, un « collectif d'avocats » pour assurer devant les tribunaux la défense de leurs coreligionnaires inculpés. Dans les jours qui avaient précédé sa propre arrestation, les cinq frères de sa femme avaient, tous, été appréhendés, interrogés ; deux d'entre eux sont encore aujourd'hui emprisonnés.

Le ministre ironise

Une autre réponse — plus officielle — avait cependant été faite aux deux télégrammes d'Ahmed Boumendjel. A la tribune de l'Assemblée, le jeudi 21 mars, M. Robert Lacoste avait lancé sa réplique. Elle était définitive :

« On a dit que des sévices avaient été exercés. Or les témoignages et les dénonciations ont toujours porté à faux... Que faut-il penser de cet avocat musulman accusant les forces de l'ordre d'avoir fait subir à un de ses confrères d'Alger un traitement le conduisant à la folie ? La prétendue victime de cette abomination, après une tentative de suicide qui a été constatée, a tout simplement été assignée à résidence alors qu'elle avait avoué avoir dirigé un système de liaison entre le F.L.N. et les rebelles prévenus et internés et avait même exercé le commandement politique et militaire dans un important secteur de la ville d'Alger. »

Assigné à résidence ? Le ministre avait raison. Mais sur le papier, comme toujours : il avait signé en effet un arrêté d'internement, visant d'ailleurs, pour faire bon poids, tous les avocats musulmans du barreau d'Alger. Seulement cet arrêté n'avait pas été exécuté en ce qui concerne Ali Boumendjel. Quarante-trois jours après son arrestation, le suspect n'avait toujours pas été présenté à un juge d'instruction. Deux jours après les déclarations de M. Lacoste au Palais-Bourbon, il y avait ce corps-là, là-bas, qui s'écrasait sur un trottoir d'El Biar, devant le P.C. des Paras.

Alors René Capitant n'a pas hésité. Il a pris sa plume et il a écrit au ministre de l'Education nationale :

« Ali Boumendjel a été mon étudiant, à la Faculté de Droit d'Alger, à l'époque où je dirigeais le mouvement de résistance « Combat » en Afrique du Nord. La nouvelle de sa mort, survenue dans ces conditions, me bouleverse. Elle confirme de façon tragique ce que j'ai lu il y a quelques jours dans le livre de P.-H. Simon : Contre la torture. »

Les phrases cinglantes que l'on a pu lire au début de cet article ont suivi. Entre le petit avocat musulman mort, là-bas, sur un trottoir d'El Biar, et cette chaire vide à la Faculté de Droit de Paris, le cercle était ainsi fermé.

Déjà sa décision contribue à réveiller l'opinion publique de sa léthargie. Déjà d'autres voix s'élèvent : « *Je pense que la France,* écrit ainsi le bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris, Me René-William Thorp, *qui est la terre de la justice, ne saurait sans se renier elle-même ne pas réagir en quelque circonstance qu'il se produise contre le déssaisissement de la justice régulière (...). C'est parce que le suicide de Me Boumendjel s'est produit dans des circonstances où l'internement de cet avocat et ses interrogatoires étaient dépourvus de toutes garanties judiciaires que sa mort peut donner lieu à toutes les suspicions et devenir un nouveau ferment de discorde.* »

Pour n'avoir pas mesuré son soutien, dosé ses formules, calculé son geste, René Capitant déclenche la salutaire réaction qu'il souhaitait.

Il sait que sa décision, sans précédent à la Faculté de Droit, va provoquer de sérieuses controverses.

Comme en 1941, comme toujours, il a fait ce qu'il croyait devoir faire, en conscience, pour l'honneur et l'avenir de son pays. S'il ne dépend pas de M. Capitant qu'une voix s'élève, parmi les Algériens, pour dénoncer et refuser les crimes commis contre les Français, en revanche, il dépend de Français tels que lui que personne ne puisse jamais faire le procès de la France.

P. V.-P.

UN GROUPE DE JEUNES CONSCRITS
Quasi-unanimité pour Walkowiak

L'OPINION

Les conscrits de Seine-et-Oise

A l'occasion d'un récent conseil de révision, le sous-préfet de Pontoise (Seine-et-Oise) a posé à 3.500 jeunes gens de la classe 1957 quelques questions destinées à mesurer leur niveau d'éducation civique. Originaires de onze cantons proches de la capitale, mais de structures très différentes, les conscrits interrogés appartenaient à toutes les classes sociales ; parmi eux, il y avait aussi bien des manœuvres que des ouvriers spécialisés, des employés de bureau que des agriculteurs, des lycéens et des étudiants que des instituteurs ou des séminaristes. La présentation des questions était adaptée au niveau intellectuel de chaque conscrit.

Voici quelques-uns des résultats de cet examen improvisé :

QUESTION. — *Qui dirige la France ?*

RÉPONSES. — Le président de la République : 50 %.

— Le chef du gouvernement : 20 %.

— Un roi : 3 conscrits.

— 30 % adoptent une attitude de mutisme absolu et manifestent un certain désarroi.

QUESTION. — *Quel est le nom du président du Conseil des ministres, chef du gouvernement ?*

RÉPONSES. — Guy Mollet : 15 %.

— Pinay : 5 %.

— Mendès France : 3 %.

— Edgar Faure : 2 %.

— 70 % : « Je ne sais pas. - Cela ne m'intéresse pas du tout. - Cela change trop souvent. - Je ne fais pas de politique. - J'ai autre chose à faire. »

QUESTION. — *Connaissez-vous le nom des députés de votre département ?*

RÉPONSES. — Oui : 3 % (un ou deux noms cités).

— Non : 97 %. « Cela ne m'intéresse pas. - Je ne fais pas de politique. »

QUESTION. — *Combien y a-t-il d'assemblées en France ? Combien de Chambres ?*

RÉPONSES. — Une : 15 %.

— Deux : 10 %.

— Trois : 2 %.

— Quatre : 0,5 %.

— 72 % : « Je ne sais pas ; cela m'est indifférent. - Je ne m'occupe pas de cela. »

QUESTION. — *Qu'est-ce qu'un député ? Son rôle ?*

RÉPONSES. — C'est un monsieur qui fait de la politique : 70 % (réserve et méfiance).

— C'est un personnage important : 10 % (impossible d'obtenir une précision).

— Il s'occupe des affaires du pays et du gouvernement : 6 %.

— Il représente la population et vote les lois : 4 %.

— Je ne sais pas du tout : 10 %.

QUESTION. — *Qu'est-ce qu'un sénateur ? Son rôle ?*

RÉPONSES. — C'est un monsieur qui fait de la politique : 10 %.

— C'est un élu qui vote les lois après les lois : 3 %.

HOLMES

La classe anglaise
et la fantaisie italienne
adaptées
au bon goût français.

HOLMES A SELECTIONNE POUR VOTRE PLAISIR, DES VETEMENTS EXCLUSIFS DE GRANDE CLASSE EN TISSUS ANGLAIS

Vestons .... 15.900 fr.
Pantalons .... 8.900 fr.

22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

A l'école des « self made men »

VOULEZ-VOUS que des Spécialistes vous aident à faire l'inventaire objectif de votre Personnalité ?

VOULEZ-VOUS profiter de la précieuse expérience acquise depuis plus de 30 ans par les Médecins et Psychologues attachés aux EDITIONS OLIVEN et à leur Revue « CULTURE HUMAINE » ?

VOULEZ-VOUS éliminer vos points faibles et libérer — en les disciplinant — toutes les forces réalisatrices qui sommeillent en vous ?

VOULEZ-VOUS enfin connaître les résultats étonnants obtenus par le COURS OLIVEN, véritable école de promotion pour « self made men » ?

Ce cours est le fruit de la longue expérience de nos Psycho-praticiens et des inestimables enseignements concrets tirés de l'enquête « LES CLES DE LA REUSSITE » menée par eux auprès d'une centaine de Personnalités célèbres.

POUR être mieux convaincu de l'efficacité de nos méthodes, découpez le Bon ci-dessous et envoyez-le aux Editions OLIVEN, service E.P. 357, 65, av. de La Bourdonnais, PARIS-7e.

BON GRATUIT Je désire recevoir des Ed. OLIVEN, 65, av. de La Bourdonnais - PARIS-7e
a) La Documentation sur le COURS OLIVEN ;
b) Un no spécimen de « CULTURE HUMAINE »
c) La liste des Livres de l'Homme d'Action.

Nom : .... Age : ....
Profession : ....
Adresse : ....

— C'est un métier assez spécial : 2 %.

— Il doit être dans les affaires.

— 85 % : Je ne sais pas.

Les questions posées sur le rôle du conseiller général ont eu le même succès (90 % : « Je ne sais pas ») tandis que le rôle du maire et l'administration de la commune ont donné lieu à des réponses relativement plus satisfaisantes. Enfin, une question — et une seule — a permis de recueillir 97 % de réponses exactes. La voici : « Qui a gagné le Tour de France cette année ? » (1).

Une telle enquête n'a, bien entendu, qu'une valeur indicative. La situation, la tenue particulière du candidat, soudain interrogé sur des sujets qu'il ne s'attend pas à voir évoquer au conseil de révision, et par un personnage aussi impressionnant qu'un sous-préfet en uniforme, contribuent à expliquer certaines ignorances. Toutefois, l'auteur de l'expérience assure que tous les conscrits, même celui qui voyait le président de la République habitant « la Maison-Blanche » ou ceux qui faisaient de Clemenceau « un maréchal de la guerre 1914-1918 » ou « un général de la guerre de 1870 », étaient d'une bonne foi totale.

Dans deux ans, ces jeunes gens voteront. Si leur éducation civique apparaît aussi dramatiquement insuffisante, peut-on du moins exprimer l'espoir que la réforme de l'enseignement en préparation marquera un plus grand souci de donner aux jeunes Français cette indispensable formation.

(1) Réponse : Walkowiak.

ARMÉE

Le retour du lieutenant Perrin

(De notre envoyé spécial Jean DANIEL)

MARDI soir, dans les jardins très californiens de la villa de l'ambassadeur de Tunisie à Rabat, au cours de la réception donnée en l'honneur d'Habib Bourguiba, le président du Conseil marocain, ex-colonel de l'armée française, Si Bekkaï, disait à un journaliste :

« Le plus grave dans cette affaire du lieutenant Perrin, c'est que trop de gens ont souhaité le pire. »

Instinctivement, les regards des journalistes se portèrent sur Allal El Fassi dont le visage mat et olympien relève à la fois du prophète et du faune et qui caressait avec complaisance son fin collier de barbe rousse. Cet homme que tout le monde respecte, craint, admire en public et désavoue en privé. Pour le moment, il parlait, avec la hauteur qui convient à l'idée qu'il s'est faite de son rang, au président Bourguiba.

Le président Bekkaï enchaîna :

« Toute la droite en France espère que l'affaire du lieutenant Perrin envenimera les rapports franco-marocains. On veut. à la faveur de la guerre d'Algérie... »

Là-dessus, le président développa le thème bien connu ici. Tous les dirigeants marocains expliquent en effet que certaines personnalités françaises, politiques et militaires, n'ont pas renoncé à une reconquête. Et, disent-ils, comment provoquer une reconquête, sinon en suscitant des crises ?

— Mais le meilleur moyen de briser ces manœuvres, n'est-il pas de restituer très vite le lieutenant Perrin ?

— *Evidemment*, répond Si Bekkaï. *Mais ne montrez pas d'impatience. Ne compliquez pas nos négociations avec les bandes du Sud. Je suis très optimiste, le lieutenant Perrin est vivant, il sera rendu d'ici la fin de la semaine.*

Comment tout le monde sait-il à ce point que le lieutenant Perrin est vivant ? Comment a-t-on pu recueillir tant de témoignages marocains ? Alors que, pour le capitaine Moureau, le mystère a toujours plané, total.

Mission spéciale

— *Comprenez*, m'a déclaré le général Cogny, *l'extrême gravité de l'affaire Moureau est qu'il n'y a aucun témoignage et qu'on peut considérer toutes les versions publiées comme de véritables affabulations. J'ai fait faire toutes les recherches, toutes les enquêtes. Nous avons interrogé des milliers de personnes en Algérie, en Mauritanie et au Maroc, comme au Sahara espagnol. Nous n'avons jamais*

LE LIEUTENANT PERRIN
D'ici la fin de la semaine ?

pu recueillir un seul témoignage permettant d'affirmer que le capitaine Moureau avait été récemment vu, ni à plus forte raison, comme on l'a décrit, c'est-à-dire les yeux crevés, enfermé dans une cage et tous les détails horribles que l'on connaît. A ma connaissance, rien ne permet à qui que ce soit d'affirmer cette version. Certaines relations retentissantes de prétendus faits sont de pures hypothèses qui ont dangereusement excité l'opinion.

Dangereusement, c'est une évidence au point que Paris a tellement communiqué sa fièvre de voir restituer Perrin que l'on s'est demandé à chaque instant au Maroc si l'armée française n'allait pas commettre « une erreur ». Le gouvernement avait craint, semble-t-il, que ses camarades *« aillent chercher Perrin là où il est, et par tous les moyens »*. Mais sait-on où il est ? Heureusement non, dit-on ici. En tout cas, M. Lalouette continue à s'inquiéter. La situation passe un peu sa mesure et ses fonctions.

Sang-froid

Quant au général Cogny, il garde son sang-froid. C'est l'impression qu'il donna à l'envoyé militaire, c'est l'impression qu'il donne à ses visiteurs. Le fameux commandant Guillotray, compromis dans l'affaire du complot d'Alger, voulait-il le mettre à la place du général Salan ? Cogny n'en croit rien et écrivit avec humour au commandant en chef des forces en Algérie : *« J'apprends par la presse que j'ai voulu vous bazooker. »*

En fait, non seulement le général Cogny se veut hors de cause, mais il déclare avec force que son temps, depuis qu'il est au Maroc, il le consacre uniquement à protéger les intérêts français sans pour cela chercher à porter atteinte à la souveraineté marocaine.

Le général Cogny assure que ce serait une criminelle folie que d'envisager seulement un commencement de reconquête du Maroc ou d'une partie même litigieuse du territoire marocain. Il pense que personne ne l'a jamais sérieusement envisagé. Pourtant, affirment les ministres marocains, le gouvernement chérifien a intercepté des communications téléphoniques « effarantes » entre officiers français surtout après l'O.N.U. et au moment de l'appel du colonel Bourgoin en faveur de Moureau et Perrin. Le général Cogny insiste : *« Il n'y a pas de fous ici. Il n'y a que les exécutants d'une politique marocaine de la France — politique rendue complexe par la guerre d'Algérie et des facteurs spécifiquement marocains. »*

Le marchandage

« Facteurs marocains » ; dans cette rubrique, le général Cogny range les revendications sur la Mauritanie. Sur ce point, l'atmosphère est complètement changée ici. Lors du voyage du Sultan à Oujda, il y a quelques mois, j'avais interrogé à peu près tous les responsables de la politique marocaine. Quand je faisais allusion aux discours déjà impétueux d'Allal El Fassi sur la Mauritanie et le Sahara, tous mes interlocuteurs haussaient les épaules. Aujourd'hui, l'affaire est prise au sérieux ; elle fait partie du jeu politique et on a décidé d'en tenir compte. Tout dernièrement, M. Mehdi Ben Barka, l'homme « qui monte », au Maroc, a été invité aux Etats-Unis. Juste avant son départ, il s'est entretenu avec les chefs de la mission économique américaine qui se trouvent ici depuis plusieurs mois pour étudier les modalités d'une aide américaine. Le chef de la mission a demandé à M. Ben Barka :

« Savez-vous que vous allez être convoqué devant les Commissions des Finances américaines, lesquelles ont l'esprit réaliste et précis ? Ces Commissions vont vous demander comment vous pouvez vous intéresser à la Mauritanie, alors que vous n'arrivez pas à réunir toutes les ressources nécessaires au développement d'une partie seulement de votre territoire ? »

M. Ben Barka a souri. Il s'attendait à cette question et il avait préparé une réponse. L'idée d'utiliser la campagne d'Allal El Fassi est née chez certains responsables marocains pendant le débat de la Chambre des Députés à Paris sur le Sahara. La publicité faite en France autour de l'exploitation des richesses sahariennes a inquiété les Marocains. Un jour viendra, se sont-ils dit, où dans une négociation quelconque, le Maroc n'ar a rien à proposer. Il faut que déjà il prenne place et, en agitant le problème, se crée des droits pour l'avenir. Et M. Ben Barka ajouta : *« Il y a une manière et une seule de supprimer le problème mauritanien, c'est que la France prouve qu'elle compte pour l'organisation saharienne sur une vraie communauté économique franco-nord-africaine et est résolue à protéger les droits des Marocains et des Tunisiens... »*

Les insoumis

Pour le lieutenant Perrin, les tractations qui ont lieu entre d'une part le général Cogny et M. Lalouette et d'autre part le prince héritier Moulay Hassan, M. Mhamedi, ministre de l'Intérieur, et M. Laghzaoui, chef de la Sûreté, ont révélé un embarras assez grave. On sait qu'il y a dans le secteur algérien (Tindouf) des bandes plus ou moins F.L.N., dans le secteur marocain (Goulimine) des bandes Zemour dépendant d'un chef de l'armée de libération, Ben Hammou, non ralliées à l'armée royale, et enfin, dans le secteur mauritanien, des bandes appartenant aux tribus Rguibat. Le contrôle marocain sur ces bandes est quasi nul, même dans le secteur marocain. Les rapports avec elles sont entretenus par des intermédiaires sur le plan des négociations et des échanges. Allal El Fassi a récemment confié qu'il pensait que le lieutenant Perrin était détenu par des bandes algériennes qui comptaient négocier sa reddition et de façon d'autant plus exigeante qu'on avait, à Paris, par les campagnes de presse, valorisé considérablement le prix de cette reddition.

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

PRESSE de questions mardi après-midi à l'Assemblée par MM. Reille-Soult et de Menthon, députés M.R.P., au sujet de l'affaire Boumendjel, M. Lacoste a fait une réponse embarrassée et vague, concluant par ces mots : « Je n'ai pas d'informations suffisantes pour répondre avec plus de précisions. Je comprends les craintes et les inquiétudes et j'ai demandé une réponse honnête, loyale et complète. »

Ces dispositions louables du ministre résidant ne pourraient-elles s'étendre à d'autres cas ? Ainsi, on aimerait qu'une enquête établisse rapidement le lieu, les conditions et les causes de la détention d'un fonctionnaire d'Alger, M. Robert Manaranche. Employé depuis plus de quinze ans au Service Topographique du gouvernement général de l'Algérie, M. Manaranche aurait été soudain arrêté et emmené par les parachutistes, il y a un mois, le 22 février dernier. Depuis cette date, sa famille est sans nouvelles de lui et ignore le lieu de sa détention. Quoi qu'on lui reproche, cette situation ne peut se prolonger.

★

DEPUIS plusieurs mois, des négociations officieuses et discrètes, ou plus exactement des sondages, étaient entrepris pour déblayer la voie d'un éventuel concordat entre la France et le Vatican. Par l'intermédiaire de quelques parlementaires et de quelques membres de la hiérarchie, le gouvernement, en prévision de la visite que doit faire au Souverain Pontife le Président de la République dans deux mois, s'efforçait de savoir si des bases suffisantes pouvaient être trouvées pour un arrangement limité au problème scolaire.

Cette tentative vient d'être abandonnée. Les contacts pris ont en effet totalement échoué sur le problème de l'intégration de l'enseignement libre dans l'enseignement public. Il n'y aura pas de concordat Mollet.

★

IL en coûtera 10.000 francs par jour de retard à M. André Morice et à ses amis s'ils diffèrent le changement de nom de leur organisation. Ainsi en a décidé la première chambre du Tribunal Civil de la Seine, mercredi, tranchant le procès qui opposait le « Parti républicain radical et radical socialiste » — le vrai — au nouveau « Parti radical socialiste » des dissidents. Après plus de 50 ans la négligence d'un secrétaire qui avait omis de déposer dans les formes légales la dénomination du vieux parti valoisien est réparée. L'appellation est désormais contrôlée. On ne pourra plus s'intituler radical si... on ne l'est pas.

★

UN nouveau mensuel va paraître au mois d'avril. Il s'agit de la revue « Occident » (dont l'édition en anglais s'appellera «Western World») et qui se propose d'être le premier journal conçu et réalisé « à l'échelle de l'Occident ».

La revue, soutenue par de nombreuses personnalités françaises et étrangères, organisera dans son premier numéro un « match » opposant Adlai Stevenson à Paul Reynaud sur le thème : « L'anticolonialisme américain est-il utile ou nuisible ? »

B. G.

Jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
TAILLEUR
CHEMISIER
CHAUSSEUR
Importations Italiennes et Anglaises
[illegible]-40, AVENUE VICTOR-HUGO

OLD ENGLAND
12, Bd des Capucines — Paris
Prêt à porter dans la meilleure qualité anglaise
Imperméables . Gabardines . Pantalons
Pardessus . Vestes de sport . Blazers
Complet "Ready Made"
32.000 Fr.

DEPUIS 50 ANS, EDOUARD HERRIOT...

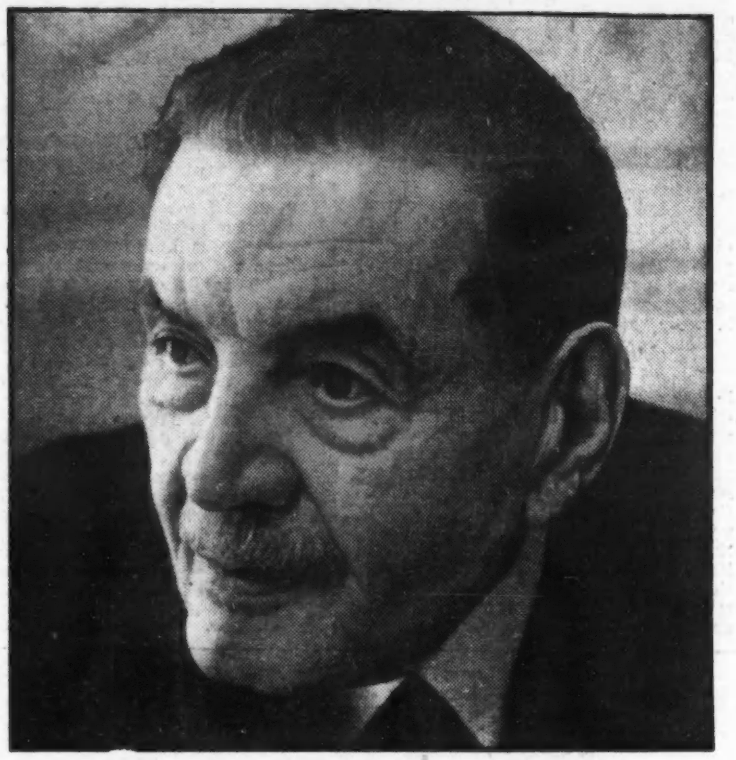
DEPUIS cinquante ans, Edouard Herriot, c'était Lyon, c'était le radicalisme, c'était le Parlement, c'était la République.

Sa grande culture le mettait à l'échelle des grandes idées. Car il était d'abord un homme du XIXe siècle, un humaniste, ou comme on dit aujourd'hui, un intellectuel.

Boursier, c'est la République qui lui a permis d'accéder à la culture la plus haute et il ne séparait jamais le savoir de son idéal républicain. Mais cette culture ellemême était faite d'idées généreuses et universelles : c'est la philosophie des lumières, pour laquelle la recherche de la liberté, la poursuite du meilleur équilibre politique et les progrès de l'esprit sont intimement liés. C'est celle de Montaigne, de Montesquieu, de Voltaire, de Victor Hugo. Au goût de la littérature, s'ajoutent un esprit volontiers critique, le sens très aigu des libertés individuelles et jusqu'à cette sensibilité qui lui permet de rester en contact avec les masses, avec les déshérités : « Si je n'étais pas sentimental, je ne serais pas républicain ».

Bien sûr, il puise dans cette culture humaniste le sentiment, l'illusion peut-être, que les belles phrases et les grandes formules brillantes permettent de résoudre tous les problèmes. Mais il se refuse à séparer la cause de la France de celle de l'humanité ; de même qu'il veut à l'intérieur une République humaine, douce aux faibles, ouverte à tous, de même il veut à l'extérieur une France idéaliste et pacifique : la force, pour lui, doit être au service exclusif de la justice. C'est pourquoi il poursuivra toujours avec entêtement — et c'est là l'un de ses plus beaux titres de gloire — la construction d'une France semblable à l'image qu'on lui en a donnée, d'une France généreuse, qui tient parole, accueillante, éprise de paix et de progrès.

Son action politique n'a peut-être pas toujours réussi à se maintenir à la hauteur de ses idées. Du moins a-t-il sincèrement recherché le moyen de donner à cette action une structure scientifique : « Le radicalisme, c'est le rationalisme appliqué à la vie politique ». Ainsi il a bien défini ce que pourrait être une politique réformiste, au point d'équilibre exact où les doctrines sont efficaces, où les réformes peuvent s'accomplir, où les révolutions peuvent devenir une réalité grâce au respect total des libertés. Il a bien vu et souvent dénoncé le double danger de la stagnation et du refus des réformes, d'une part, qui mènent dialectiquement à la révolution ; et de la révolution sans la liberté, d'autre part, qui mène à l'oppression et à la tyrannie. Sa méthode à lui, c'est « le progrès continu par la science dans le respect de la loi et de la liberté ». C'est du Condorcet. C'est là, en particulier, la voie idéale qu'il trace à la France en face de l'événement extraordinaire qu'est la Révolution russe.



LE PRÉSIDENT HERRIOT
« Si je n'étais pas sentimental... »

Malheureusement, ces principes élevés supposent la suprématie du Verbe. C'est une politique de consentement mutuel, cette fameuse politique du Contrat, de la Révolution légale par la République, qui était l'idéal des radicaux de sa génération. Elle eût été possible peut-être dans un monde moins cruel et moins réaliste que celui de l'entre-deux-guerres. Elle supposait, de la part des citoyens, qu'ils fussent aussi cultivés et honnêtes qu'Edouard Herriot lui-même, de la part des nations qu'elles fussent aussi nobles et pacifiques que la France idéale de Victor Hugo ou de Briand.

Il y avait, hélas ! la réalité. La réalité, c'était le « mur d'argent », les sordides problèmes financiers, la peur des possédants devant l'impôt sur le capital ; c'était la duplicité internationale et les fascismes naissants en Europe. Edouard Herriot ne rencontrait plus la compréhension chaleureuse qu'il recherchait, sinon dans les congrès radicaux. Partout ailleurs, son éloquence sonnait comme un appel d'honnête homme à un monde peuplé d'hommes de bonne volonté, à un monde aussi idéaliste que celui des Dreyfusards de sa jeunesse. Aujourd'hui, Edouard Herriot, défenseur de toutes les prérogatives de la liberté, de la paix, et du progrès, peut-il encore être largement entendu ? L'Histoire oubliera vite ses découragements, quelques obstinations passagères. Elle retiendra cet effort sincère pour définir la juste politique, cette volonté constante d'éduquer le citoyen au lieu de le tromper, cette protestation permanente de la Liberté.

CE QU'IL PENSAIT

• *Réformes*

« Il faut organiser la démocratie. Les vrais fauteurs de désordre sont ceux qui se refusent aux réformes légitimes : dans une démocratie il n'y a d'équilibre stable que par le mouvement. »

(Déclaration gouvernementale 1924.)

• *Décrets-lois*

Le 17 juillet 1926, le président Herriot quitte au cours d'une séance dramatique son fauteuil présidentiel à l'Assemblée et monte à la tribune pour combattre les pleins pouvoirs financiers demandés par le gouvernement Briand. Il s'écrie :

« Quelles que soient les Constitutions de la France que l'on évoque, excusez un doctrinaire impénitent, ce droit, cette obligation de consentir l'impôt, cette impossibilité de déléguer le pouvoir législatif, ce sont des articles essentiels, ce sont... des articles organiques du credo républicain... Sommes-nous le souverain ? Non ! le souverain, c'est le pays. »

• *La liberté de penser*

« Toutes les libertés qu'un peuple souhaite dépendent d'une liberté essentielle qui les domine toutes, que nous exerçons à cette heure, et qui s'appelle la liberté de penser.

« Il n'y a pas de nation libre, il n'y a pas de peuple libre, sans la liberté de penser. Aucun sophisme, aucune observation, même pouvant paraître judicieuse sur tant d'obstacles qui la gênent encore, comme, par exemple, l'influence de l'argent, ne vaut contre cette idée essentielle que les peuples doivent aller sans cesse en développant cette liberté première qui conditionne toutes les autres. »

(Discours au 19e congrès radical, Marseille, nov. 1922.)

• *L'U.R.S.S.*

« Mettez-vous bien dans l'esprit, citoyens, que ce pays sera bientôt l'un des plus riches qu'il y aura en Europe et l'un des moins chargés. »

(Discours au 19e Congrès radical de Marseille, nov. 1922.)

• *Le radicalisme*

« Au sein des troupes républicaines, il faut... marquer plus fortement que jamais la volonté et le programme de notre Parti, intermédiaire entre la stagnation et l'opportunisme, qui ne sont que des formes de la réaction, et la révolution qui, elle aussi, -je viens de le voir en Russie, conduit à la conservation sociale, pour faire prévaloir la doctrine du progrès continu dans la Loi et par la Raison. »

(Congrès de 1922.)

• *Sur son père*

« Il n'y a pas d'homme que j'aie aimé, admiré et respecté plus que mon père.

« Mon père était un de ces officiers d'infanterie dont Vigny nous a laissé, dans sa «Laurette», l'exemple impérissable : soldats poussant à ses dernières conséquences l'idée du devoir, rigides et généreux, simples de mœurs et de langage, ne songeant qu'à leur famille et à leur pays. Il se résumait dans cette devise inscrite sur son ceinturon : Honneur et Patrie. Exact sur ses obligations sociales comme sur son service, il témoignait une dignité simple et pudique, sans indiscrétion ni froideur, n'outrant jamais ni sa parole, ni sa pensée. »

(« Jadis », 1948.)

• *La République*

« Entre les deux mystiques de droite et d'extrême-gauche, n'y a-t-il pas place pour une République vraiment française ? La République, avons-nous à l'apprendre de qui que ce soit ? Nos ancêtres n'ont-ils pas souffert, péri, pour nous la donner ? Cette République française de la raison, du travail, de la dignité, de la moralité, est-ce que vous ne voulez pas la sauver avec nous ? »

(Discours au Congrès radical, septembre 1946.)

• *Le marxisme*

« Le marxisme ? J'admets qu'il ait pu être un levier dans et pour des pays où le prolétariat était à ce point d'indigences de toutes façons et d'oppression, qu'il lui fallait, par des moyens particuliers, lutter contre des féodalités ou agricoles ou industrielles.

« J'admets même que dans les pays où l'industrie avait pris le caractère colossal que vous savez, là encore le marxisme pouvait fournir un signal de combat et des éléments d'action.

« Mais au temps où nous sommes ? »

(Discours au Congrès radical, septembre 1946.)

Au Salon des Arts Ménagers

«LA LESSIVE DES MAINS LIBRES!»

Il a fallu dix ans d'inlassables perfectionnements techniques pour que la machine à laver en arrive à la suppression intégrale de toute manipulation, tout en parvenant à un prix enfin accessible aux modestes possibilités d'un ménage moyen.

Ce succès de l'industrie s'est révélé sensationnel au Salon des Arts Ménagers 1957.

Semi-automatique, à un seul panier, lavage, rinçage et essorage centrifuge, mais pourtant vendue au prix des machines à essorage manuel à rouleaux, nous avons vu fonctionner cette machine idéale qui réunit toutes les qualités des meilleures au prix des moins chères. Elle reçoit le linge sale, et rapidement le rend bouilli, lavé, rincé et essoré à fond, rigoureusement propre et sans risque d'usure. Silencieuse, mobile et esthétique, toujours impeccable et exactement standardisée aux normes des blocs des cuisines modernes, elle couvre en deux seuls modèles parfaits les besoins des foyers, si chargés soient-ils et assure le service le plus complet au prix le plus modeste.

Telle est, fabriquée en France, à Villefranche-sur-Saône (Rhône), la fameuse LINGEX-BONNET, dont presse et radio commentent la devise pleinement justifiée : « La lessive des mains libres » ! Elle est en vente : Ets BONNET, 70, r. Amelot, PARIS. Tél. VOL. 13.49 et concessionnaires dans toutes les grandes villes.

Communiqué.

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

Coupe exclusive, dans une sélection des plus beaux tissus importés :

Costumes . 24.900 fr.
Vestons . . . 13.900 fr.
Pantalons . 6.900 fr.

GARY
73, Champs-Elysées, 73
Paris - ELY. 77-76

ARMEMENT

La bombe et l'indépendance

DEUX phrases prononcées par le chancelier Adenauer au cours d'une conférence de presse, vendredi dernier, ont rendu public un problème français que personne, dans les cercles gouvernementaux et militaires, ne souhaitait voir poser sur la place publique. Le chef du gouvernement allemand, répondant à des journalistes, déclara que l'éventualité d'une coproduction d'armes atomiques franco-allemande figurait à l'ordre du jour du prochain Conseil atlantique qui doit se réunir à Bonn au début du mois de mai ; il en a profité pour rappeler que le traité de l'Union de l'Europe occidentale, s'il interdisait à l'Allemagne de fabriquer des armes atomiques sur son propre sol, ne l'empêchait nullement d'en produire *sur territoire français*.

Pas d'accord secret

Le bruit a aussitôt couru à Paris qu'un accord secret avait été signé entre l'Allemagne et la France, accord prévoyant la fabrication commune d'armes atomiques. Ces bruits sont anticipés : en fait, des négociations se poursuivent actuellement à l'échelon militaire ; les officiers qui les mènent n'appartiennent ni à l'U.E.O., ni à l'O.T.A.N. (1) qui doivent obligatoirement être saisies en dernier ressort. Jusqu'à présent, ces pourparlers secrets n'ont pas abouti à des résultats concrets.

Mais la question d'une co-production franco-allemande d'armes atomiques n'est qu'un aspect du véritable problème.

Depuis l'expédition de Suez et l'envoi du message du maréchal Boulganine menaçant implicitement la France de représailles atomiques, une idée, très simple et très logique, a fait son chemin dans les milieux politiques français : s'il veut mener une politique indépendante, un pays doit posséder en propre tous les instruments de cette politique. A notre époque, un de ces instruments est, sans aucun doute, la bombe atomique.

(1) Union de l'Europe occidentale et Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord.

La bonne solution

A partir de ce raisonnement, le gouvernement s'est préoccupé des moyens propres à nous donner cet instrument. Il existait une première solution : fabriquer purement et simplement des bombes A. Techniciens et financiers sont d'accord pour reconnaître que cela est possible, et les militaires ont calculé qu'un premier crédit de 100 milliards, étalé sur trois ans, nous permettrait de fabriquer notre première bombe A. Mais cette solution ne semble pas avoir été retenue, en grande partie parce qu'aucun transfert de crédits militaires n'est possible actuellement à cause de la guerre d'Algérie, et qu'il n'est pas question, dans l'état de nos finances, de demander aux députés 100 milliards de crédits militaires supplémentaires. Il paraît cependant évident, du moment où l'on a décidé que la bombe A était indispensable, que cette solution était la seule valable.

L'accord des Bermudes

Mais se dérobant devant l'obstacle, le gouvernement a préféré explorer d'autres voies : sous la pression des militaires, une commission a été chargée d'étudier avec les Allemands la possibilité d'un effort commun. Les Anglais ont également été contactés. Ce fut, en particulier, le but du voyage du ministre de la Défense nationale à Londres au mois de février. Mais le gouvernement britannique s'est retranché derrière les accords militaires secrets dont certains, qui datent de la dernière guerre, le lient aux Etats-Unis et au Canada. En outre, en Grande-Bretagne comme en France, la situation financière ne permet guère un effort accru dans ce domaine.

Au moment où le ministre français était à Londres, le gouvernement britannique étudiait une réduction sévère de ses dépenses militaires et le gouvernement américain avait déjà accepté de lui en fournir les moyens. Aux Bermudes, M. Macmillan a signé avec le président Eisenhower un accord aux termes duquel les Etats-Unis fourniraient à l'Angleterre des engins téléguidés de moyenne portée (2).

Cependant, les têtes atomiques de ces engins, stockés sur le territoire britannique, demeureront aux mains de l'armée américaine et ne seront remises aux autorités anglaises qu'en cas d'urgence. Ce qui implique évidemment un contrôle américain et, par conséquent, une appréciation américaine de cette « urgence ».

Quelle indépendance ?

Lors du voyage de M. Guy Mollet à Washington, une proposition similaire lui fut faite. Elle n'enthousiasma guère le président du Conseil français qui gardait encore à l'esprit les termes menaçants d'un récent message soviétique adressé aux pays acceptant la présence de bases atomiques américaines sur leur territoire. Cependant, l'accord des Bermudes paraît avoir fait réfléchir le gouvernement français qui serait prêt aujourd'hui à accepter l'offre américaine.

La France risque donc d'avoir, peut-être assez rapidement, des engins atomiques. Mais les uns seront « contrôlés » par les Américains, les autres co-produits avec les Allemands. Si l'on considère que la bombe A est la condition de l'indépendance d'une nation, on voit mal comment l'indépendance française pourra mieux s'affirmer avec des engins obtenus dans ces conditions.

(2) Certains cependant iraient jusqu'à 2.000 km., c'est-à-dire pourraient, de bases anglaises, atteindre plusieurs pays d'Europe centrale.

MOYEN-ORIENT

Le colonel tient la caisse

(*Correspondance de Tel Aviv.*)

M. HAMMARSKJOELD s'est montré si discret avec les journalistes à son retour du Caire que l'un d'eux a dit, en apprenant que le Secrétaire général de l'O.N.U. était allé voir le Sphinx : « Le Sphinx a dû être plus bavard que lui. » C'est que M. H. ramenait peu de choses de sa visite.

« Conversations utiles », a-t-il dit. Utiles en ce sens que le colonel Nasser a enfin accepté d'exposer clairement et en détail ses exigences afin que les Occidentaux puissent savoir sur quel terrain ils auront à lutter. Mais le Bikbachi n'a guère fait de concessions. Il s'obstine à réclamer le paiement intégral des droits de péage à l'Egypte, acceptant seulement d'en affecter une certaine part à l'aménagement du canal, et refuse toujours de renoncer à ses droits de belligérance vis-à-vis d'Israël.

Les Occidentaux savent déjà que le boycott du canal, envisagé un moment, paraît inapplicable dans la mesure où il n'existe aucun moyen de contraindre les armateurs à s'y soumettre. Les Anglo-Américains mettent actuellement sur pied un vaste plan de construction de pipe-lines à travers la Turquie et Israël mais le passage par le canal restera toujours nécessaire pour le fret autre que le pétrole.

Le colonel Nasser se sent donc très sûr de lui. D'autant plus sûr que les Israéliens ont abandonné l'idée d'une reprise des hostilités. Ils considèrent en effet comme définitivement acquise la liberté de navigation dans le golfe d'Akaba, d'une importance capitale pour eux. Il estiment peu probable — ce que confirment les observateurs du Caire — que le colonel Nasser se risque à violer une recommandation de l'O.N.U. sur un point auquel les Arabes attachent peu d'importance et sur lequel il peut donc reculer sans « perdre la face ». La partie qu'il joue à Gaza et à Suez est suffisamment délicate pour qu'il ne la complique pas d'une nouvelle offensive dans le détroit de Tiran.

Un cadeau coûteux

Dans l'immédiat, aucun développement explosif ne semble donc à craindre. A long terme, au contraire, le règlement du conflit arabo-israélien risque d'être compromis par une initiative américaine qui semble difficilement compatible avec le succès de la « doctrine Eisenhower » : l'adhésion des Etats-Unis au comité militaire du Pacte de Bagdad. Sans doute s'agit-il surtout d'un geste platonique fait pour apaiser l'Angleterre et qui n'entraînera pas une augmentation de l'aide militaire américaine aux pays du pacte, mais le geste n'est pas heureux.

Dans la mesure où il remet l'accent sur l'aspect « glacis occidental » du Moyen-Orient, l'adhésion des Etats-Unis au comité militaire du Pacte de Bagdad justifie toutes les méfiances arabes et ne peut qu'inciter l'U.R.S.S. à soutenir plus fermement que jamais ses alliés égyptien et syrien. Le « cadeau » du président Eisenhower à M. Macmillan risque donc de compliquer la tâche de M. Richard, ambassadeur itinérant du gouvernement américain chargé de faire accepter aux différents Etats du Moyen-Orient une partie des 200 millions de dollars affectés au démarrage de la « doctrine Eisenhower ».

PÉTROLE

Un avertissement

(*Correspondance de Washington*)

DEPUIS 15 ans, une petite équipe d'ingénieurs du Bureau américain des Mines travaillait, avec de très maigres crédits publics, sur une équation technique qui paraissait impossible à résoudre : comment mettre au point une méthode rentable pour exploiter les immenses champs de schiste bitumineux imprégnés de pétrole qui existent sur les hauts-plateaux du Colorado ? Ces champs, qui s'étendent sur 40.000 km2, contiennent l'équivalent de près de 1.000 milliards de barils de pétrole (soit 25 fois plus que l'ensemble des gise-

la France
reçoit
une Reine

Vous pourrez suivre de près
toutes les cérémonies
sur l'écran
de votre récepteur de Télévision

La Voix de son Maître
"HIS MASTER'S VOICE"
qui vous en donnera
l'image la plus fidèle

et vous serez toujours au premier rang !

PATHÉ MARCONI

ments connus) ; mais le pétrole, sous forme de goudron, s'y trouve mêlé au minerai à raison de 60 litres seulement par tonne de gangue. En fait, les chances paraissaient si faibles de trouver une méthode d'extraction rentable que les schistes du Colorado n'avaient jamais été comptabilisés dans les réserves mondiales de pétrole.

Découverte

Or, après 15 ans d'un travail ingrat et secret, les techniciens du Bureau américain des Mines viennent de mettre au point une méthode de broyage et de distillation qui permet d'espérer une exploitation économique des schistes bitumineux dans un avenir prochain.

La plupart des grandes compagnies américaines (Standard Oil, Union Oil of California, Gulf Oil, Texas Oil, Shell) viennent d'acquérir des concessions et étudient les possibilités d'exploitation. D'autre part, le Canada entreprend, dès cette année, l'exploitation des sables bitumineux du bassin de l'Athabaska (1), grâce à la découverte d'un ingénieur canadien qui, à l'aide de la machine à laver de sa femme, a mis au point une méthode de distillation nouvelle.

Certes, il paraît encore trop tôt pour intégrer les gisements de schistes ou de sables bitumineux d'Amérique du Nord dans les réserves mondiales de pétrole. Mais, d'ores et déjà, pour les hommes d'Etat du Moyen-Orient, la récente déclaration de M. Eugene Holman, président de la Standard Oil of New Jersey, sonne comme un avertissement angoissant :

« *La production pétrolière des pays occidentaux*, a déclaré M. Holman, *ne cessera de croître et de remplacer le flux décroissant du pétrole arabe.* »

---

(1) Le Bassin de l'Athabaska au Canada, qui s'étend sur près de 77.000 km2, est constitué de sables contenant près de 30 % d'hydrocarbures et atteignant par endroits une épaisseur de 70 mètres. Ces gisements représentent l'équivalent de 40 milliards de barils.

ÉTATS-UNIS

La valse des ambassadeurs

(Correspondance de Washington)

DEPUIS le 27 mars 1953, Charles Bohlen, 53 ans, (surnom : « Chips ») est le souverain incontesté de la communauté occidentale de Moscou. Ambassadeur des Etats-Unis, il ne s'est pas borné, dans cette période difficile des relations américano-soviétiques, à expédier les affaires courantes et à transmettre à son gouvernement ces rapports insipides et incolores, qui sont de règle dans la carrière diplomatique.

Observateur attentif de la réalité soviétique et analyste brillant de son évolution, parlant couramment russe, il a presque toujours été le premier à comprendre et à prévoir les événements qui ont bouleversé, pendant ces trois années, la structure politique des pays communistes. Il fut, par exemple, à l'origine de la « fuite » qui permit au Département d'Etat de faire publier le rapport secret dans lequel Kroutchev annonçait au XX[e] Congrès du parti communiste la fin du règne stalinien.

C'est cet homme précieux — ceux qui le connaissent bien disent : irremplaçable — que M. Foster Dulles vient de rappeler à Washington pour l'envoyer à... Manille.

« Chips » souhaitait au contraire poursuivre son passionnant travail à Moscou. Mais il existe, depuis toujours, une profonde inimitié entre lui et le secrétaire d'Etat. M. Bohlen est ambitieux, il est brillant, il est indépendant surtout, ce que M. Dulles, autoritaire et ombrageux, supporte mal.

Le scandale

La disgrâce de M. Bohlen risque de faire éclater au grand jour ce que Joseph Alsop appelle, cette semaine dans le *New York Herald Tribune*, le scandale des ambassadeurs. En effet, le mouvement diplomatique dans lequel s'inscrit le transfert de M. Bohlen affecte presque toutes les grandes ambassades. Quels critères ont été employés pour procéder aux nouvelles nominations ? demande Joseph Alsop. Il semble que les nouveaux ambassadeurs aient surtout un mérite : ils ont contribué, très lourdement pour beaucoup d'entre eux, à la collecte de fonds électoraux du parti républicain.

Certes, la mort du président des Philippines, M. Ramon Magsaysay (1), risque de remettre en cause la stabilité politique, très récemment acquise, d'un pays dont la position stratégique est capitale pour les Etats-Unis. Mais il y a quand même loin de Moscou à Manille.

Le Département d'Etat a annoncé que M. Bohlen était rappelé sur sa demande. C'est inexact. Tous les diplomates de Washington savent que Beaucoup d'Américains, même parmi les membres de ce parti, se demandent, avec Joseph Alsop, si c'est bien là le meilleur critère pour nommer un ambassadeur et si les Etats-Unis ne peuvent pas se permettre de dépenser quelques centaines de milliers de dollars supplémentaires pour assurer un train de vie digne à des ambassadeurs, peut-être moins riches, mais dont on saurait au moins qu'ils doivent leurs postes à leur seule compétence.

---

(1) Tué dans un accident d'avion la semaine dernière.

M. CHARLES BOHLEN ET LE MARÉCHAL BOULGANINE
La faim des ambassades

ANGLETERRE

Deux symptômes

(Correspondance de Londres.)

QUELQUES jours à peine après son arrivée au pouvoir, M. Harold Macmillan a fait un grand discours radiotélévisé contre les défaitistes, repris par la suite dans toutes les salles de cinéma. Des millions d'Anglais ont pu voir leur premier ministre dire avec force : « La Grande-Bretagne était, est et restera Grande ». Mais cette tirade patriotique n'a guère soulevé d'enthousiasme — de la gêne plutôt. Le plus grave est que le premier ministre lui-même ne semblait pas y croire.

La semaine dernière a apporté, en effet, une preuve décisive de l'affaiblissement des positions du gouvernement anglais, dans le monde et dans le pays même.

La conférence des Bermudes et la grève qui touchait encore mercredi des centaines de milliers de travailleurs sont des symptômes éclatants de la crise de confiance qui déchire l'Angleterre.

Derrière le communiqué

Les communiqués optimistes et les paroles encourageantes du communiqué publié à l'issue des conversations Eisenhower-Macmillan ne peuvent pas dissimuler la réalité : pour rentrer dans les bonnes grâces de son puissant allié d'outre-Atlantique, le gouvernement britannique a renoncé à toute velléité d'une stratégie indépendante et à toute tentative de retrouver un équilibre économique sans l'appui permanent de la zone dollar.

La Grande-Bretagne a obtenu en vertu des accords des Bermudes la promesse de fournitures régulières d'engins téléguidés américains payables selon la formule de prêt-bail. Sa stratégie désormais sera basée sur la force de représailles que ces engins lui assurent. Mais ce n'est plus une stratégie indépendante puisque l'accord précise que les secrets de fabrication desdits engins restent entre les mains des Américains et que leur utilisation ne sera possible qu'avec l'accord du Président des Etats-Unis. Ainsi les Anglais ne pourront se servir de leur principale arme qu'avec l'accord de l'allié américain.

Cette politique, bien que signifiant un certain abandon de la souveraineté nationale, eût été tant soi peu cohérente si l'Angleterre renonçait en même temps à faire des dépenses excessives pour développer ses propres armes thermo-nucléaires et si la concurrence anglo-américaine dans le domaine des exportations d'équipement atomique prenait fin. Mais l'Angleterre continuera à fabriquer des armes atomiques et des bombes à hydrogène et elle poursuivra ses essais.

Au titre de consolation, M. Macmillan a obtenu la participation virtuelle de l'Amérique à certains travaux du pacte de Bagdad, mais même dans ce domaine il semble qu'il s'agit simplement de remettre le levier de commande d'un organisme moribond entre les mains de ceux qui peuvent espérer le ranimer.

Responsabilités gouvernementales

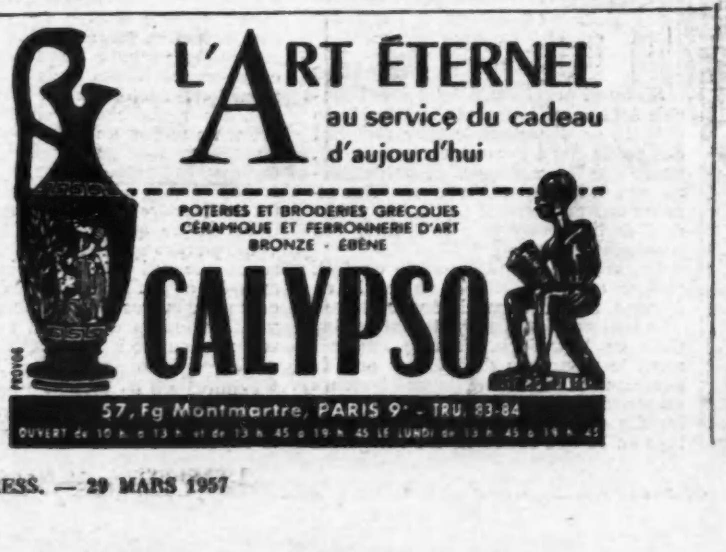
Les grèves dans les chantiers navals et dans l'industrie métallurgique qui prennent une extension alarmante forment un maillon de la même chaîne des difficultés nationales. Officiellement, M. Mac Leod, ministre du Travail, peut prétendre qu'il joue le rôle de l'intermédiaire entre le patronat intransigeant et les syndicats trop revendicatifs. En fait, il est responsable du conflit actuel car, après avoir promis au cours de la campagne électorale de 1955, de doubler le niveau de vie des Anglais d'ici 25 ans, le gouvernement s'est montré incapable de stabiliser les prix des produits de large consommation.

Ayant supprimé les subventions alimentaires et tous les organismes de contrôle des prix à l'intérieur ayant été, à cause de difficultés de trésorerie, contraints de hausser le prix de certains produits importés, le gouvernement est non seulement responsable de la hausse intervenue au cours des six derniers mois, mais encore il n'est guère en mesure de donner l'assurance que le niveau des prix actuels sera maintenu au cours de l'année à venir.

Les revendications ouvrières sont basées en effet sur le désir de rétablir le salaire réel par rapport à la hausse récente des prix, mais aussi par la hausse probable à venir.

La méfiance

Les experts de la politique anglaise contestent la comparaison entre les grèves de 1911, de 1920, de 1926 et celles qui aujourd'hui englobent 1.708.000 ouvriers. En effet, les grèves actuelles n'ont pas un caractère insurrectionnel et les syndicats ne se donnent pas pour but de renverser le gouvernement. Mais ce ne sont cependant pas des grèves basées uniquement sur des revendications économiques. Leur motif essentiel est la méfiance de la classe ouvrière à l'égard de l'équipe au pouvoir. Si M. Macmillan qui est précipitamment revenu des Bermudes était capable de prendre l'engagement que le niveau des prix en Angleterre restera stationnaire, les ouvriers accepteraient l'augmentation de 5 % que le patronat est prêt à leur accorder. Mais M. Macmillan n'est pas en mesure de donner cette promesse.



Fondé en 1950
par un comité de
personnalités
publicitaires
afin de signaler
annuellement
une "Campagne nationale"
faisant honneur à
la publicité française,
le jury de l'Oscar 56
a décerné à l'unanimité
son fameux "Casoar"
à l'effort conjoint
des Galeries Lafayette
et du Printemps
dans l'annonce,
la vitrine,
le catalogue,
les expositions,
etc...

L'Oscar de la publicité a

SCIENCES

Comment s'en débarrasser ?

PENDANT près de quinze jours, un problème de poubelle a retenu l'attention de la commission de l'Energie atomique au Congrès américain. La poubelle recherchée est, il est vrai, d'un genre spécial : elle devra renfermer hermétiquement, durant des siècles, des milliers de tonnes de déchets radioactifs.

De la solution de ce problème, « *prodigieusement difficile* », aux dires des experts de la commission, dépendent à la fois l'avenir des industries atomiques et la santé des générations futures.

Selon l'un des experts, M. Liebermann, chaque gramme d'uranium « brûlé » dans les réacteurs produit entre un demi et 25 litres de déchets hautement radioactifs. D'ici huit ans, les réacteurs américains à eux seuls produiront chaque jour 10 kilos de déchets, et les réacteurs anglais, plus nombreux, 25 kilos environ. Cela fait, par an 3,6 et 9 tonnes de déchets qu'il s'agira de faire disparaître pour des siècles.

Où les mettra-t-on ?

Pour le moment, les centres atomiques américains et anglais recourent à des expédients : une partie des déchets, enfermée dans des citernes métalliques, est jetée à la mer ; d'autres récipients sont enterrés. Mais ces expédients sont aussi provisoires que dangereux : la radioactivité des déchets les plus dangereux persistera encore longtemps après la décomposition de leurs récipients. Ils empoisonneront le sol, les sources qui se trouvent à proximité, les rivières dans lesquelles ces sources débouchent. Les citernes sous-marines risquent d'empoisonner les poissons et les humains qui les mangeront.

Dans la lune

Même les puits de mines et de champs pétrolifères épuisés, profonds pourtant de 1.500 à 5.000 mètres, ne sont pas un lieu sûr. Les déchets et leurs radiations une fois libérés de leur enveloppe protectrice, ne remonteront-ils pas à la surface ? La chaleur qu'ils dégagent ne risque-t-elle pas de provoquer des geysers empoisonnés ?

A tout prendre, les fosses sous-marines paraissent encore le lieu le plus sûr aux experts, à condition d'étudier au préalable et avec précision le mouvement de brassage des couches profondes et superficielles de la mer. On connait un nombre restreint de fosses où ce brassage est extrêmement lent. Les meilleures, toutefois, se trouvent dans la mer Noire, où les eaux profondes mettent 2.500 ans pour parvenir à la surface. Encore faudrait-il l'accord des pays riverains pour faire de la mer Noire une poubelle internationale.

Il en va de même pour le Groenland, dont les glaciers offriraient un abri assez sûr aux déchets. L'ennui, c'est que le Groenland est plutôt éloigné de tout et, comme l'ajoutait M. Gorman, membre de la commission américaine, « *nous ne possédons pas le Groenland* ».

Une autre possibilité encore est offerte par les glaces de l'Antarctique. Animées d'un lent mouvement descendant, elles entraîneraient vers les profondeurs les citernes de déchets que l'on y enfouirait. La poubelle antarctique, hélas ! est d'un accès difficile ; y enfouir les déchets reviendrait cher.

Les prix comparatifs des diverses méthodes d'élimination sont en effet les suivants : 20 francs par litre pour l'enfouissement simple ; 100 francs par litre pour l'enfouissement sous-marin dans les eaux côtières d'une mer ; 150 francs par litre pour l'enfouissement perfectionné dans des citernes cimentées et des puits profonds. La poubelle antarctique et celle de la mer Noire reviendraient sans doute, transport compris, à environ 300 francs par litre.

A ce prix, une dernière solution, récemment proposée par un technicien américain, parait moins déraisonnable qu'il n'eût pu sembler au premier abord : il s'agit de lancer les déchets dans la Lune, grâce aux fusées de demain. On en serait ainsi définitivement débarrassé. Le prix du voyage, par litre de déchet, ne serait que de 350 francs.

TÉLÉVISION

La reine chez soi

« *LE lundi 8 avril la Reine Elizabeth sera à l'Elysée, grâce à la Télévision vous y serez aussi.* »

Ce slogan sera répété sur les ondes de la Radiodiffusion française dès les premiers jours d'avril si le protocole estime qu'il ne manque pas trop de déférence envers l'auguste visiteuse.

Tout un plan de publicité a été mis au point pour que la venue en France de la Reine d'Angleterre serve le prestige (et la propagande) de la télévision française. Tout est prévu, depuis les nombreux slogans publicitaires répétés sur les antennes nationales jusqu'aux images fixes qui conseilleront aux curieux de télévision de se procurer « leur » poste dans les plus brefs délais. Seul obstacle à cette campagne : le Quai d'Orsay qui ne voudrait pas que la Reine soit transformée en star américaine.

C'est pourtant cette même souveraine qui a donné, en France, le coup d'envoi du match « Fabricants d'appareils-Public ». Les cérémonies du Couronnement ont fait doubler les chiffres de vente d'appareils de télévision.

Industrie saisonnière

La vente des téléviseurs est une industrie saisonnière ; la période de situe durant le quatrième trimestre de l'année (45 % des ventes).

La production des téléviseurs qui faisait la « culbute » entre 1950 et 1955, a cessé de doubler son chiffre de vente d'une année à l'autre. En 1950 sortaient des usines françaises 5.000 postes, 14.000 en 1951, 28.000 en 1952, 60.000 en 1953, 112.000 en 1954, 185.000 en 1955 et 260.000 en 1956. Les prévisions pour 1957 font état de 380.000 appareils environ mis en vente.

Selon les indications de la R.T.F. deux facteurs paralysent cet essor cependant sans précédent dans l'industrie :

- Les émetteurs sont insuffisants, 53 % seulement de la population peut recevoir les émissions.
- Il n'y a qu'un seul programme et il ne dure pas toute la journée.

Il faut gagner d'autres « tranches » du public en attendant la mise en place de nouveaux émetteurs qui couvriraient la France entière. C'est possible car tout le public n'est pas touché dans les zones atteintes par les émetteurs aujourd'hui.

En septembre 1956 une statistique de la R.T.F. a donné des renseignements intéressants sur les acheteurs de postes de télévision. En majorité ce sont des personnes de condition modeste : petits employés (29 %), ouvriers spécialisés (28 %). On ne note que 11 % de commerçants et d'industriels, autant de cadres et 7 % de téléspectateurs appartenant à des professions libérales.

Conquérir d'autres publics, c'est-à-dire tout le public possible, est un problème publicitaire que comptent résoudre les firmes chargées de faire entrer dans chaque foyer S.M. Elizabeth, reine d'Angleterre.

SPORTS

Depuis vingt ans

IL y a juste vingt ans que cela ne s'était pas produit, depuis le 15 février 1937 exactement. Ce jour-là, le boxeur français Marcel Thil battit le Canadien Lou Brouillard au Palais des Sports à Paris, conservant ainsi son titre de champion du monde des poids moyens.

Depuis cette date, des boxeurs français, comme Marcel Cerdan et Robert Cohen, sont devenus champions du monde. D'autres, tels que Dauthuille et Villemain, ont disputé des combats dont l'enjeu était le titre mondial. Mais aucun de ces combats pour le titre mondial ne s'est déroulé à Paris. La plupart ont eu lieu en Amérique.

Les miettes

Si, lundi prochain, 1er avril, le Français Alphonse Halimi et l'Italien Mario d'Agata se disputent le titre mondial des poids coq à Paris, c'est avant tout, parce que les catégories de poids inférieures n'intéressent pas les Américains qui ne cachent pas qu'ils préfèrent de beaucoup voir s'affronter des montagnes.

Or, la boxe mondiale reste en fait, malgré quelques efforts entrepris en Europe, un trust américain.

Le tout-puissant International Boxing Club de New-York, s'assure impunément le monopole de tous les grands combats et des meilleurs boxeurs du monde. On s'aperçoit d'ailleurs que les Etats-Unis n'admettent aucun partage en ce qui concerne les catégories supérieures : des lourds aux légers, ils collectionnent les titres. Ils n'abandonnent au reste du monde que les miettes du festin.

Une ombre

Ce manque d'intérêt de l'Amérique pour les « petites » catégories explique pourquoi le titre mondial des coq est disputé en Europe par deux boxeurs européens. Mais pourquoi à Paris et non pas en Italie où la recette serait plus importante ? L'explication, ici, est moins simple.

Le précédent champion du monde des poids coq était un Français, Robert Cohen. Il perdit son titre, le 29 juin 1956, à Rome, précisément devant l'Italien Mario d'Agata. Or, les circonstances de cette défaite, après laquelle Cohen abandonna subitement la boxe, sont restées très troubles. Cohen a laissé entendre que sa défaite avait été plus ou moins manigancée. Un match-revanche à Paris aurait été conclu d'avance, qui aurait permis à Cohen de reprendre son bien.

Mais l'abandon de Cohen, écœuré par ces manœuvres, a laissé le projet en plan et d'Agata, boxeur confus, sans classe, champion du monde. Il avait néanmoins une dette à payer. Il l'acquitte en venant rencontrer à Paris le remplaçant de Cohen, Halimi.

Pour ce dernier, ce championnat du monde est un cadeau du ciel. Halimi n'est boxeur professionnel que depuis un an et demi ; il n'a disputé en tout et pour tout que dix-huit combats professionnels ; et on le considère, dans les milieux spécialisés, comme un boxeur primaire, fruste, à la technique très pauvre.

Ce combat rarissime ne vaut donc, sur le plan technique, qu'une « tête d'affiche de la salle Wagram ». Mais c'est un championnat du monde. Et le contraste entre sa qualité et son importance jette des lueurs inquiétantes sur le milieu qui a permis sa réalisation.

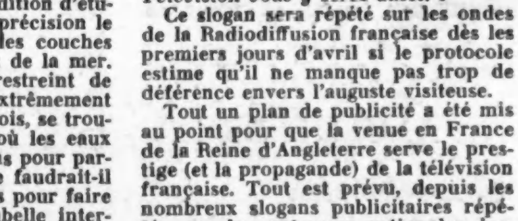
JE, TU, IL...

- JEAN COURTIAL, 53 ans, directeur de la Fondation Curie, a soulevé une certaine émotion en précisant qu'une équipe de chercheurs met actuellement au point une substance empêchant la formation de corps cancérigènes dans la fumée du tabac. « Toutefois, a dit le Dr. Courtial, les recherches n'aboutiront pas avant au moins un an. »

- JEAN RICHARD, 36 ans, a réalisé le rêve de son enfance (et de la nôtre) en devenant directeur d'un cirque qui, pendant huit mois, « tournera » en France. Dès que succès le lui ont permis, il s'est amusé à collectionner des lions comme d'autres des timbres-poste. Il y a longtemps déjà qu'il possède un zoo particulier à Ermenonville.

- RENÉ DUBOIS, 59 ans, procureur de la Fédération helvétique, qui était à la fois le gardien et le répondant de la légalité en Suisse,

MATELAS
Epeda
À ÉLASTICITÉ PROGRESSIVE ET CONTINUE



UNE PRODUCTION DES ÉTABLISSEMENTS
BERTRAND FAURE
S.A. AU CAPITAL DE 300.000.000 F
20 RUE HOCHE PUTEAUX (SEINE)

Notre Jury a été heureux de couronner
d'une distinction indivise
deux expressions simultanées d'un même effort au service
du public et de la Publicité :
volonté commune de faire de l'étalage
un des spectacles de l'actualité parisienne,
partage de manifestations internationales,
action générale dans l'annonce, en faveur non
d'un produit ou d'une marque,
mais d'un Commerce au cœur vivant de Paris.
Il nous est apparu qu'il convenait de saluer
un très rare esprit de solidarité dans la compétition.

MAXIMILIEN VOX

été attribué au bloc Haussmann

Galeries Lafayette

s'est suicidé à Berne. M. René Dubois, dont l'amitié pour la France était notoire, aurait transmis à des services étrangers des renseignements confidentiels au moment de la récente expédition en Egypte.

● HAROLD CONNOLLY, 25 ans, et OLGA FIKOTOVA, 23 ans, se sont mariés mercredi à Prague. Il était le champion américain du lancement du marteau. Elle était la championne tchèque du lancement du disque. Ils s'étaient rencontrés à Melbourne pendant les Jeux olympiques.

MÉDECINE

Le drame du dimanche

EN triant le courrier, le concierge de cet immeuble de la rue Dufrenoy eut l'œil attiré, au début de la semaine dernière, par une enveloppe venue de Pologne. Il la mit de côté car elle était adressée à d'anciens locataires.

— *Dommage*, pensa-t-il, *ils m'auraient sans doute donné les timbres pour ma collection.*

La lettre ne fut remise au facteur que le surlendemain, le concierge étant « dans l'escalier » la veille. Elle n'atteignit ses destinataires, M. et Mme X..., que samedi. Mme X..., ce soir-là, dut relire deux fois la missive pour la comprendre. Ecrite dans un français approximatif et peu cohérent, elle n'en était que plus dramatique :

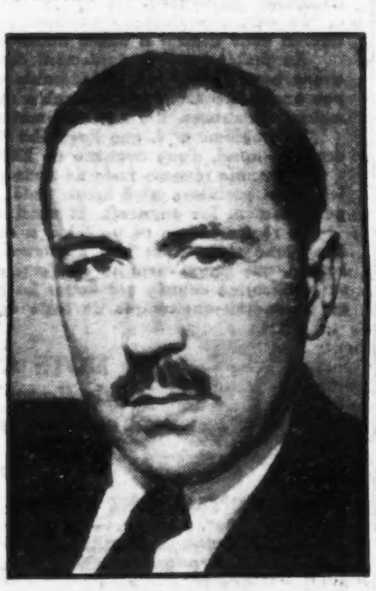
« Je viens de recevoir votre honorable adresse de M. le Consul de France à Cracovie » (*qui est le consul de France à Cracovie ? se demanda Mme X...*). « Moi et ma fille nous sommes repatrier le mois passé en Pologne. Notre dernier sejour s'etais Bùlùn une petite village situe aux bords de la fleuve Sena non loin de la debouchure dans la mer glaciale en Siberie. Moì et mes enfants, deux filles et un garçon nous nous portons assez bien dans le nouveaux climat mais l'etat de ma femme est lamentable et elle souffre d'un mal atroce. Accablé par un travail dur, plein de renoncements, du froid, manque absolue d'hygiène et plongée des dégouts et de lassitude morale elle est au bout de ses jours à 38 ans.

« Pour soulager les souffrance à la malheureuse et de la delivrer du mal atroce je épuise tout les moyens disponibles en Pologne. Les medecins ont ordonné des medicaments d'origine etrangère et ils m'ont dit franchement que sans ses remèdes ils n'aura pas d'espoir pour ma femme.

« Pour vous informer Madame, les parents de ma femme sont d'origine française et ma femme est ne à Alger. Faute de la guerre et l'exil de 17 ans nous avons perdu tout les traces de la famille de ma femme.

« C'est pourquoi je m'adresse à vous Madame et Monsieur en vous supplians de nous porter du secours.

« Nous vous prions de nous envoier de tout urgence et par avions les medicaments suivantes :



RENÉ DUBOIS
Le drame

JEAN RICHARD
Le rêve

« 120 pastilles dosées de 5 mg. Deltacortril Produits Phiser,

« 10 injection de 1 cm. Viamycine,

« 100 pastilles ou capsules F. 99. »

Il était 10 heures du soir. Demain, ce serait dimanche. Que faire pour cette femme qui se mourait dans un village polonais et que des médicaments français pouvaient peut-être sauver ? La lettre avait été postée le 18 mars. On était le 23. Cinq jours perdus déjà, cinq jours où, là-bas, l'espoir s'amenuisait un peu plus chaque heure, cet espoir dont elle se découvrait soudain ce soir-là la seule dépositaire.

La portée dramatique du message lui apparut aussitôt, bouleversante : une vie humaine était entre ses mains et ne dépendait plus que d'elle.

Mme X... a de bons réflexes. Elle prit aussitôt le téléphone et envoya un télégramme en Pologne : « *Reçu votre lettre - stop - Fais le nécessaire - stop - Confiance.* » Puis elle appela aussitôt une pharmacie qu'elle savait ouverte jusqu'à minuit.

Aucun des médicaments demandés ne s'y trouvait, mais on lui donna un premier renseignement : le deltacortril était vendu en France sous le nom de deltacortisone ; le F. 99 se trouvait facilement ; quant à la viamycine, c'était là une spécialité inconnue. Une seconde pharmacie, appelée aussitôt après, avait un stock suffisant de deltacortisone. Première difficulté : il fallait une ordonnance. Là aussi la viamycine était inconnue et on n'avait plus de F. 99. Troisième pharmacie : oui pour le F. 99, mais la viamycine était toujours inconnue.

Tandis qu'elle donnait ces coups de téléphone, Mme X... réfléchissait : tous les médicaments rassemblés, le problème le plus urgent serait celui de l'acheminement vers la malade. Il faudrait s'enquérir du premier avion en partance. Il y aurait sans doute aussi des problèmes de douane. Enfin, il faudrait organiser le relais entre Varsovie — où atterrissent tous les avions venant de l'Ouest — et Cracovie, alerter le consul de France pour qu'il fasse au plus vite parvenir les médicaments à Kamienica, en Haute-Silésie, à la frontière russo-polonaise.

A la Pharmacie centrale des hôpitaux, alertée, on ignorait tout de la mystérieuse viamycine. Au ministère de la Santé publique, un gardien de nuit, mal réveillé, promit d'alerter un membre du cabinet du ministre. (Jusqu'au dimanche matin, cependant, rien ne vint de ce côté-là.) Mme X... venait de buter sur le principal obstacle ; elle venait d'entreprendre une des luttes les plus rudes à mener en France : la lutte contre le dimanche, contre le sacro-saint repos dominical.

Et les transports...

Bilan provisoire des efforts de Mme X... : deux médicaments trouvés, un, sans doute le principal, inconnu. Il était 11 h 30. Mme X... s'attaqua au problème des transports.

Air France d'abord : pas d'avion avant mardi matin, mais le service de renseignements de la compagnie lui signala qu'un appareil de la Sabena partait pour Varsovie lundi à la première heure. Il fallut encore cinq coups de téléphone pour que Mme X... entrât en contact avec M. Festjens, directeur de la compagnie pour la France. Celui-ci promit aussitôt son concours ; il suffisait que les médicaments fussent remis en mains propres au pilote au départ du Bourget le lundi avant 8 heures du matin.

Lorsque Mme X... reposa le téléphone, après avoir remercié M. Festjens, elle regarda de nouveau l'heure : minuit passé. Elle eut un moment de découragement : tout devait être réglé dans la journée de dimanche, ce jour où l'on ne peut joindre personne, ce jour mort ; il lui fallait encore trouver un médicament inconnu, faire établir les ordonnances nécessaires, enfin s'assurer qu'aucun service des douanes entre Paris, Bruxelles et Varsovie ne retarderait l'acheminement du précieux colis.

Le premier relais

Cinq minutes plus tard, une collaboratrire de « L'Express », amie personnelle de Mme X..., est réveillée par le bruit désagréable qu'a toujours le téléphone passé minuit.

« *Il faut m'aider* », supplie Mme X..., après avoir raconté l'histoire de la lettre.

L'exigeante image de cette inconnue, souffrant d'un mal mortel (1) dans un village perdu de Haute-Silésie, frappait une nouvelle conscience. Le scénario de « Si tous les gars du monde... » prenait vie.

Deux femmes constituaient maintenant la première équipe, le premier relais.

Dimanche, dès 8 heures, les coups de téléphone reprennent sur un rythme accéléré. Un premier médecin accepte de rédiger l'ordonnance pour la deltacortisone et le F. 99. Mais ignorant le troisième médicament, il ne peut prendre la responsabilité d'en prescrire l'usage. De toute façon, il faut d'abord trouver le remède. A 10 heures du matin, après de multiples démarches, la collaboratrice de « L'Express » appelle le chef des Informations d'Europe N° 1, en lui demandant de faire un appel à la radio. Le message est aussitôt transmis sur l'antenne et dans les quatre minutes qui suivent un médecin parisien, le Dr Koss (qui n'avait pas écouté la radio depuis près de six mois et qui l'avait branchée ce matin-là tout à fait par hasard), appelle Europe N° 1 :

« *Vous faites erreur*, dit-il, *la viamycine n'existe pas, il s'agit certainement de viomycine qui est d'ailleurs spécialisée en France sous le nom de viocine et distribuée par les Laboratoires Clin. C'est un nouvel antibiotique commercialisé depuis seulement trois mois.* »

Le dimanche vaincu

Dans les minutes qui suivent, les appels se succèdent : médecins, pharmaciens, directeurs de laboratoires de produits pharmaceutiques vont confirmer l'information du Dr Koss. Alerté lui-même, le directeur des Laboratoires Clin fixe rendez-vous à Mme X.., pour lui remettre — gratuitement — le médicament.

Le Dr Koss rédige l'ordonnance et va la porter aux Laboratoires. Entre temps, la collaboration de « L'Express » alerte l'ambassadeur de Pologne à Paris, M. Gajewski, qui promet lui aussi toute son aide. Un diplomate polonais, à son retour des fêtes de l'Indépendance de la Tunisie où il a représenté le gouvernement de Varsovie, prend lundi l'avion de la Sabena. Il se chargera du colis. Ainsi se trouve résolu le problème de la douane et des services de contrôle des aérodromes.

D'autre part, M. Gajewski appelle personnellement le ministère des Affaires étrangères polonais pour organiser des relais jusqu'à Cracovie. Il fait prévenir le consul de France dans cette ville, auquel sont adressés les médicaments pour qu'il prenne toutes les dispositions permettant une application rapide du traitement.

Le dimanche est vaincu ! les services téléphoniques, un poste de radio, quelques pharmaciens, quelques médecins, le directeur d'une ligne aérienne, un ambassadeur, un consul de France, deux femmes ayant de bons réflexes, ont suffi à former la chaîne pour qu'une Française, née à Alger, mais vivant dans un petit village de Haute-Silésie, reprenne espoir et regagne une chance de guérison.

Dans notre univers de sang et de violence, quelques hommes et quelques femmes ont, une fois de plus, prouvé que l'on peut s'insurger contre l'inhumain et, parfois, le vaincre.

Nous espérons maintenant annoncer bientôt à tous ceux qui ont participé à cette chaîne un heureux résultat de leurs efforts.

(1) Les médecins français, interrogés, déduisent des médicaments demandés qu'il s'agit d'une forme d'eczéma tuberculeux.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

UNIVERSITÉ

Poussée de fièvre

L'UNIVERSITE française a la fièvre. En quelques jours elle a été secouée par une épidémie de fermeture de facultés (sciences, lettres, droit) et par une grève totale des étudiants.

Cette dernière a été déclenchée par l'U.N.E.F. le mercredi 27 mars pour obtenir :

1° L'augmentation des bourses d'études — les étudiants demandent 1 milliard de crédits de bourses dans le prochain collectif budgétaire.

2° L'application d'une véritable allocation d'études dès le 1er janvier 1958. Les étudiants reprochent en particulier au projet ministériel actuel d'être une caricature du projet initialement accepté.

Le ministre offre une prime annuelle de 75.000 francs à tous les étudiants de première année dans les facultés de sciences, grandes écoles et classes préparatoires. Tout en comprenant le souci qu'a le ministère d'orienter les élèves du secondaire vers les carrières scientifiques, l'U.N.E.F. déclare que c'est prendre le problème de travers et même à l'envers que de prétendre le résoudre à l'aide d'une prime aussi faible accordée à des élèves de première année. L'U.N.E.F. demande l'application — par étapes si les crédits font défaut — du projet mis au point par la Commission de démocratisation de l'Enseignement : 300.000 francs par an aux étudiants en fin d'études, sans discrimination entre scientifiques ou littéraires.

Quant à l'orientation vers les carrières scientifiques, qu'elle se fasse par des moyens pédagogiques normaux, par une information accrue au niveau du secondaire et du baccalauréat, et non par l'emploi de moyens de pression financiers qui représente, selon Michel de la Fournière, président de l'U.N.E.F. :

« une atteinte à la liberté des étudiants dans le choix de leurs études, et une véritable démission de l'éducation nationale ».

Vrais problèmes

C'est le même reproche fondamental qui est adressé par les professeurs des facultés des sciences au ministère de l'Education nationale. Ainsi que la plupart des Français, disent-ils, les services de la rue de Grenelle ont découvert depuis trois ans l'importance vitale pour la France de la Recherche scientifique sous tous ses aspects. Mais en insistant sur l'importance des chercheurs, ils passent sous silence celle de leur formation. Accorder une prime de 20 % aux chercheurs est aussi dénué de sens que de vouloir recruter 50.000 maçons, dans un pays qui en manque, en annonçant qu'on va les payer 1.000 francs de l'heure. Le premier problème est de former un personnel enseignant, de réformer les programmes d'enseignement et de construire des locaux où enseigner.

Pour la première fois depuis la fondation de l'Université française, l'on a pu voir la semaine dernière un doyen et des professeurs ordonner la fermeture d'une faculté. Ce mouvement a gagné en début de semaine les facultés des Lettres et même de Droit. Derrière l'affaire de la prime de 20 %, c'était en fait tout le malaise latent dans le monde de l'enseignement qui explosait soudainement à la face du pays. M. Billères, qui a reçu immédiatement le doyen Pérès, ne s'y est pas trompé : l'affaire est grave. Il fallait en effet qu'elle le fût pour que des professeurs n'hésitent pas à prendre, non seulement *sans* les syndicats, mais *contre* eux, une mesure *parfaitement illégale,* puisque prise sans consultation du recteur ni autorisation du ministre lui-même.

Une occasion

Sur les quatre-vingt-dix minutes qu'a duré son entretien avec M. Billères, M. Pérès a parlé durant une heure. Il a rappelé le scandale de la Halle aux Vins, les difficultés matérielles sans nombre auxquelles se heurtent professeurs et étudiants parisiens, l'absence de locaux ; il a évoqué le problème de ces élèves des grandes écoles ou de Polytechnique, définitivement perdus pour la recherche et l'enseignement. Il a surtout insisté sur les immenses problèmes qui seront posés à tout l'enseignement français d'ici dix années lorsque le nombre des jeunes gens de 20 ans sera passé de 400.000 à 750.000.

Mais ce que le doyen Pérès n'a pas encore dit à M. Billères, c'est qu'il existe parmi les professeurs de sciences un petit groupe d'hommes décidés, après la percée de la semaine dernière, à se battre désormais pour sauver l'enseignement français.

Un plan général de réforme a été mis sur pied par eux, qui sera bientôt soumis au ministre. Ce plan comporte :

- Une refonte complète de l'organisation de la fin des études secondaires et des classes propédeutiques ;
- La création à travers la France de plusieurs centres de recherches scientifiques. Pour Paris par exemple, le C.N.R.S. abandonnerait tous ses locaux — d'où gain de place pour les étudiants.

Cela nécessiterait la construction d'une véritable ville, sur un emplacement aussi vaste que celui de l'aérodrome de Villacoublay par exemple.

« Intellectuellement nos chercheurs n'ont rien à envier à ceux du reste du monde, disent les jeunes savants français. *Le problème n'est même pas un problème financier (un relèvement de la taxe d'apprentissage suffirait à financer par exemple la création du campus universitaire de l'Ile-de-France). C'est un problème de volonté et de courage politique. D'ici quelques semaines nous allons donner à M. Billères l'occasion de devenir le grand ministre de l'Education nationale dont la France a besoin. »*

L'EMPRUNT 5 % 1957

Le Ministère des Finances nous communique que l'Emprunt 5 % 1957, lancé le 11 mars, trouve auprès du public l'accueil que l'on était en droit d'attendre après les résultats obtenus par les précédents appels à l'épargne effectués depuis six mois. Le montant des souscriptions recueillies, deux semaines après son lancement, s'élève à 40 milliards.

L'Emprunt 5 %, destiné à transformer en épargne productive une partie du pouvoir d'achat excédentaire qui accentue les poussées inflationnistes, doit notamment permettre le forage des puits de pétrole d'Aquitaine, du Sahara, de l'Afrique Noire, le plan d'énergie atomique, etc., en même temps qu'il donnera au pays la possibilité d'accroître la production d'uranium, d'édifier de nouveaux barrages, d'équiper l'Agriculture, de développer la sidérurgie.

On sait que depuis 1956 la France est au nombre des pays qui ont le plus augmenté leur production industrielle. L'indice de janvier 1957 est en augmentation de 9 % par rapport à celui de janvier 1956 (141 contre 129 d'après l'Institut National de la Statistique).

S'il ne fallait retenir qu'un seul des avantages de l'Emprunt 5 %, nous retiendrions le fait qu'il est indexé sur le cours moyen des seules valeurs mobilières françaises à revenu variable en ce qui concerne la prime de remboursement, égale au minimum à 10 % de la valeur nominale des bons. Or, on peut constater la bonne tenue générale des valeurs en Bourse et en particulier des valeurs pétrolières.

En fait, l'Emprunt 5 % est encore séduisant pour d'autres raisons au nombre desquelles il faut citer les avantages fiscaux non négligeables :

1° L'exonération de la surtaxe progressive sur les intérêts des bons pendant les cinq premières années de l'amortissement, soit la moitié de sa durée totale, est d'un attrait qui retiendra l'attention d'un certain nombre d'épargnants qui courront en outre la chance d'être totalement exonérés de la surtaxe progressive (ils ont en effet une chance sur deux de l'être), aussi bien sur les intérêts que sur la prime de remboursement, celle-ci étant de toute façon entièrement exonérée de cette surtaxe, quelle que soit l'année de remboursement ;

2° L'exemption de tous impôts frappant spécialement les valeurs mobilières en ce qui concerne les intérêts et la prime de remboursement de cet Emprunt.

Les bons 5 % 1957 sont placés sous le signe de la Persévérance : persévérance dans l'effort français, considéré à travers les perspectives de la Métropole et d'Outre-Mer, persévérance dans l'expansion quotidienne de l'économie, persévérance dans la mission de la France.

LA CAGNOTTE

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI
1	F	E	U	■	S	O	C	■	A	I	S
2	E	H	■	D	U	B	O	I	S	■	A
3	R	■	R	I	■	■	U	■	T	E	L
4	M	E	■	■	T	U	A	■	R	■	E
5	A	N	I	C	R	O	C	H	E	■	M
6	T	E	■	A	I	N	■	E	■	U	V
7	■	E	R	S	■	G	A	S	T	E	R
8	B	■	E	■	I	■	P	S	■	L	I
9	O	D	E	O	N	■	I	E	L	■	A
10	I	U	L	■	N	E	■	■	E	U	■
11	T	■	S	P	■	■	U	L	T	R	A

Solution du n° 3.

LE deuxième problème de mots croisés piège posé par Roger La Ferté a été résolu par un assez grand nombre d'amateurs.

Vingt-neuf d'entre eux ont fourni une réponse conforme en tous points à la seule solution juste, déposée entre les mains de Me Agnus.

Ce sont : Jeanne LONE, 4, impasse Saint-Jean, Bordeaux. André LONE, 4, impasse Saint-Jean, Bordeaux. Denise LEPRINCE, 2, rue du Haut-Pavé, Paris. Alain VIVARRAT, 17, rue Ausone, Le Bouscat (Gironde). Annick VIVARRAT, 17, rue Ausone, Le Bouscat. Mme Jeanne CHRISTAUD, 13, rue de Stalingrad, Pont-de-Claix (Isère). Mme Madeleine LE BRAS, 23, rue Van-Loo, Paris (16e). Thérèse CONSTANTIN, 9, rue Edouard-Branly, Bordeaux. Henri CONSTANTIN, 9, rue Edouard-Branly, Bordeaux. Colette PRODEL, 17, rue Ausone, Le Bouscat. Henri VIVARRAT, 17, rue Ausone, Le Bouscat. Maurice CHAUMELY, 11, avenue de Paris, Vincennes. A. LAFFOND, Ets Sicob, Pas-des-Lanciers (Bouches-du-Rhône). Jean DUSSARRAT, 10, rue du Tauzin, Bordeaux. Mme Edith VIVARRAT, 17, rue Ausone, Le Bouscat. Georges HELE, Clos des Charmilles, avenue Clemenceau, Pont-de-la-Maye (Gironde). Mme Suzanne LAFFOND, quartier de la Gare, Pas-des-Lanciers. Mme Fernande MERCIER, avenue Victor-Hugo, Aubenas (Ardèche). Mme Georgette HARDEL, 2, rue du Haut-Pavé, Paris. Georges LEPRINCE, Ecole Normale, Chartres. Christian REY, 50, rue Goya, Bordeaux. Marina REY, 50, rue Goya, Bordeaux. Denise VALLEE, 10 bis, avenue des Gobelins, Paris (5e). Maurice FENAIN, 4, rue Emile-Clermont, Le Chesnaye (S.-et-O.). Solange BOLDRINI, 45, rue Roborel-de-Climens, Bordeaux. Jean-Paul CERF, lycée Turgot, Paris (3e). Sylvain CERF, 2, rue du Haut-Pavé, Paris. Jacqueline VACHER, 5, rue du Général-Delanne, Neuilly-sur-Seine. Paul HENNARD, 13, rue d'Enghien, Paris (10e).

Ils devraient donc se partager les 25.000 francs mis en jeu. Nous avons arrondi cette somme à 29.000 francs pour faciliter sa répartition.

Au problème n° 3, également doté d'une cagnotte de 25.000 francs, nous avons reçu un nombre considérable de réponses, et leur dépouillement n'est pas encore achevé. Mais il semble que les solutions exactes soient beaucoup moins nombreuses. Il y en a au moins une, cependant.

Le problème n° 4, que Roger La Ferté vous propose aujourd'hui, sera donc doté, lui aussi, d'une cagnotte de 25.000 francs.

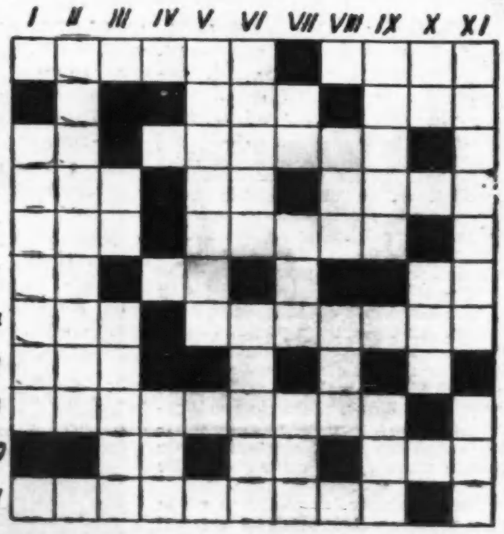
Si aucune réponse juste ne nous parvenait, ces 25.000 francs resteraient en jeu et le problème n° 5 serait doté d'une cagnotte de 50.000 francs que se partageraient les gagnants. Et ainsi de suite.

Le règlement de ce petit jeu a été publié dans notre numéro du 8 mars. Rappelons simplement aux amateurs qu'il ne s'agit nullement d'un jeu de hasard, que chaque mot ne comporte qu'une réponse juste en tous points, que sa justification donnée par Roger La Ferté n'est jamais arbitraire et se trouve en un endroit quelconque du texte du Nouveau Petit Larousse Illustré.

LES MOTS CROISES PIEGE
de Roger LA FERTE
valent cette semaine 25.000 francs

Problème n° 4

HORIZONTALEMENT : 1. C'était le secrétaire de la femme de celui qui le fit tuer. Langue. — 2. Préposition latine en désordre. Avant. — 3. Deux consonnes. Savant français qui a fait voter une loi célèbre. — 4. Espagnol. Pronom (inversé). Homme pervers dans ses écrits. — 5. Animal (inversé). Pays agricole. — 6. Abréviation. Note. Consonne doublée. — 7. Encourage. Forme d'un verbe utilisé dans la marine (alors même qu'il n'y a pas un grain). — 8. Ville (inversé). — 9. Créateur de la comédie moderne russe. — 10. Voyelles de l'alphabet. Sans. Forme inattendue de VOIR. — 11. Effusion soudaine de sang dans les vaisseaux cutanés, sans violence extérieure.



VERTICALEMENT. — I. Arabe qui fonda un ordre. — II. Pièce de théâtre. — III. Abréviation. Branche (inversé). — IV. Cours d'eau. — V. Col. — VI. Idiome. Faire subir le finage (inversé). — VII. Article. Varech. Elle se jeta à l'eau. — VIII. Cours d'eau. Ancêtre. — IX. Echouai. Femme. — X. Pronom. Mot anglais qui désigne une personne (p.L.) — XI. Missionnaire. Cours d'eau d'outre-mer (rivière — en gras).

NOM ....

ADRESSE ....

Votre réponse, adressée à « L'Express », service Jeu, 91, Champs-Elysées, doit nous parvenir avant le mercredi 3 avril à midi, le cachet de la poste faisant foi.

Le récit de J.-J. SERVAN-SCHREIBER

«LIEUTENANT EN ALGÉRIE»

UN COMMANDO NOIR QUITTE UNE MECHTA
« La mission est de rétablir un climat de confiance... »

IV. - AVEC LES COMMANDOS NOIRS

POUR qualifier le fait qu'un rappelé rende compte publiquement après son retour en France, comme je le fais, du drame quotidien qui se déroule en Afrique, le ministre résidant en Algérie, après le ministre de la Défense nationale, a choisi des termes impressionnants. Ou bien les mots, à l'usage de l'opinion, n'ont plus aucun sens, ou bien ceux de « démoralisation », de « complicité », de « déshonneur » et de « trahison » sont extraordinairement graves. D'autant plus graves que le débat porte sur une épreuve dans laquelle notre pays, par son armée et sa jeunesse, est totalement engagé.

Je n'arrive pas à prendre à la légère de telles accusations.

Ayant conscience qu'elles étaient profondément injustes, mais inquiet de connaître le jugement des seuls hommes dont j'admettrais un désaveu ou une condamnation, mes camarades d'Algérie, et particulièrement ceux de l'armée d'active qui restent à l'épreuve, je me suis retourné vers eux.

J'ai demandé au premier d'entre eux, notre chef là-bas, l'un des plus glorieux soldats de l'armée française, si mon récit est, ou non, conforme à la réalité de tous les jours et s'il était légitime de l'entreprendre. Il a bien voulu m'autoriser à faire état publiquement de sa réponse. La voici.

Le 27 mars 1957

Mon cher Servan-Schreiber,

Vous me demandez si j'estime que les articles publiés dans « L'Express », sous votre signature, sont de nature à porter atteinte au moral de l'Armée et à la déshonorer aux yeux de l'opinion publique.

Vous avez servi pendant six mois sous mes ordres en Algérie avec un souci évident de nous aider à dégager, par une vue sincère et objective des réalités, des règles d'action à la fois efficaces et dignes de notre Pays et de son Armée.

Je pense qu'il était hautement souhaitable qu'après avoir vécu notre action et partagé nos efforts, vous fassiez votre métier de journaliste en soulignant à l'opinion publique les aspects dramatiques de la guerre révolutionnaire à laquelle nous faisons face, et l'effroyable danger qu'il y aurait pour nous à perdre de vue, sous le prétexte fallacieux de l'efficacité immédiate, les valeurs morales qui seules ont fait jusqu'à maintenant la grandeur de notre civilisation et de notre Armée.

Je vous envoie l'assurance de mon estime et mes souvenirs amicaux.

Général P. DE BOLLARDIERE,
Grand Officier de la Légion d'honneur
Compagnon de la Libération.

M. le ministre de la Défense nationale et M. le ministre résidant m'excuseront sûrement si je me permets de leur dire qu'après cette lettre je n'éprouve plus le besoin, ni le désir, de répondre aux insultes.

∴

Je reprends ici le cours de notre histoire en Algérie, au moment où, découragés par le rôle qu'on leur fait jouer là-bas, les hommes avec qui j'ai vécu ont résolu de réagir et de tenter par n'importe quel moyen de sortir de l'ornière. Le commandant Marcus était mort ; mais son message demeurait. Sous une nouvelle forme il allait revivre.

J.-J. S.-S.

→

« Lieutenant en Algérie »

I

Dans la cour d'une ferme, près de Beni Mered, où la compagnie du lieutenant Lemarchand était installée, Espanieul, suivi d'Henry, passait l'inspection.

La centaine d'hommes, alignés par petites colonnes de cinq, présentaient un spectacle inhabituel. Coiffés de la calotte arabe tricotée noire, cerclés au milieu du corps d'une large bande de flanelle noire, équipés d'une sorte de musette, légère, pendue à la ceinture, ils avaient l'allure exacte d'une troupe de fellagha. Seule, une boite carrée, portée par un homme sur cinq, d'où surgissait un fil de fer dressé, indiquait, par l'équipement radio, qu'il s'agissait bien de nos maquisards à nous. Et ce petit groupe rassemblé là, à peine l'effectif d'une compagnie, cette tête d'épingle, noire, dans l'immense armée d'Algérie — c'était tout notre espoir. Peut-être : notre illusion.

Les « Commandos Noirs », après deux jours de repos, allaient repartir, pour leur cinquième campagne de nomadisation chez les Arabes.

Conçu par le colonel Galland, responsable de la liaison opérationnelle entre les zones du Sud algérois, par Espanieul, qui commandait notre régiment, et par son adjoint Henry, cet instrument était destiné à percer un trou dans le mur d'écœurement, de résignation, ou de désespoir contre quoi, les uns après les autres par des voies diverses, nous étions venus buter.

Galland, comme Marcus avant lui, n'avait plus qu'une obsession : retrouver le contact avec la population musulmane. Après avoir observé l'action routinière de nos troupes, et réfléchi sur les éléments d'information qu'il avait pu réunir, il avait rédigé, avec Espanieul, une courte synthèse qui notait en particulier :

> **« Les officiers qui ont participé pendant plusieurs campagnes à la guerre d'Indochine sont impressionnés de constater que la situation de l'Armée (dans ses rapports avec la population) est plus défavorable ici qu'elle ne l'a jamais été au Vietnam. Il ne s'agit pas, bien entendu, du rapport des forces militaires en présence. Mais des contacts et de la collaboration avec la population locale. Les moyens de renseignements et les moyens d'autodéfense de la population n'ont jamais cessé en Indochine d'être satisfaisants, sans comparaison avec le vide devant lequel les responsables militaires se trouvent aujourd'hui ici...**
>
> **On peut ainsi redouter que la rébellion algérienne n'ait besoin d'une puissance militaire bien moins considérable que le Viet-minh pour placer l'armée française dans une situation difficile... Si par malheur ce jour arrivait, non seulement la politique au nom de laquelle l'armée est envoyée ici aurait fait faillite, mais c'est une fois encore sur l'armée elle-même que l'on placerait la responsabilité de cet échec : à tout prix, il nous faut éviter que les choses en arrivent là...**
>
> **La clé d'une situation nouvelle se trouve en un point très précis : le contact avec la population musulmane. Ce contact est aujourd'hui à peu près nul : il n'a cessé... de se restreindre. Comment le recréer ?... »**

Ces idées ne sont pas neuves — ni en Algérie ni ailleurs. Elles ne l'étaient déjà pas du temps de Vercingétorix. Mais les armées de l'histoire ont toujours recommancé à les oublier — et, pour celles qui ne les ont pas perdues de vue, à les écarter devant l'effort immense, peut-être impossible, que représente toute tentative pour les appliquer.

Une chose est certaine : seule compte la tentative, et non l'analyse.

A travers l'armée d'Afrique, sûrement plus de deux cents rapports, clairs et convaincants, ont été rédigés qui aboutissent à la même conclusion : renouer à tout prix avec le peuple arabe, sinon l'affaire est perdue, pour la France (1). Mais comment passer à *l'action* ? Comment tracer, *concrètement*, la voie, d'une épopée locale — comme Marcus le souhaitait — comment donner cet exemple, dont il parlait ?

Découper leurs magnifiques unités ?

Le problème s'était imposé à nous, urgent, depuis cette soirée, au bord de la route de Sakamody, où Galland avait cristallisé, dans l'expression de sa volonté, les préoccupations confuses mais obsédantes des autres.

(1) *Dans le rapport de Marcus (« L'Express » du 8 mars), le paragraphe relatif à ce point particulier n'avait été que partiellement reproduit ; en voici le texte complet : « L'Armée doit chercher par priorité à rallier la population, à gagner sa confiance. C'est l'aspect politique du problème ; il est essentiel. La destruction des bandes rebelles, qui constitue l'aspect militaire proprement dit, ne doit malgré les apparences venir qu'en deuxième urgence. »*

L'ÉQUIPE DE CINQ REPART A L'AUBE
« Ne vous faites pas tuer bêtement... »

L'expérience-pilote des Commandos Noirs avait commencé peu après.

Espanieul était le plus convaincu : il était sûr que nous pourrions embraser, de proche en proche, l'armée d'Afrique et transformer la nature de l'affaire algérienne. Il en était devenu plus qu'un propagandiste — un croisé. Et il ne restait aucun personnage de quelque importance, ni à l'état-major ni au gouvernement général, qui n'ait reçu avec sa visite le choc de sa passion — y compris, à deux reprises, le ministre résidant lui-même.

Galland, aussi ardent, était plus réservé. Beaucoup mieux qu'Espanieul, il connaissait l'hostilité venimeuse que sécrète si naturellement la hiérarchie contre toute idée qui risque de modifier les fondements de son pouvoir. Demander à des généraux de découper leurs magnifiques unités, structurées, organisées, blindées, puissantes, objets de fierté et signes — surtout — d'importance, en une infinité de petites rondelles de saucisson à distribuer dans la nature ? Entreprise insensée. Mais Galland, devant le spectacle qu'offraient les méthodes classiques de « pacification », avait trouvé l'énergie désespérée de s'atteler à la tâche.

Henry, l'élégant Saint-Cyrien, était très « chaud ». Il gardait de ses campagnes d'Indochine le souvenir pittoresque et émouvant des maquis qu'il avait créés en pleine brousse du pays Thaï. Il nous racontait presque chaque soir, à la popote dans le vieux garage, l'une des cent anecdotes qu'il chérissait : nous ressentions combien l'amertume de la défaite, là-bas, était presque effacée dans son esprit par la mesure qu'il avait prise du rayonnement de la France sur ce peuple étrange et sensible. Resté amoureux des Indochinois, rêvant de retourner là-bas et peut-même d'y vivre pour toujours, Henry n'éprouvait aucune attirance pour les Arabes : mais l'aventure en soi le tentait. Le commando noir pouvait être son coin de poésie, dans une guerre sombre et décevante.

Martin, lui-même, était ébranlé. Son respect scrupuleux du règlement militaire, son anti-communisme simplificateur qui lui avait donné dès le départ une vision nette de l'affaire — les fellagha c'étaient les Viets — n'avaient pas empêché son intelligence pratique de fonctionner : le vide dans lequel cette immense armée se remuait, l'inefficacité de tant d'efforts, l'oubli évident que l'Algérie c'est un peuple — tout cela, qui se manifestait dans la réalité quotidienne par l'inutilité du travail, avait amené Martin à chercher « autre chose ». Quoi ? Difficile à trouver : le terrain était, déjà, terriblement pourri. Martin, plein de ressources et très assuré, n'aimait guère que les idées viennent des autres : à cette réserve près, le Commando Noir représentait pour lui aussi la chance de sortir du « merdier ».

Gambert, Julienne, Mauré, Ferraudi... tous y avaient trouvé, chacun dans son optique, une occasion, une manière de ne pas renoncer... Gambert, des milices patriotiques, « volontaire de l'Union Française », considérait « que c'était exactement l'idée que Biaggi avait voulu réaliser »... Julienne ne croyait plus à la pacification. Mais il avait résolu de rester pour contribuer à faire de toute cette jeunesse autre chose que des assassins par impuissance ; il s'était jeté avec vigueur dans les équipes de commandos. Et, aussi parce que sa tension artérielle lui rendait plus nécessaire encore d'agir que d'être en accord minutieux avec sa philosophie, il était constamment « dans la nature », abandonnant ses galons de capitaine pour commander l'une de nos petites équipes volantes de cinq chargées de vivre avec les Arabes.

Ces Commandos Noirs avaient rapidement attiré l'attention. L'état-major, comme les journaux d'Alger, avait compris que la portée de l'expérience dépassait de loin son envergure immédiate : il s'agissait d'une orientation. D'une attitude de l'esprit face à la réalité algérienne. D'une manière différente de traiter le problème. Si l'idée que contenaient en germe ces petits commandos devait se développer — et d'autres expériences, proches de celle-là, étaient tentées à travers l'armée d'Afrique — c'était l'ensemble de la politique de pacification qui pourrait être amenée à changer de nature. L'affaire était suivie avec passion... dans des sens divers.

Considéré comme un ami...

Le texte de l'engagement moral auquel les volontaires pour ces commandos devaient se tenir, et qui fut publié dans la presse d'Alger, précisait l'esprit de l'entreprise. Le voici :

> **« J'accepte de servir dans une équipe des nouveaux commandos nomades, dont la mission est de rétablir un climat de confiance dans la population algérienne, et de créer des conditions d'insécurité pour les fellagha.**
>
> **Je sais que ces équipes légères auront à subsister et éventuellement à se défendre, par elles-mêmes, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, en parcourant souvent des territoires difficiles. Je mesure ce risque, et je l'accepte.**
>
> **Je m'engage en outre, sur l'honneur, à respecter la règle des nouveaux commandos nomades : tout musulman sera considéré par moi comme un ami, et non comme un suspect, sauf preuve du contraire. Je mesure aussi le risque supplémentaire que cette règle, indispensable à la réussite de notre mission, me fait courir, et je l'accepte pleinement. »**

L'expérience des Commandos Noirs était limitée. En surface : elle couvrait un petit bout de l'un des nombreux secteurs opérationnels de l'Algérie. Dans le temps : elle commençait avec des rappelés qui n'avaient plus que deux ou trois mois à servir avant d'être démobilisés.

Mais elle n'était pas négligeable : elle mettait

ARRIVÉE POUR UN DÉJEUNER
« Les autres sont là pour causer... Vu ? »

un comportement à l'épreuve. Elle traduisait dans une action quotidienne, accomplie par les soldats mêmes dont le rôle se limite en général aux « bouclages » et aux « ratissages », la volonté de ne pas se résigner à faire de notre armée une simple force de répression.

Le colonel Galland en était pleinement conscient. Malgré toutes les autres responsabilités auxquelles il devait faire face à son poste — loin de notre zone d'action — et sa préoccupation de lancer aussi d'autres tentatives de même nature (multiplication des SAS, antennes médicales en zones suspectes, relancement de travaux, etc...) il ne manquait jamais d'être là au départ de nos campagnes de nomadisation.

De la même taille, moyenne, qu'Espanieul, Galland avait une physionomie très différente. Lorsqu'ils marchaient l'un à côté de l'autre, comme ils le faisaient ce soir-là après l'inspection, en attendant le « briefing », le contraste apparaissait clairement. L'allure d'Espanieul était d'un libre animal, comme en détente au milieu de la jungle. Celle de Galland était marquée par la maîtrise de l'esprit.

Ses gestes précis, les traits creusés de son visage maigre, sa bouche mince sous une courte moustache blonde — souvenir de Tobrouk — le port de son blouson très net dont la manche gauche était cousue, sous l'épaule, à l'endroit d'un bras perdu en Indochine, le contrôle si évident qu'il exerçait à chaque instant sur son corps comme sur sa parole — tout en lui indiquait une prise de distance à l'égard de ce qui est facile, naturel. Cette allure étrange le servait dans le commandement : il forçait l'attention...

Les chefs des équipes qui allaient partir étaient maintenant réunis dans la pièce du « briefing » — une salle de classe désaffectée. Ils étaient vingt, plus quelques officiers, pour écouter Galland résumer l'ordre d'opération et ce qui s'intitule réglementairement « l'intention du commandement ».

Le colonel terminait son exposé.

— Messieurs, il dépend de vous que la méthode de ces commandos nomades soit adoptée sur une vaste échelle. Vous avez eu, l'autre jour, la visite spéciale du commandant en chef et du ministre résidant : vos succès ou vos échecs sont notés, étudiés, enregistrés... Si vous parvenez, grâce à vos efforts et votre comportement, à conquérir l'estime de la population musulmane, vous pouvez modifier considérablement son état d'esprit dans cette zone... Votre mission est de renouer le contact et — si possible — de rétablir la confiance : c'est la tâche la plus difficile qui puisse, en Algérie, être confiée à une troupe — comme vous l'avez déjà compris dans vos dernières expéditions... Un dernier mot : prudence. La nature même de votre travail implique de ne pas tirer les premiers, de faire confiance à priori, ce qui comporte le maximum de risques. Cela est accepté. N'allez pas au-delà : soyez toujours l'esprit aux aguets — je dirais : d'autant plus que votre attitude et vos gestes doivent le manifester moins. Ne vous faites pas tuer bêtement, en confondant le sang-froid avec l'insouciance : vous porteriez une atteinte grave au prestige de ces équipes... Je vous remercie. Bon travail !

La petite salle, chauffée par tant d'hommes réunis, commença à s'emplir de bruit. Chacun réclamait, avant d'aller rassembler son équipe, ce qui lui manquait : une carte de la zone à parcourir, une fusée de couleur pour appeler au secours, l'argent pour les frais de nourriture, des médicaments de première urgence, etc. Mais le briefing n'était pas encore terminé. Henry, après Galland, s'était levé et demandait le silence.

— Je vous rappelle de quoi il s'agit plus particulièrement cette fois. Vous êtes répartis en zones — de deux équipes chacune — qui couvrent toute la région du djebel Kerrouch. Il y a eu, dans cette région, une douzaine d'exactions en une semaine (lignes téléphoniques coupées, récoltes brûlées, sabotages, attentats, etc...) Aucune ne nous a été signalée par la population : certaines n'ont été découvertes que deux ou trois jours après. Les rebelles, auteurs de ces actes de terrorisme, sont manifestement couverts, protégés par les habitants des mechtas qui s'étendent entre le djebel Kerrouch et l'oued Bou Mostefa. Votre mission est de pénétrer dans cette population, de la « dégeler » par votre contact, de rechercher les causes les plus immédiates de ce regain d'exactions et — si possible — de découvrir les responsables... Je le répète après le colonel : soyez prudents... Ne couchez dans les mechtas, après le repas du soir, que si vous considérez ne pas pouvoir passer la nuit dehors, ce qui serait préférable... Je vous remercie.

Dans l'équipe de Peisson

La salle d'école, encore décorée de petits tableaux noirs et de boucliers cloués au mur, se vida. Chaque responsable appela son équipe, en essayant de crier plus fort que les autres. Le tumulte de ces départs en nomadisation était toujours particulier : les galons n'existaient plus. Il y avait le chef d'équipe, et ses équipiers — rien d'autre. Si un sergent était responsable d'une équipe et qu'un officier veuille s'y ajouter, il devait accepter l'autorité du sergent. C'était la règle des Commandos Noirs. Elle accentuait le caractère « aventure » de l'affaire... et donnait du tonus aux sergents.

Pour l'expédition de ce soir-là, j'étais joint à l'équipe commandée par l'adjudant Peisson. Elle comprenait deux soldats : Geronimo — l'Ange noir — et Canu. Un autre sous-officier : un Alsacien pittoresque, le sergent Kopf. Et l'interprète : Ben Ali, jeune Français d'Oran.

Il était temps de démarrer. Depuis l'endroit où les camions allaient nous déposer, sur la route au pied du djebel, il faudrait encore trois heures de marche, sur des pistes difficiles, pour atteindre les mechtas où notre équipe devait prendre le premier contact : Sidi Salem.

L'embarquement et le trajet automobile, en convoi protégé, furent rapides. Déposées avec discrétion, par paquets échelonnés le long de la route, nos petites équipes étaient à pied d'œuvre.

Peisson prit la tête. Je marchais à côté de lui. Nous commençâmes la remontée lente du lit d'un oued, desséché, désert, dans une gorge, entre des massifs touffus. Après tant d'heures bruyantes de vie collective, au régiment, dans la cour de la compagnie, dans les camions, nous retrouvions, avec gravité, le silence et la solitude de ce travail nomade. Détachés de la carapace blindée que la « pacification » a appliquée sur toute la surface de l'immense pays, nous replongions dans le ventre chaud de l'Algérie.

II

Avec son tour de taille impressionnant, et sa tête toute ronde, drapé dans une vaste robe arabe blanche serrée par la ceinture de flanelle noire — seul résidu de l'uniforme commando — toujours flegmatique, l'air absorbé par des pensées profondes, l'adjudant chef Peisson, assis sur un escabeau dans le coin de cette pièce basse en terre battue, éclairé par une petite bougie qui jette sur les murs pleins de lézardes son ombre fantastique, suffit à lui tout seul, moine sorti des images de Rabelais, à donner à notre réunion un cachet particulier.

Les autres rescapés de l'équipe sont aussi étrangement accoutrés que lui : chacun de nous s'est arrangé avec les morceaux disparates que nos hôtes de ce soir ont tirés de leur médiocre garde-robe.

La montée vers la mechta de Sidi Salem n'a pas été une partie de plaisir. Arrêtés, vers la tombée de la nuit, à 3 kilomètres environ avant Sidi Salem, par une rafale tirée de nulle part, suivie aussitôt d'une autre — toujours impossible à localiser — nous avons brusquement dû interrompre notre marche...

La nomadisation commençait difficilement. C'était naturel et prévu : nos commandos irritent beaucoup les fellagha, qui ont juré d'interrompre l'expérience à la fois en écrasant si possible l'une de nos équipes — ce qui n'a pas encore été fait — et en liquidant d'une manière spectaculaire — ils s'y connaissent — quelques-uns des Arabes qui nous reçoivent trop volontiers chez eux : ce qui a été fait la semaine dernière à Bou Segha, après notre passage.

Nous étions donc convaincus que ces deux

→

M. ROBERT LACOSTE ARRIVE POUR PASSER L'INSPECTION
« Laquelle des deux images représentait l'homme du Palais d'Eté ?... »

rafales marquaient le départ d'un accrochage qui risquait d'être dur. Mais notre dispersion commençait à peine qu'un orage de grêle, comme aucun de nous n'en avait jamais vu, était venu s'abattre avec une violence inouïe sur notre zone. Aussi efficace qu'un tir d'artillerie, avec ses galets de glace, plus gros que le poing, projetés du ciel, l'ouragan avait tout nettoyé. En sortant de nos cachettes improvisées, sous des rochers, aussitôt que le barrage de grêle eut laissé la place à un déluge d'eau, nous n'avions plus rien trouvé : ni les fellagha ni la piste. Reprenant notre route, tant bien que mal, à la boussole, nous sommes arrivés dans la nuit, trempés jusqu'aux caleçons, à la mechta où nous espérons maintenant dîner.

Le maître apparent de la tribu, Omar Saïd — que l'officier de renseignements nous a d'ailleurs signalé comme « l'intellectuel » de la région, probablement en liaison avec le F.L.N., et fiché comme ancien sympathisant communiste — a été très étonné de voir arriver notre équipe en si triste état. Mais connaissant, pour les avoir déjà reçus une fois le mois dernier, nos Commandos Noirs, il a accepté de faire sortir par ses frères tout ce qui pouvait être ramassé dans trois ou quatre vieux coffres en bois peint. Puis il nous a amenés dans la pièce la moins trempée de sa maison de terre où, quittant nos vêtements militaires ruisselants, nous sommes devenus cette équipe de corsaires multicolores, mais secs.

“ Vous affolez pas... ”

DEPUIS une heure maintenant, nous attendons, assis, ou étendus, que les femmes — invisibles — auxquelles Omar a commandé un couscous pour notre repas en aient terminé les minutieux et interminables préparatifs...

Omar a fait entrer dans cette petite pièce, l'un après l'autre, trois hommes, jeunes, un peu plus paysans que lui d'apparence, et qu'il présente comme ses frères. Ils sont emmitouflés dans leurs kachabias de laine, assis en tailleur, taciturnes, intimidés. La conversation est plus que pénible. Omar, très réservé, les autres totalement muets, se contentent de nous regarder...

De temps à a-tre, l'un d'eux sort — puis, il revient, et s'assoit, sans un mot, au même endroit.

Peisson, responsable de l'équipe, a placé le sergent Kopf — polichinelle en sarouel bleu roi et en tricot rouge rapiécié — à l'entrée de la cour pour assurer, autant que possible, et sans trop en avoir l'air, un peu de surveillance.

— Dites, chef, ils pourraient pas nous faire visiter les appartements ?... Ça distrairait...

Geronimo, allongé par terre, taillant lentement une branche d'olivier avec son poignard, n'aime pas être inemployé. Sans doute aussi considère-t-il que s'il y a tant d'hommes, il doit y avoir quelques femmes — et pas forcément toutes aussi ratatinées que cette folle de Chaillot qui nous a apporté, pour nous faire patienter, des galettes sèches et plates de blé dur — et dont les vieux seins avaient l'air de faire partie du menu.

Peisson, royal, ne répond pas. Il est là pour « prendre le contact », il veut prendre le contact... Pour ce qui est de rigoler, il faut s'adresser ailleurs... Il se tourne vers notre jeune interprète, Ben Ali :

— Demande-lui s'il est content de la récolte...

Ben Ali traduit à Omar.

— Ch-ou-ia... Ch-ou-ia..., laisse tomber lentement Omar, en appuyant sur l' « ou ».

Pas besoin de traduction.

De nouveau le silence.

Les autres, les frères, mâchent des herbes sans broncher... L'un se lève — « Encore ! mais faut qu'ils pissent toutes les dix minutes ces mecs-là ! » dit Geronimo enchanté — et ferme la porte doucement...

Silence.

Peisson se tourne vers l'interprète.

— Demande-lui s'il a assez à manger pour toute sa famille à cette époque-ci, ou s'il lui manque quelque chose...

L'interprète traduit.

Omar qui est resté debout, appuyé sur l'un des coffres de bois, sort gravement une main, tire un peu sa kachabia, moins rapiéciée que celles des autres, pour qu'elle tombe mieux sur son pied droit, enfouit de nouveau lentement ses deux mains dans ses grandes manches. Il ébauche un tout petit sourire sec, et ouvre la bouche le moins possible :

— Ch-ou-ia... Ch-ou-ia...

Silence.

La soirée ne s'annonce pas aussi mouvementée que la randonnée dans la montagne. Ni aussi intéressante que Peisson le voudrait... Il commence même à être un peu moins à l'aise. Quatre Arabes, jeunes et forts, dans cette pièce, une hostilité manifeste, des renseignements un peu inquiétants sur l'état d'esprit d'Omar, les rafales de tout à l'heure — combien d'autres Arabes dans les maisons voisines ?

Peisson jette un coup d'œil discret mais aigu sur les armes. Geronimo, fidèle à ses habitudes, même dans cette robe jaunasse, a gardé sa mitraillette sur son ventre. Kopf est dehors avec la sienne. Les trois autres carabines sont accrochées au mur, à portée de la main. Peisson a son arme sous ses pieds. Ça va...

Une rafale de coups de poing sur l'une des portes en bois de la cour déchire le silence compact. D'un bond, lâchant baguette et poignard, mitraillette en avant, Geronimo s'est jeté à l'extérieur, se précipitant pour aider Kopf. L'interprète et Canu se sont levés : ils vont vers le mur et leurs carabines... Peisson les arrête d'une voix calme, mais décisive :

— Du calme !... Vous affolez pas !... Restez à vos places...

Il n'a pas bronché d'un centimètre. Et laissant seulement ses yeux explorer le trou, noir de nuit, derrière la porte que Geronimo a laissée ouverte, il reprend sur le même ton froid :

— Si vous avez vos nerfs, il valait mieux rester chez vous... Ya une sentinelle, ça suffit... Vu ? Les autres sont là pour cau-ser... Vu ?

Le calme de Peisson a de l'allure.

Décidément, le bonhomme a quelque chose dans le ventre. Le fait qu'il soit là, d'ailleurs, à lui seul...

Au mess samedi soir

Peisson a sûrement près de cinquante ans. Comptable à l'Electricité de France à Montpellier, père de famille, bureaucrate paisible, il a été « rappelé » comme nous tous, mais pour un emploi précis : adjudant administratif. Le poste est une sorte de secrétariat général de l'unité en campagne ; il réclame une certaine compétence pour traiter les papiers, ce qui expliquait le rappel « vertical » du vieux Peisson : on lui avait demandé, avant de signer son ordre de rappel, s'il acceptait d'y aller — il avait accepté.

En rentrant de nos opérations, marqués par les heures de marche, émus parfois par un « accrochage », nous avions pris l'habitude de voir le père Peisson, ayant généralement « tombé » sa chemise kaki, un gilet de corps sur son torse velu, une cigarette éteinte pendant de ses lèvres, ranger sa paperasse et préparer les dossiers à la signature du colonel ou de son remplaçant. Toujours assis sur sa chaise de campagne, derrière une table de bridge chancelante, se battant avec un téléphone militaire grésillant, l'adjudant chef était devenu pour nous, en quelque sorte, l'image du gardien du foyer. Revoir Peisson, c'était rentrer à la maison, vers la soupe et le plumard.

Personne n'avait songé une seconde, au moment de la formation des équipes de commandos, à inviter Peisson à en faire partie — et, moins que personne, Peisson lui-même. On ne demande pas à sa mère d'aller courir le cent mètres à sa place.

Mais samedi, au mess des sous-officiers du régiment, une discussion, commencée dans l'indifférence, s'était brusquement tendue... Le sergent Brique et son ami Valaud, les volontaires de tous les coups durs, qui avaient commencé à travailler aux commandos, s'étaient mis à parler très haut. « Ces Commandos Noirs, c'est de la couille. J'y foutrai plus les pieds... On est pas venus pour aller peloter les bougnoules... Merde, alors... » — « T'as raison, moi non plus... j'en ai marre... On va passer pour des cons... Les ratons nous flinguent à bout portant et faut qu'on aille leur faire risette à domicile... Et puis encore quoi ?... Si on continue ce truc-là, on est foutu... Je vous le dis... Avec ces pays-là, il y a que la trique qui les fait tenir tranquilles... S'ils nous voient faire les marioles à aller bouffer avec eux, coucher avec eux, et toutes ces embrassades, ils vont plus se sentir... On est foutu, je vous le dis... Ses Commandos Noirs, le colonel, il peut se les mettre au cul... » (2)

(2) *Un sous-officier m'a écrit pour m'indiquer qu'il se reconnaissait sous les traits du sergent Brique. Il fait erreur.*

« Lieutenant en Algérie »

LE MINISTRE ET LES GÉNÉRAUX AU MILIEU DES COMMANDOS NOIRS
« Comment pénétrer la masse musulmane au lieu de la terroriser ? »

Ce n'était pas la première fois que ces deux sous-officiers, et quelques autres, s'exprimaient avec conviction sur l'esprit de l'expérience commando. Cependant, ils n'avaient pas, jusqu'à présent, osé s'en retirer, ni même faire trop ouvertement campagne : la majorité de nos hommes, bien qu'assez indifférents, étaient plutôt favorables.

Seulement, samedi soir, c'était autre chose. Il y avait eu une nouvelle embuscade particulièrement pénible, des hommes affreusement mutilés... Une grande émotion avait imprégné nos unités. Le vent était à « bouffer du bougnoule ». Brique et Valaud avaient flairé l'occasion et, dès le début du repas, avaient commencé à taper sur les « distributeurs de bonbons », les « petites filles en deuil », les « pacificateurs à la noix », etc... les Commandos Noirs...

La campagne portait.

Peisson, le doyen, qui présidait la table, en silence comme d'habitude, ne disait rien — il observait. Il voyait aux visages des uns et des autres, à l'hésitation de celui-ci, au regard interrogateur de celui-là, au respect nouveau dont les morceaux de bravoure des deux sergents étaient entourés, qu'une débâcle s'annonçait : il n'y aurait, peut-être bien, plus un seul sous-officier volontaire pour encadrer les équipes de commandos demain matin.

Peisson attendit encore.

Le triomphe des assaillants se précisait à chaque instant. Demain sûrement, il serait trop tard.

Peisson sortit une cigarette, l'alluma tranquillement et, profitant d'un court silence, laissa tomber :

— Moi, j'y comprends rien à votre politique... Vu ? Seulement les commandos, je trouve que c'est ce qu'on fait de bien ici, et que si vous voulez les saboter, c'est pas du beau travail... alors moi, je suis volontaire pour y aller... Vu ?...

L'effet produit fut celui que Peisson avait souhaité et prévu. La stupéfaction n'aurait pas été plus totale si le colonel s'était transformé en soubrette. Plus personne n'osa dire un mot sur un sujet apparemment si explosif qu'il venait de faire voler en éclats une institution. Brique et Valaud, en pleine déroute, avaient eux-mêmes repris du service en commando.

Peisson était donc parmi nous, pour la première fois.

"Quinze jours sans bouffer !"

KOPF et Geronimo s'engouffrent dans la porte, tenant chacun par un bras un jeune Arabe, vif, musclé, le nez épaté, les cheveux châtains crépus, l'air débrouillard et peu intimidé. Ils l'encadrent solidement.

Le visage d'Omar bouge et, même, il perd son attitude de méprisante indifférence pour se jeter au-devant du jeune homme... Mais il s'arrête, se reprend et se tourne vers Peisson. Il parle vite.

— Chef, dis-leur lâcher lui... C'y mon fils... Ahmed, mon fils... Alors, chef !

— Lâchez-le, vous autres... Vous voyez bien qu'il peut rien vous faire... Je me demande quand vous apprendrez à vous tenir chez les gens... puisqu'il vous dit que c'est son fils... Vu ?

Peisson, caustique, est tout de même soulagé : il a eu chaud. Dans cette mechta, au bout du monde, sans contact radio possible à cause de l'orage qui continue, il n'est pas très agréable d'imaginer ce qui se passerait s'il y avait un coup dur...

Omar, ayant montré, dans l'émotion, qu'il n'ignorait pas complètement le français, est un peu dégelé. Et le sang-froid de Peisson l'a impressionné. Il s'adresse maintenant à l'interprète et lui parle longuement, en remuant les bras, avec apparemment d'autant plus de goût à gesticuler qu'il s'était transformé en statue depuis une heure et demie. Ben Ali traduit.

— Il dit que son fils a failli être tué par des soldats le mois dernier, qu'on l'a pris pour un fellagha et qu'il a reçu un coup de baïonnette dans la jambe droite et qu'on allait le bousiller comme fellagha... Il dit qu'il avait essayé par tous les moyens de voir les gendarmes pour le faire délivrer de la prison, qu'il était innocent, et tout ça... Mais qu'il a même pas été écouté par les flics qui l'ont toujours renvoyé en lui disant que s'il revenait on le pendrait lui aussi... Il dit que les flics de Kouiba sont des salauds, et que c'est toujours comme ça... Il dit que son fils a dix-sept ans et qu'il est livreur de boulangerie et qu'il a jamais fait de politique et qu'il est pas plus fellagha que vous ou moi (façon de parler)... Alors il dit que personne a voulu l'écouter... Il est allé à la mairie, mais le maire a fait dire par le gendarme qu'il avait pas de temps à perdre à recevoir un communiste... Il dit qu'il est pas communiste du tout et qu'on dit ça pour l'embêter, que c'est le voisin qui a soufflé ça aux gendarmes l'année dernière parce que le voisin, il avait perdu un âne et qu'il croyait qu'Omar lui avait volé... Mais qu'il est pas communiste, ni rien du tout, qu'il fait pas de politique... Alors il dit que son fils allait mourir et que si c'était comme ça, lui et tous ses frères, ils deviendraient fellagha... Que les gendarmes c'est des salauds... Alors il y a des mecs en noir comme nous qui sont venus et il leur a dit qu'ils étaient aussi des salauds et que son fils allait être tué, et que le chef des gars en noir (ça doit être Baral, à ce qui semble) a dit qu'il lui ferait rendre son fils, alors il avait fait déjeuner nos gars... et son fils était revenu la semaine après... Alors il dit que c'est pour ça qu'il nous a reçus ce soir... Mais qu'il est pas très chaud pour nous recevoir, parce que les fellagha, ils ont trouvé bizarre qu'on lui rende son fils et qu'ils lui ont fait dire que s'il était devenu un traitre et un mouchard pour les Français, ils l'égorgeraient, et son fils aussi... Alors il aimerait mieux qu'on vienne pas trop ici... Mais il est content qu'on ait rendu son fils, et puis, avec l'orage, il pense que les fellagha viendront pas ce soir... Alors, il nous a reçus... Voilà...

Quand Ben Ali finit de traduire, Omar, qui décidément devient causant, reprend la parole... Mais il est interrompu par l'entrée de deux énormes écuelles en bois, emplies de couscous, portées par deux femmes dans de vieilles robes de toutes les couleurs. Peisson regarde le couscous avec appétit — Geronimo et Kopf les jeunes dames. Peisson regarde Geronimo et Kopf :

— Dites, vous deux, vous allez rester tranquilles... On est pas là, pour ça... Vu ?...

Autour de la table basse, nous essayons comme nous pouvons de nous asseoir par terre sans mettre nos pieds dans le plat, ce qui n'est pas facile. Les femmes se sont retirées, les quatre Arabes restent debout, et le jeune Ahmed s'est assis dans le coin le plus éloigné, boudeur.

— Demande-leur de venir bouffer avec nous, dit Peisson à l'interprète, qui traduit.

L'atmosphère est nettement changée depuis l'incident : ils viennent s'asseoir à côté de nous. L'œil aigu et la moue hautaine d'Omar nous laissent cependant un sentiment de malaise : « Il est peut-être pas communiste — on n'en sait rien — mais il doit pas non plus être blanc comme une colombe, hein ? », glisse Kopf à l'oreille de Peisson.

Peisson n'est pas loin d'en penser autant. Et la manière dont Omar commande à ses frères de s'asseoir ou de se lever, à son fils de sortir, par des petits gestes autoritaires, n'est pas d'un bon rustaud. Il n'est plus silencieux — au contraire, il est volubile. Mais il reste difficile à déchiffrer, inquiétant, complexe, humain.

Peisson profite de la chaleur naissante pour orienter la conversation :

— Alors, il doit être content de nos soldats... demande-lui ce qu'il en pense.

Ben Ali traduit. De nouveau Omar parle longuement.

— Résume ça un peu, sinon on n'en finira plus.

— Il dit que non. Parce que ça fait cinq fois qu'on le prend dans un ratissage de la région, et qu'à chaque fois on le garde en taule pendant des jours sans lui poser de questions, et qu'on le relâche sans lui rien lui dire... Il dit qu'il en a assez... Il dit que la dernière fois, il est resté en taule trois jours sans rien bouffer... Il râle, quoi... Il a l'air d'un râleur, d'ailleurs... (moi, je le gobe pas celui-là... j'aime mieux les autres.)

Kopf, apparemment mis en branle par une émotion forte, avale précipitamment l'énorme pelletée de couscous qu'il a dans la bouche, et remue les bras pour indiquer qu'il veut prendre la parole. Avec son accent alsacien magnifique, qui chaque fois nous ravit, il commence lentement, en faisant avec sa grosse figure sympathique des moues dignes de faire comprendre aux Arabes le français de Strasbourg :

— Tu peux lui dire à ton gars que s'il est pas foutu de rester trois jours sans bouffer, il est pas un homme... Moi, tel que vous me voyez, tu peux lui dire que je suis resté quinze jours sans bouffer — sauf un rat tous les deux jours — et en me gelant les couilles dans la neige, et que j'ai failli crever mais que j'en suis sorti... Et tu peux lui dire...

Kopf termine la description de ses souffrances, très impressionnantes, et Ben Ali traduit à l'auditoire dont l'étonnement et l'admiration croissent visiblement avec le cours du récit... Je regarde le sergent Kopf, l'un des plus solides piliers du régiment — et de nos commandos — consciencieux, courageux, serviable, l'un des plus gentils avec les « bougnoules », et je l'imagine de nouveau, comme chaque fois avec étonnement, devant les portes glacées de Stalingrad, dans l'enfer du feu et de la faim, jeune requis de 16 ans pris en Alsace par la Wehrmacht, gagnant bravement sa croix de fer sous son uniforme de SS — sacré Kopf. Un bon soldat, avec ça...

— ...Et même que quelquefois je montais la garde la nuit avec moins trente, et que j'avais rien bouffé de la journée, et qu'on tenait le coup quand même — demande-lui si ses copains communistes, ils en auraient fait autant.

— Puisqu'il te dit qu'il est pas communiste...

— Moi, je veux bien... Je tiens pas spécialement à ce qu'il soit communiste... Mais demande-lui s'ils en auraient fait autant ! ! !

Tout le monde comprend. Et tout le monde rit.

Géronimo adore les gosses

Geronimo a disparu. Il est sorti avec l'un des frères, après lui avoir dit deux mots à l'oreille.

La conversation se développe. Peisson découvre même que l'un des autres comprend aussi le français, et ne le parle pas si mal...

Canu, très timide, en silence, profite pleinement du festin — il n'avait pas si bien mangé depuis longtemps. Ça lui rappelle sa petite ferme de montagne, dans les Pyrénées, et il pense tout seul à sa femme et à sa fille. Chaque fois qu'il voit un broc avec du lait, il pense à sa famille, il sort une photo de son blouson, et il devient triste...

→

→

Geronimo revient : un petit garçon, en chemise, sur les bras. L'Arabe qui l'accompagnait pour aller chercher le môme regarde Omar, un peu craintivement, comme cherchant à se faire pardonner. Mais Omar est plus détendu : si Geronimo avait envie de voir un gosse — pourquoi pas ?

Geronimo adore les gosses. Souvent il faut aller le prendre par le bras dans la rue du village : il resterait accroupi une demi-heure à faire des grimaces drôles aux petits Arabes, qui ont peur de lui, et qu'il voudrait séduire... Pour la première fois, je le vois sans mitraillette : il l'a laissée dans le coin. Il n'y pense plus. Sa belle tête brune est creusée par les ombres que sculptent les deux bougies qui éclairent la pièce : il est l'image d'Epinal du jeune héros français de la pacification, comme on les voit sur les affiches. Omar le regarde avec un sourire, plutôt bienveillant...

A travers le chaos de malentendus, de souvenirs, de deuils, de rancœurs, de crimes, de méfiance, dans la chaleur de cette petite chambre en terre battue, un contact s'est établi. Et la cuisse encore douloureuse d'Ahmed, et la vision horrible du corps de Marcus, et « l'accident » de Geronimo, et Palestro avec Stalingrad, la folie indéchiffrable des hommes, la vanité de la politique, la valeur des êtres — tant de sentiments se mêlent dans cet instant étrange... Emotion vaine sans doute, sûrement sans aucun avenir, mais dont la réalité immédiate balaye toute analyse. Les Arabes sont devenus des hommes — et les soldats sont devenus des hommes...

La vraie bataille...

Peisson ne perd pas de vue les choses sérieuses. Il est près de minuit : il va être temps de dormir. C'est la partie délicate de l'affaire.

Coucher dehors, comme l'a recommandé Galland dans son dernier conseil de prudence, il ne peut en être question : la montagne est un torrent. Il faudra donc coucher dans la mechta. Omar a dit qu'avec l'orage les fellagha ne viendraient pas. Mais Omar est peut-être l'un des leurs. Et l'orage s'est arrêté.

Prendre les précautions réglementaires serait la sagesse : deux hommes de garde, en permanence, l'arme à la main. Mais Omar et ses frères, devenus très amicaux et apparemment sincères, ont déjà dit qu'ils nous invitaient tous à dormir là, dans la chambre, avec eux, et qu'ils nous garderaient. Refuser, c'est défaire ce qui a été fait, les froisser, les blesser profondément, recréer d'un coup le mur d'hostilité que nous avons trouvé en arrivant. Accepter ?...

Peisson fait le point : les Arabes en tout cas ne sont pas armés dans cette pièce. S'ils veulent chercher des armes, ou faire rentrer des fellagha, il faudra que l'un d'entre eux sorte par la seule porte de la chambre. Peisson n'aura qu'à se placer, pour la nuit, de manière à mettre ses jambes en travers.

— Chef, on va dormir ? T'en fais pas, je garde... tous dormir tranquilles... t'es chez moi, dit Omar.

Chacun s'installe. Il reste peu de place par terre : Omar place sa natte sur le buffet et s'étend dessus. Nous mettons en batterie nos sacs de couchage, et nous enlevons nos chaussures... J'ai oublié de rappeler à Peisson :

— Peisson, voulez-vous me réveiller à cinq heures ? — je n'ai pas de réveil — il faudra que je regagne le PC, avec Geronimo comme escorte... J'ai besoin de partir à Alger avec le colonel pour y être à midi., On va voir Lacoste... Je vous rejoindrai demain soir ici pour qu'on fasse la visite au café maure ensemble... D'accord ?

— Vu. Je vous réveillerai, soyez sans crainte... D'ailleurs je crois pas que je dormirai beaucoup...

Omar est installé. Il ne dort pas encore. Il regarde cette pièce, ce spectacle inhabituel. Il attend pour souffler sur sa bougie que tout le monde ait terminé ses préparatifs de nuit. Du djebel Kerrouch à l'oued Bou Mostefa, dans vingt mechtas de la montagne, nos hommes sans doute rentrent, à cette heure, dans leurs sacs, avec le sentiment confus, profond, d'être au cœur même de cette guerre insolite, étroitement mêlés à d'autres hommes qui sont des adversaires, ou des amis, sans qu'il soit possible de les distinguer.

Il faut faire sur soi-même un difficile effort pour accepter une disposition d'esprit assez confiante et s'ouvrir au sommeil. Cette lutte, silencieuse à l'intérieur de chacun, c'est peut-être la vraie bataille d'Algérie...

Omar jette un dernier coup d'œil. Il a repris son visage impénétrable... Il voit les deux pieds de l'adjudant chef qui dépassent vers la porte, et la barrent. Son regard monte vers la tête de Peisson, et rencontre celui du sous-officier... Les pieds de Peisson glissent vers le haut, il plie les genoux assez pour laisser la porte libre... Omar regarde la porte, l'ombre d'un petit sourire passe aux coins de ses lèvres. Il souffle la bougie. Et Peisson étend ses pieds, pour barrer la porte.

— Bonsoir Omar... Bonne nuit...

— Ah... Ch-ou-ia...

DANS LES FAUBOURGS D'UNE VILLE
« Le sort des hommes ne se joue qu'en partie là où ils luttent... »

III

DANS le vieux garage-popote, où il faisait maintenant froid le matin, Julienne et Espanieul, en pantalon de pyjama et en blouson fourré, terminaient leurs bols de café, en jetant un coup d'œil distrait sur un numéro de « La Gazette d'Alger »... de la veille (lorsqu'on a le sentiment d'être au cœur du problème, on ne s'intéresse plus à la manière dont l'actualité quotidienne en dessine la surface apparente).

En nous voyant entrer, descendus de notre montagne pour être au rendez-vous, Espanieul poussa un grand cri de satisfaction : chaque fois qu'il m'apercevait en compagnie de Geronimo, il trouvait le couple très pittoresque. Il n'était pas le seul... Néanmoins, Geronimo était le meilleur garde du corps pour les expéditions délicates.

Après une ou deux plaisanteries, un peu usées, sur les accouplements hybrides nés de cette guerre bizarre, Espanieul reprit, plus sérieux :

— Alors, vous avez vu Omar Salma ?...

— Oui... C'est pas un rigolo...

— Ça on m'a déjà dit... Mais il a de la ressource, le gars... Et si on pouvait le dégeler un peu, ça aurait de l'influence dans la région...

— Peut-être. Mais alors il aurait mieux valu commencer par ne pas le mettre en taule deux fois par mois, le faire crever de faim, charcuter son fils, et autres bonnes habitudes du genre...

— On lui a rendu son fils... Et puis, enfin, ça c'est du passé ; maintenant il voit bien qu'on fait un effort... Alors ! Est-ce qu'il est d'accord pour vous amener au café maure ?

— C'est pas joué. Peisson a préparé le terrain comme il a pu... Il verra ça aujourd'hui. Je le rejoindrai ce soir.

Espanieul mit Julienne au courant de notre projet : envoyer deux ou trois de nos hommes au café maure de Kouiba dans la matinée de dimanche pour essayer de parler librement avec les « leaders » de la région et de connaitre leurs sentiments. Pour y parvenir, il fallait que l'un d'eux acceptât de nous piloter — ce qui comportait pour lui un risque non négligeable. Si l'affaire tournait mal, il serait marqué. Trois de nos commandés étaient chargés de « tâter le terrain » dans leurs mechtas respectives pour découvrir un Arabe qui aurait le courage d'être le pilote de l'opération.

Mais, enfin, c'était l'affaire du lendemain. Aujourd'hui : Alger.

Espanieul regarda sa montre. Il n'était pas rasé. Julienne non plus. Deux heures de route. Il était temps de se préparer.

— J'ai rendez-vous avec notre honorable et distingué commandant en chef soi-même à onze heures. On débarquera Julienne à la division d'Alger : il a pour mission de faire la razzia de tout ce qu'il pourra décrocher pour nos équipes. Et je vous dépose au G.G... Ça va ?... Un vrai commando sur la capitale !... On va se marrer...

Ce n'était pas seulement pour le plaisir — qui ravissait toujours Espanieul — de secouer les institutions civiles et militaires de la République : il s'agissait de la poursuite ou de l'échec de notre fragile expérience. Espanieul, très habile sous des allures de chien fou, ne cessait de manœuvrer pour protéger notre affaire et lui trouver des appuis. En partie à cause de ses efforts, et surtout parce que des tentatives comme celles-là remettent en cause les principes et les méthodes de la présence militaire en Algérie, toute une situation de force s'était créée autour des Commandos Noirs. Et la lutte clandestine qui s'était développée, à cette occasion, avait pris une tournure quasi officielle le jour où toute la hiérarchie de l'Algérie (cinq généraux, huit colonels, le ministre résidant et son cabinet) s'était déplacée en convoi d'hélicoptères pour venir voir de près nos camarades et leur travail.

C'est alors que j'avais rencontré M. Robert Lacoste.

Rencontre avec Robert Lacoste

ESPANIEUL l'avait déjà vu longuement. Ils avaient beaucoup sympathisé. Le colonel était revenu enchanté de leur première conversation.

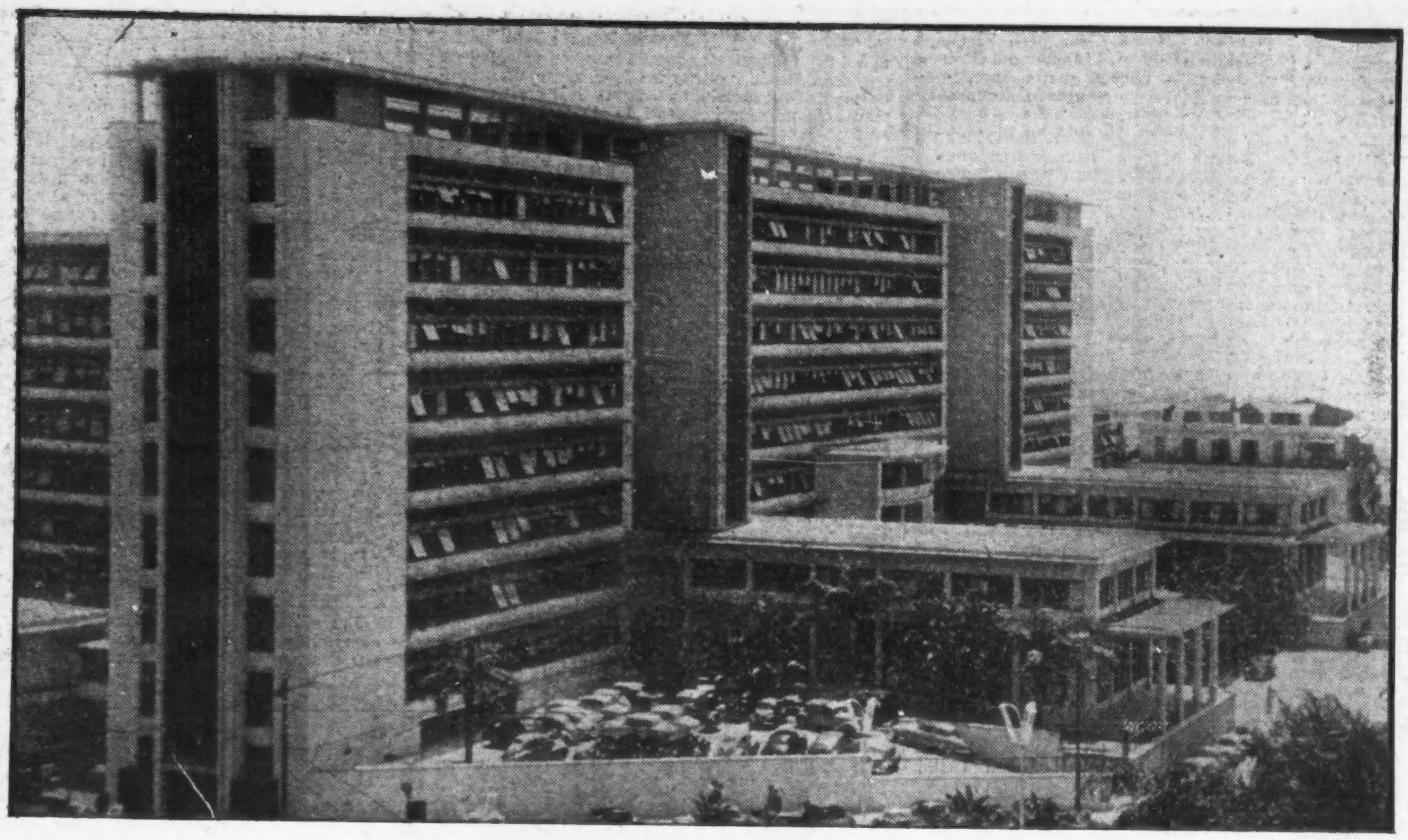
— Le gars est très sympa, avait-il rapporté. Il est entièrement d'accord avec nous. Il trouve que ce qu'on fait en ce moment c'est de la connerie (il a d'ailleurs un langage très fleuri)... toutes ces grosses unités, les ratissages, les opérations-bidon, les centaines et les centaines de prétendus « suspects » dont on ne sait pas quoi foutre, ou qu'on bousille, les généraux qui s'amusent à la guerre — enfin il pense exactement comme nous. J'ai même pas eu besoin de le convaincre : tout ça il le savait... Et il m'a dit que nos idées sur les commandos, c'était exactement ce qu'il souhaitait, que la « pacification », ça devrait être ça — mais que personne ne comprenait ce qu'il voulait... et qu'il nous aiderait...

Espanieul avait demandé au ministre de manifester lui-même son appui en venant rendre visite à nos commandos sur place. D'où la séance.

J'étais naturellement curieux de cette rencontre.

Robert Lacoste, c'était pour moi deux images superposées qui s'embrouillaient l'une l'autre — et dont je ne savais plus laquelle était la bonne.

C'était le député socialiste que j'avais vu souvent autour d'une table de travail : plein d'instinct, proche de la masse, flairant mieux que les autres le sentiment populaire, démolissant les phrases ronflantes d'abstractions politiques qu'on déroulait devant lui par des constatations de bon sens, des observations concrètes, simples. C'était aussi le proconsul dont les journaux et la radio nous avaient, depuis, forgé l'image



Le gouvernement général a Alger
« Ça fait dix fois que je demande des instructions !... »

secouer
la Répu-
ou de
Espanieul,
a, ne ces-
e affaire
cause de
entatives
s princi-
itaire en
ait créée
tte clan-
occasion,
le jour
nq géné-
t et son
l'hélicop-
arades et

Robert

longue-
Le colo-
ère con-

apporté.
l trouve
t de la
fleuri)...
les opé-
aines de
pas quoi
ux qui
exacte-
esoin de
il m'a
, c'était
pacifi-
que per-
et qu'il

de ma-
rendre
D'où la

te ren-

images
autre —
bonne.

vu sou-
n d'ins-
ux que
olissant
olitiques
tations
es, sim-
ournaux
l'image

inattendue. Aussi assuré, imposant, dans ses allures que l'autre était sobre. Aussi satisfait apparemment du contenu martial de ses discours que l'autre était méfiant à l'égard de la propagande officielle. Décidé, aussi militaire que les généraux, aussi « présence française » que les ultras, le nouveau Lacoste donnait l'impression d'être le contraire de l'autre — plutôt c e son prolongement.

Laquelle des deux images représentait l'homme qui était maintenant au Palais d'Eté ?

Ni l'une ni l'autre. Le ministre qui avait déjeuné avec nous ce jour-là, de quelques sandwiches, sur un piton du Sud algérois, n'était plus le politique concret de la Dordogne — moins encore le César de la pacification.

Il nous avait emmenés dans un coin de la tente où tant d'uniformes importants circulaient et nous avait redit, modeste, embarrassé, ce qu'il avait déjà confié à Espanieul. Il souhaitait rompre avec l'engrenage qui transformait peu à peu notre armée, pour la plus grande satisfaction des extrémistes du F.L.N., en troupe d'occupation — mais : comment sortir de la routine ?... Comment essayer de pénétrer dans la masse musulmane au lieu de la terroriser ? C'est là que le ministre devenait moins précis, plus abstrait, que le socialiste d'autrefois : les paysans ou les ouvriers de son département, c'était, pour lui, une matière humaine qu'il savait apprécier, évaluer, traiter — ici, rien de semblable : les Arabes semblaient aussi loin de son Palais que s'ils étaient des Esquimaux du pôle Nord.

C'est pourquoi une tentative comme la nôtre, condamnée par certains chefs militaires — sur lesquels l'appréciation vive de Lacoste empruntait la formule très verte et très classique de tous les sergents dans toutes les popotes — lui apparaissait au contraire comme une carte à jouer. Il avait, en nous quittant, proposé que nous venions les uns et les autres le voir directement à Alger pour qu'il puisse nous aider à la développer. D'où, depuis, le va-et-vient d'Espanieul et, ce jour-là, mon rendez-vous.

“Et puis ? On s'en tape !”

DANS la voiture noire de commandement qui nous emmenait à Alger, Espanieul passait en revue, pour notre information et pour sa propre réflexion, les chances qui nous restaient de résister aux pressions hostiles et croissantes.

— Les types avec Lacoste, et Lacoste lui-même, sont tous très sympa, mais j'y crois de moins en moins... Pour ce qui est d'être bien orientés, ils sont bien orientés ; il y a pas de doute... Mais ils sont paralysés devant tout le monde... « Les généraux ? Oh ! surtout pas y toucher, ça ferait des histoires terribles ». Derrière leur dos, au cabinet Lacoste, on en dit dix fois pire que ce que nous en pensons ; mais on ne lèverait pas le petit doigt pour leur donner des ordres. Je n'ai jamais vu une chose pareille : prosternés devant le mythe de l'armée comme devant Napoléon soi-même... « Les maires ?... Mon cher, vous ne vous rendez pas compte... Si on les met en rogne, ce sera la guerre civile ici. » On les traine dans la boue pour dire que ce sont souvent les salopards qui nous ont amenés là où nous en sommes — ce qui est bien vrai — mais on se cache derrière eux en tremblant à l'idée que toutes ces milices qu'on a armées, autour des maires, pourraient se mettre à se servir de leurs pétoires toute la journée — tu parles : elles ne le font que la nuit !...

Julienne écoutait Espanieul avec intérêt. La pauvre fragilité des hommes dont on dit qu'ils « ont le pouvoir » ne lui était pas du tout aussi familière qu'à Espanieul. Il n'avait jamais dans sa vie rencontré un ministre, ni même un chef de cabinet. Il était resté à cet égard très « troisième république » : guère d'illusion sur le désintéressement et la hauteur de vues des hommes en place, mais convaincu qu'ils avaient le pouvoir de faire des choses considérables — bonnes ou mauvaises. C'est tout le contraire : plus honnêtes et sérieux qu'on ne l'imagine, mais impuissants — Espanieul le savait. Eh bien, même le sachant, il avait été stupéfait en découvrant, très vite après son premier entretien avec Lacoste, que s'il y avait beaucoup de sonnettes sur le bureau ministériel, pratiquement tous les fils étaient coupés...

— Il pond de magnifiques directives, soigneusement imprimées, distribuées partout... et puis ? On s'en tape ! Tout le monde s'en fout... Rien ne se passe... Je lui ai dit : ces grandes opérations grotesques, avec cinq mille types, canons de 105, intervention de la chasse, etc. chaque fois qu'elles ont lieu, ça fait des ravages, et ça annule d'un coup tous les efforts qu'on a pu tenter pour retrouver le contact avec la population... Il est cent fois d'accord, il le sait, il en rajoute... « Mais comment voulez-vous que je les en empêche ? » Je lui dis : « Flanquez en l'air trois généraux particulièrement obtus, vous aurez toute l'armée derrière vous ! »... « Mais, mon cher, je ne demanderais que ça : mais je ne peux pas. Ce n'est pas de moi que ça dépend. » (Ses collègues à Paris m'ont dit exactement la même chose : c'est pas d'eux non plus que ça dépend...) Une collection d'eunuques !...

— Mettons que pour les généraux il ne puisse rien y faire... Mais : la gendarmerie, les maires, les entreprises publiques, le fric... ça dépend bien de lui, non ? interrompit Julienne.

Espanieul haussa les épaules... Cette conversation, en lui remettant vivement à l'esprit ses déceptions, la vanité de ses contacts précédents avec les personnages dont, en principe, l'Algérie dépendait, lui faisait apparaître « l'expédition » de la journée comme une nouvelle perte de temps. A quoi bon ?...

— Il parait que non, répondit-il à Julienne en bougonnant : ça non plus, ça dépend pas de lui... Il y a toujours une raison ou une autre qui explique qu'on ne puisse rien y faire... Rien ne dépend de personne...

Après un silence, il reprit, plus gravement : « Julienne, vraiment, j'ai jamais vu ça : un bateau ivre, voilà l'Algérie ! »

⁂

LA voiture traversait Maison-Carrée, la grande banlieue d'Alger, le refuge de toutes les cellules terroristes qui sont traquées dans la capitale elle-même, et trop à découvert dans le bled.

Ce grouillement dans les rues, qui nous obligeait maintenant à avancer au pas, contrastait avec la sérénité de nos montagnes, ce bruit de la ville avec le silence de nos postes. Nous ressentions, de nouveau, comme toujours lorsqu'on sort de la campagne pour pénétrer dans une capitale, le sentiment angoissant que le sort des hommes ne se joue qu'en partie là où ils luttent et, pour l'essentiel, dans les métropoles anonymes où le conflit souterrain des grands intérêts détermine la vie collective.

Julienne, appuyé, en détente, sur le coussin arrière de la traction, profitant de cet entracte, et stimulé par la vision de cette foule où Arabes et Blancs mélangés vaquaient à des occupations d'apparence pacifique, assimilait l'expérience d'Espanieul.

— Il se pose tout de même une question. Si le pouvoir politique est aussi impuissant — je veux dire : inexistant — devant les forces qui gravitent autour de lui: l'armée, l'argent, l'administration, etc. bon : c'est que ces féodaux, eux, ont une volonté, qu'ils ont une politique. Laquelle ? Je ne vois pas.

— Il n'y a rien à voir. Une volonté — oui. Une politique ? Non. Chacun protège, plutôt mal que bien, ses intérêts immédiats, en espérant pour le reste que les événements s'arrangeront tout seuls... Rien de plus... Tenez : les journalistes répètent comme des idiots que l'Armée serait prête à faire un coup d'Etat, à « prendre le pouvoir »... Zéro ! C'est une bonne blague. Les chefs de l'Armée s'intéressent à quoi ? La plupart à leur avancement, aux dix milliards de crédits bloqués qui empêcheront peut-être de remplacer les 15 CV par des 403 dans les états-majors, et aux articles dans les journaux (si on dit du bien d'eux ou si on en dit du mal). Le pouvoir ? Mais il n'y songent pas une seconde. Ça c'est pour les plus moches... Pour les autres : ils sacrifieraient la moitié de leur solde tout de suite, et des deux mains, pour que le pouvoir politique leur donne des directives et prenne *ses* responsabilités !...

“Alors, qu'est-ce que je fais ?”

NOUS avions encore à l'esprit une conversation récente, assez dramatique, avec un général pas comme les autres, commandant une zone opérationnelle du Sud où nous avions été

→

envoyés en mission spéciale. L'homme était vigoureux, courageux — obsédé par le précédent indochinois qu'il avait bien connu. Il nous avait dit :

— Je n'ai qu'un problème : il contient tous les autres. Je le pose à Alger, chaque fois que j'y vais. Pas de réponse ! Personne ne veut me répondre... Le voici. Nous sommes, dans cette région, assez bien renseignés : je sais à peu près quels sont les principaux suspects, leurs réseaux, les commissaires politiques, les sympathisants actifs du F.L.N., etc... Bon. Alors, qu'est-ce que je fais ?... Si je ne les arrête pas : ils continuent leur travail d'implantation politique et administratif qui est très efficace — et autrement plus grave pour l'avenir que les bandes armées. A quoi bon rester ici à poursuivre quelques fusils de chasse dans les montagnes, si c'est pour laisser ce travail-là se faire sous nos pieds ?.. Bon : je les arrête ? Alors, qu'est-ce qui va se passer ? Comme il n'y a pas de crimes précis, de délits de droit commun relevés contre eux, un jour ou l'autre — et après un séjour pas du tout agréable dans des prisons ou des camps — ils sont relâchés. Ils seront de retour ici avec le prestige décuplé du martyr politique. C'est tout ce qu'ils demandent : la partie sera gagnée, pour eux. Et s'il y a des élections, vous vous rendez compte !... Bon. Alors ? Je les arrête et je les supprime ? C'est la seule opération raisonnable.

« Seulement, attention : moi je ne ferai pas ça sans *ordre*. A Alger on me dit qu'on ne veut pas le savoir, et qu'on fermera les yeux... Tiens! Bien sûr : on fait faire le sale boulot par les militaires, on est débarrassé des meneurs nationalistes, et ensuite le jour venu, on se retourne contre l'Armée pour dire que c'est une boucherie... Ces messieurs auront les mains propres... Je ne marche pas ! Je dis : si vous voulez que je les arrête et que je les supprime, donnez-moi l'ordre de le faire... Enfin, qui est responsable ? C'est le gouvernement, nom d'un chien ! Ou, sinon, qu'on le dise ! Mais qu'on se décide...

« Parce que moi je vais vous dire : on se donne bonne conscience en respectant la vie d'une dizaine de meneurs, dans une région comme celle-là et puis un an après, vous savez ce qui arrive ? On tire au canon sur les femmes et les enfants parce que c'est toute la tribu qui est passée à la guérilla... C'est ce qu'on m'a fait faire en Indochine : je ne recommencerai pas !...

« Alors, finalement, qu'est-ce que je dois faire ? Dix fois — vous m'entendez — ça fait *dix fois* que je demande des instructions au gouvernement général : pas de réponse... Ils veulent pas le savoir... »

Ce général vouait un culte à de Lattre (« Celui-là il commandait ! »). Il nous avait redit sous toutes les formes qu'il était prêt à appliquer n'importe quelle politique — à condition qu'on en ait une. Il était intarissable sur ce qu'il appelait la lâcheté des responsables politiques qui laissait l'Armée patauger.

Et pour nous éduquer il nous avait emmenés chez un « voisin », un colonel commandant une autre zone d'opérations. Il voulait nous montrer encore quelques détails non négligeables.

Le colonel était dans un endroit particulier : l'une de ces vitrines où l'on promène les délégations parlementaires qui viennent « enquêter » sur la situation en Algérie.

Entre autres dans la vitrine : la carte des villages ralliés « préparée spécialement pour les services de Lacoste » (à côté, la vraie — qu'on range dans le tiroir)... le schéma de l'immense propriété agricole de 20.000 hectares annoncée comme distribuée aux musulmans (« le développement de la réforme agraire ») et dont pas un pouce n'avait encore été donné à un seul musulman, etc.

Le général : « On nous fait faire de la propagande. Bon. Je veux bien, si ça aide pour poursuivre une politique... Mais quelle politique ? Là, il n'y a plus personne. Et on laisse l'armée s'enfoncer dans le marais et devenir une super-police, ce qui nous dégoûte... Ça finira mal, croyez-moi... »

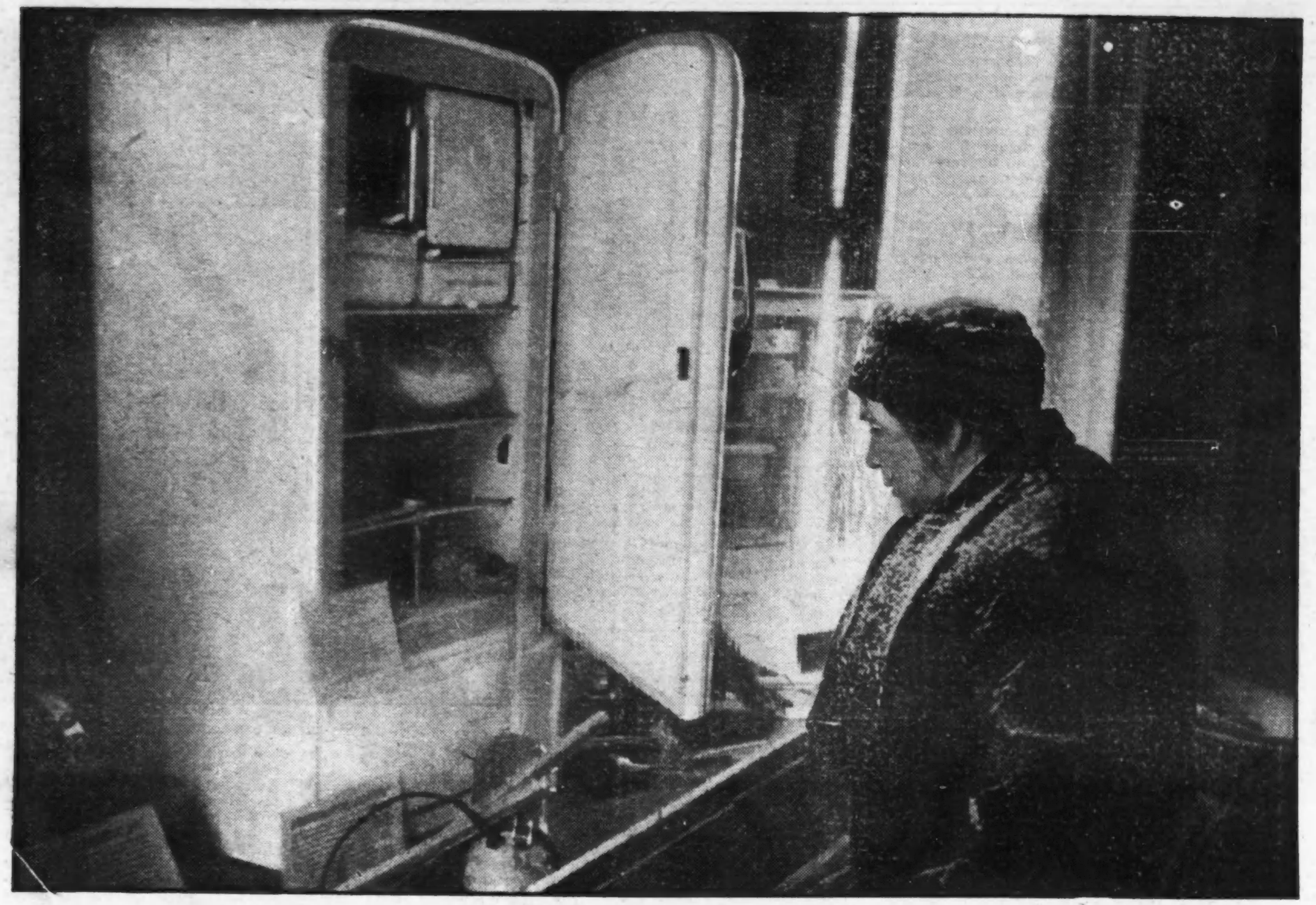
∴

NOTRE voiture arrivait à Alger, capitale de la guerre — capitale, en vérité, de la France, où s'écrit aujourd'hui l'histoire du pays tout entier.

(A suivre.)

(World Copyright « L'Express ».)

Les photos qui illustrent ce texte nous ont été communiquées, à l'exception des deux dernières, par des rappelés des « Commandos Noirs »



UNE MÉNAGÈRE MOSCOVITE
50 % pour les consommateurs

(Photo Magnum.)

UN AMERICAIN EN U. R. S. S.

JOSEPH ALSOP

Un entretien avec Joseph ALSOP

L'EXPRESS. — Vous êtes demeuré environ six semaines en Union Soviétique. Je crois qu'il serait intéressant que vous nous disiez tout d'abord si vous êtes parti pour la Russie avec des idées préconçues et, s'il en est ainsi, lesquelles avez-vous vérifiées, lesquelles vous ont paru justes, et au contraire quelles ont été les surprises que vous avez eues là-bas ?

JOSEPH ALSOP. — Bien entendu, j'avais des idées préconçues, ce qui est normal lorsqu'on étudie un problème ou un pays de loin. Et il s'agissait, dans mon cas, de mon premier voyage en U.R.S.S.

L'apparente monotonie, le côté sombre et ennuyeux de la vie soviétique, ne m'a nullement étonné. De même, la croissance industrielle dont j'étudie les progrès depuis longtemps n'a pas été une surprise pour moi. Mais certains aspects de cette croissance m'ont surpris.

Les gens qui réfléchissent sur l'U.R.S.S. font, je crois, la plupart du temps, deux sortes d'erreurs. Ou bien ils croient qu'il ne s'agit pas du tout d'une société humaine et, donc, qu'un problème quelconque peut toujours être résolu en serrant un peu plus les vis, ou en faisant couler un peu plus de sang. D'autres pensent qu'il suffit d'une manifestation d'étudiants pour que l'Etat tremble sur ses fondations.

Il s'agit dans les deux cas d'une erreur totale.

L'EXPRESS. — Pensez-vous que l'organisation de l'Etat soviétique est capable d'évoluer sous la pression de l'opinion publique ?

JOSEPH ALSOP. — L'Etat soviétique demeure un état policier : la police est partout et si vous oubliez cela en pensant à la Russie, vous êtes amené à faire de très graves erreurs. Le problème fondamental qui se pose aux dirigeants russes, c'est le problème de leur propre réussite. Ils ont réussi à créer une société hautement industrialisée, ce qui a entraîné des résultats très simples et très clairs : par exemple dans les mines de charbon, donc dans une seule industrie, dans une seule région, on trouve environ 8.000 personnes qui sont des techniciens qualifiés. Or, je ne crois pas qu'au début du premier plan quinquennal, il y avait plus que, disons, 10.000 techniciens pour la totalité de l'Union soviétique.

Maintenant, si on réfléchit à ce que signifie cet exemple, on comprend tout de suite ce que M. Baibakov (1) voulait dire lorsqu'il remarqua devant moi : « *Au début de l'industrialisation, un contrôle central de la croissance de notre industrie était possible, mais maintenant, quel que soit notre acharnement au travail, nous ne pouvons pas gr der le contact avec une réalité qui est devenue trop lourde, trop complexe* ». C'est la raison qu'il me donna pour expliquer la prodigieuse réorganisation de l'industrie qu'ils s'efforcent actuellement de réaliser. Mais cette constatation a des implications d'ordre social encore plus importantes que ses aspects administratifs parce que, pour que ce gigantesque appareil industriel qui est d'une complexité très grande puisse fonctionner harmonieusement, il faut qu'aux échelons inférieurs, les gens soient capables de prendre des responsabilités considérables afin de pouvoir, à cet échelon, assurer une coordination satisfaisante de leurs travaux.

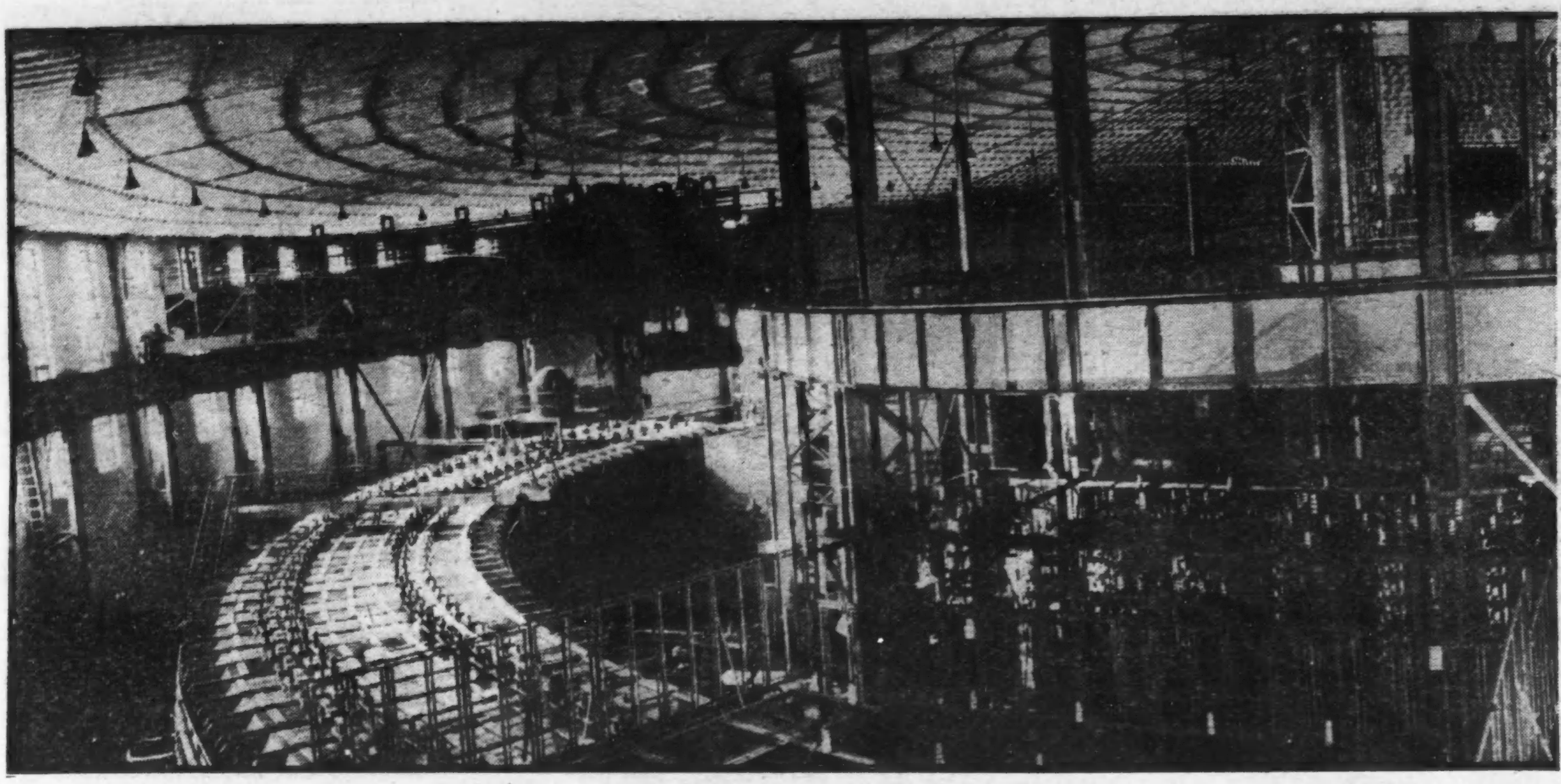
Cela les amène à prendre des décisions — et il faut qu'ils puissent les prendre sans crainte excessive des conséquences ; finalement, cela signifie qu'il faut accroître un peu la liberté de ces gens-là ; ce qui d'ailleurs a été fait. Mais, dès que vous accordez un peu plus de liberté tous ceux qui s'interrogeaient sur l'essence même de la société, qui la trouvaient ennuyeuse, pesante ou qui simplement avaient le désir tout à fait humain d'être totalement libres, tous ceux-là, d'un coup, commencent à se conduire d'une façon un peu inquiétante pour le pouvoir central.

(1) Il s'agit de M. Georgi Baibakov, le chef du « Gosplan », c'est-à-dire de la Commission Centrale de planification, avec lequel Joseph Alsop eut un long entretien lors de son séjour en U.R.S.S.

La base du système soviétique : l'ennui !

L'EXPRESS. — Le citoyen soviétique moyen ne se sent pas à l'aise au sein de la société soviétique, telle qu'elle existe actuellement ?

→



LE SYNCHROPHASOTRON GÉANT DE L'INSTITUT DES RECHERCHES
Quand on songe aux origines

JOSEPH ALSOP. — On ne peut pas savoir s'ils se sentent à l'aise ou non. J'ai moi-même passé les trois qu rts d'une année dans un camp de concentration j·ponais et je me sentais parfaitement « at home » au bout d'un mois. Cependant, ils s'ennuient et l'ennui est un des grands ennemis du système soviétique.

L'EXPRESS. — Comment se manifeste cet ennui ? Est-ce que les gens qui en souffrent le mettent sur le compte de l'organisation de la Société ou est-ce qu'ils s'en prennent seulement à certains aspects matériels de cette organisation ?

JOSEPH ALSOP. — Je pense qu'on peut dire que la terreur policière a disparu, ou tout au moins — car la police est toujours présente — elle s'est modifiée au point que les gens peuvent parler entre eux librement et que même, pendant un certain temps, ils ont été autorisés à parler aussi librement en public. Cela a eu des effets différents dans les différentes classes de la population. Les travailleurs qui avaient des raisons de mécontentement, ont exprimé ce mécontentement dans certaines régions (comme dans le bassin du Dombass) ; les intellectuels qui sont toujours des intellectuels *russes*, malgré toutes ces années de stalinisme, commencèrent à se conduire exactement comme les intellectuels russes se conduisirent aussitôt que le régime tsariste atténua la censure ; et de même, les étudiants qui sont des étudiants *russes* commencèrent, eux aussi, à se conduire exactement comme les étudiants russes se conduisirent dès que le régime tsariste commença à s'adoucir.

Les intellectuels se plaignirent — ce que vous comprendriez, j'en suis sûr, si vous aviez vu des expositions d'art soviétique — ils se plaignirent de ce que l'art soviétique soit absolument mort et ils réclamèrent la liberté d'inspiration. Les plaintes des étudiants avaient une forte saveur « gomulkiste ». Ils voulaient qu'on leur dise la vérité et ils voulaient être libres de parler de tous les problèmes qui se posent actuellement; je crois qu'ils étaient d'autant plus décidés à se plaindre qu'ils mouraient d'ennui, à cause de la terrible monotonie de la société communiste.

Cet ennui, cette monotonie, il est bien difficile de se l'imaginer sans l'avoir soi-même constatée. Cela atteint des proportions fantastiques. Je me souviens, vers la fin de mon séjour en U.R.S.S., d'avoir été dans un établissement de la rue Gorki fréquenté par les enfants des plus riches familles soviétiques.

Il y avait là un grand nombre de jeunes gens d'apparence extrêmement saine et, en soi-même, ce spectacle était choquant parce que la nourriture des Russes est surtout à base de féculents, ce qui donne aux gens un teint grisâtre. Si bien que toutes ces joues rebondies et roses étaient en elles-mêmes assez surprenantes. Mais — et ce n'était pas la moindre surprise — ils étaient GAIS, ce qui est aussi inattendu que *si*, par exemple, quelqu'un levait l'étendard de la révolte au milieu de la rue Gorki.

L'EXPRESS. — Vous semblez attacher une certaine importance à cette monotonie, à cet ennui, comme vous dites, de la vie soviétique. Est-ce pour cela que vous avez écrit que la société soviétique est une réussite matérielle, mais un échec humain et que l'homo sovieticus n'est pas conforme aux espoirs des fondateurs de l'Etat soviétique ?

JOSEPH ALSOP. — Je crois que les dirigeants soviétiques ont essayé de produire des Spartiates. non par centaines, mais par dizaines de millions. Sparte avait réussi, autant qu'on en puisse juger, à fabriquer des Spartiates parfaitement conformes au modèle standard, pendant un grand nombre d'années. Ils ressemblaient les uns aux autres, ils pensaient de la même manière, ils avaient la même foi dans la société spartiate et ils mouraient gaiement pour elle. Mais il ne s'agissait, évidemment, que d'une aristocratie. C'est pour cela qu'il fut possible de produire des Spartiates. En Union soviétique, ils ont essayé de produire une nouvelle humanité à une échelle gigantesque, ce qui a donné les résultats les plus imprévus. Par exemple si vous allez à Kuybyshev qui est une ville de 760.000 habitants, vous constatez qu'il y a, en tout et pour tout, deux restaurants et pas un seul bar. La vérité, c'est que les dirigeants soviétiques ne peuvent pas se permettre d'accorder à leur peuple des moyens de se distraire, car ce serait créer une concurrence trop rude pour les interminables séances d'endoctrinement, la redoutable propagande qui se propose d'édifier le citoyen soviétique.

Si l'on avait la possibilité de trouver facilement des distractions, les frères prêcheurs socialistes, les propagandistes se trouveraient devant des bancs et des chaises vides. Mais la plupart des gens ne sont pas convaincus par les frères prêcheurs. Ceux-ci les font mourir d'ennui. Il est évident aujourd'hui que les tentatives faites pour créer un nouvel *homo sovieticus* ont abouti à un échec. La preuve en est que dès que la mort de Staline se traduisit par un relâchement de la contrainte mortelle qui imposait un silence absolu, les intellectuels s'exclamèrent : « Mais c'est affreux ! » Et les étudiants : « Mon Dieu, quel ennui ! », e les travailleurs : « Qu'est-ce qu'on attend pour construire de bonnes maisons ? », etc. C'est pour cela que je crois que l'ennui imposé aux citoyens soviétiques pendant toutes ces années portait en lui les germes du mouvement pour une plus grande liberté qui s'étend aujourd'hui à l'ensemble de la société russe.

De nouvelles classes dans la société « sans classes »

L'EXPRESS. — Peut-on comparer l'éducation soviétique à l'éducation donnée dans les pays occidentaux, et, entre autres, en Amérique ? D'autre part, est-ce que cet enseignement vous paraît un enseignement vivant ou au contraire très doctrinaire, très fonctionnel ?

JOSEPH ALSOP. —Là encore, il faut distinguer: pour la philosophie, les humanités et les disciplines similaires, si l'on se base du point de vue occidental, l'enseignement est presque inconcevable, brutalement totalitaire. Une proportion inimaginable du programme est entièrement consacrée à l'enseignement du dogme, mais la grande majorité des étudiants se dirigent vers les disciplines que le gouvernement met en avant : les disciplines scientifiques. L'éducation reçue est bonne, je crois ; mais elle n'a rien à voir avec le genre d'éducation que nous connaissons. Savez-vous, par exemple, qu'il existe même en Russie des lycées qui forment exclusivement des employés de banque !

Sauf dans les grandes universités et dans les instituts d'études supérieures, l'éducation soviétique a pour but unique de produire des techniciens qui viendront occuper tous les postes existants dans une société industrielle et on ne perd pas de temps sur les questions accessoires.

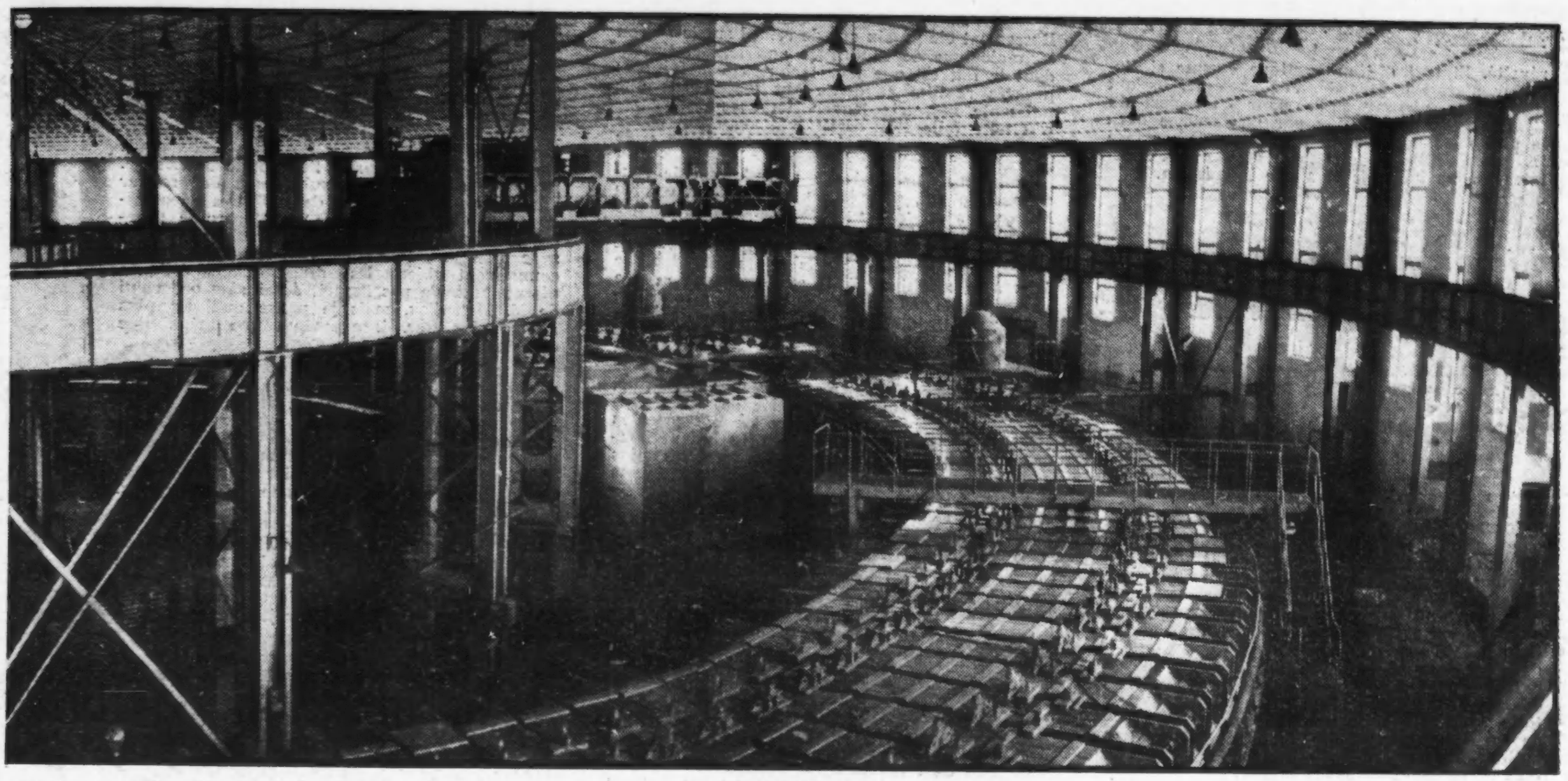
L'EXPRESS. — Mais cette éducation des masses, aussi limitée et spécialisée qu'elle soit, est en elle-même un facteur d'évolution considérable. Est-ce que vous pouvez essayer de définir de quelle manière cette évolution peut se produire ?

JOSEPH ALSOP. — Je crois qu'il est absolument impossible de faire aucune prédiction précise sauf une : tout mouvement — populaire, intellectuel ou autre — qui irait trop loin contre le régime, provoquerait une puissante réaction de celui-ci. On assiste déjà actuellement à la mise au pas discrète des étudiants et des intellectuels. Je suis d'ailleurs persuadé que le régime fera tout ce qu'il pourra pour éviter d'avoir à prendre des mesures trop brutales. Mais si c'est sa survie qui est en jeu, je suis également persuadé qu'il n'hésitera pas. Cela est un aspect du problème. Il y en a un autre plus complexe; des questions se posent aux dirigeants soviétiques qui sont parfois des questions d'ordre tout à fait pratique, comme il s'en pose dans toute société.

Par exemple, il y a ce problème que j'évoquais : la naissance d'une nouvelle classe de cadres de l'industrie et de techniciens. Il y a aussi ce que j'appellerai la classe des officiers de l'armée soviétique. Si vous réfléchissez à l'avenir à long terme de la société soviétique, il y a un fait actuel qui peut jouer un certain rôle : le fait, très important, que les enfants des officiers de l'Armée et de la Marine jouissent du privilège d'entrer dans des écoles spéciales qui forment les cadres de l'Armée. Il est évident que si ce privilège est maintenu, il finira par produire une nouvelle caste héréditaire d'officiers. Il y a aussi un autre phénomène important : l'existence de ce que vous appelez, je crois, en France, « *les fils à papa* ». Dans les plus hautes sphères de la société russe, dans l'Armée, il semble qu'on se marie souvent entre soi, entre « enfants de riches ».

Il m'est arrivé de parler avec plusieurs communistes étrangers qui vivent en U.R.S.S. La plupart d'entre eux sont proprement horrifiés par la manière dont on élève les enfants des dirigeants soviétiques. L'un d'entre eux, que je ne nommerai pas, m'a décrit l'incroyable éducation des enfants d'un dirigeant très connu.

Vous reconnaîtriez, dans cette description, la manière dont vivait, autour de 1880, la famille française la plus bourgeoise avec autant de domestiques et la « babouchka » chargée des trois jeunes enfants du haut dignitaire en question. Il n'est pas question pour les gosses de sor-



NUCLÉAIRES DE DOUBNO (RÉGION DE MOSCOU)
de l'industrie soviétique...

tir dans le jardin pour jouer sans être chaussés de bottes fourrées, coiffés du bonnet de fourrure, gantés de moufles, le cou entouré de cache-col. Et le portrait ironique que m'en traçait mon interlocuteur me faisait tout le temps penser à ces gravures d'enfants français à la fin du siècle, à l'époque où le courant d'air était considéré comme la menace la plus terrifiante du monde. Quand on réfléchit à l'avenir de la société soviétique, on doit bien entendu essayer de ne pas confondre des détails peu importants comme ceux que je viens de décrire et ceux qui sont extrêmement importants comme la naissance de classes entièrement neuves. Tout cela doit, cependant, produire une évolution quelconque.

Par exemple : Des hommes comme Kroutchev, Boulganine, Kaganovitch, Mikoyan, Sabourov, d'autres membres du Præsidium encore, sont tous des vétérans de la première génération de dirigeants de l'industrie soviétique. Dirigeants du parti, ils furent placés, au début du premier plan quinquennal, à la tête de grandes entreprises et les voici aujourd'hui siégeant au Præsidium. Qui prendra leur place ? Des hommes comme Souslov qui est un théoricien ? Ou bien seront-ils remplacés par les chefs actuels des grandes entreprises industrielles qui n'ont eu pratiquement aucune formation proprement communiste mais ont reçu seulement une formation par l'industrie ? S'il en était ainsi, que de choses seraient changées ! Non que je crois que cela nous faciliterait les choses, mais la structure de la société soviétique en serait néanmoins totalement bouleversée.

Une « happy end » pour « La Mort du Cygne »

L'EXPRESS. — Ainsi, vous avez observé différents phénomènes sociaux qui vous conduisent à penser que la société « sans classes » soviétique donne naissance, contrairement aux objectifs de ses fondateurs, à de nouvelles classes. Cependant, n'y a-t-il pas certains aspects de la vie soviétique qui vont en sens contraire de cette observation ? Par exemple, comment peut-on concilier cette tendance à la naissance de nouvelles classes privilégiées avec le fait, officiel, croyons-nous, que chaque citoyen soviétique a droit à dix années d'éducation.

JOSEPH ALSOP. — Je possède des chiffres et des statistiques qui concernent ces dix années d'éducation. A Kemerova, par exemple, il y a environ 12.000 jeunes gens à l'âge de l'enseignement secondaire. Sur ce nombre, environ 4.500 suivent l'enseignement secondaire proprement dit, ils sont dans ce que, aux Etats-Unis, nous appelons les « High Schools ». D'autre part, environ 5.500 sont dans des « Instituts Techniques », ce qui signifie qu'ils reçoivent surtout une formation professionnelle spécialisée. Enfin, il reste environ 3.000 jeunes gens rassemblés dans une curieuse institution autour de laquelle les dirigeants soviétiques ne tiennent pas à faire beaucoup de publicité, et qui a plusieurs noms différents. En fait, il s'agit de centres d'apprentissage.

Cela dit, il ne fait pas de doute que la tendance générale est d'envoyer de moins en moins d'élèves dans ces centres d'apprentissage et de plus en plus dans les « High Schools ».

Quand on se pose la question de savoir si la société soviétique ne va pas devenir héréditaire, il faut être précis : il faut savoir qu'il est diablement difficile d'entrer dans les « hautes écoles », et que, cependant, ce sont ces hautes écoles qui permettent d'accéder aux carrières dirigeantes, si bien qu'il est raisonnable à mon avis de prévoir la naissance d'une sorte de mandarinat dans une proportion disons de 80 %, comme ce fut le cas pour le mandarinat chinois à l'époque impériale. Le mandarinat était héréditaire non pas parce que les enfants héritaient purement et simplement des fonctions des parents, mais ce qu'ils tenaient de leurs parents, c'était la possibilité d'avoir accès à l'enseignement supérieur. 20 % du mandarinat était recruté parmi les plus brillants représentants des classes inférieures. Si un nouveau mandarinat de cette sorte apparait en U.R.S.S., vous pouvez être certains qu'il acquerra une conscience de classe et des marques de classe distinctives.

L'EXPRESS. — Avez-vous constaté, au cours de votre séjour, une prise de conscience parmi le prolétariat. S'aperçoit-il de cette évolution, de cette inégalité entre citoyens d'une société « sans classes » ?

JOSEPH ALSOP. — Ce sens d'inégalité existe. Je crois qu'il y a un puissant sentiment de classes en Russie. Je n'ai pas vu de signes de protestation. Mais j'ai vu à des signes indéniables, que les Russes avaient conscience de cette inégalité entre classes. Lorsque je me suis rendu en Sibérie, j'ai voyagé en train pendant un jour et demi. Les trains ne vont pas très vite, et le wagon-restaurant sert de salon — chacun vient y passer un moment pour se dégourdir les jambes, pour se distraire. Tous les voyageurs furent très étonnés de trouver, cette fois, un étranger dans le wagon-restaurant. Les vêtements occidentaux vous font paraître extrêmement étranger en Russie. La plupart des gens qui entraient dans le wagon s'approchaient de moi et m'adressaient la parole. Tous étaient des ouvriers spécialistes car il faut déjà appartenir à la frange supérieure de la classe ouvrière pour voyager en U.R.S.S., les autres représentants du prolétariat n'ayant pas d'argent pour prendre le train. Or, tous ces gens, après m'avoir dit quelle était leur profession, me posaient d'emblée la même question : « Que serait mon niveau professionnel, mon niveau technique, aux Etats-Unis ? » Puis ils m'interrogeaient sur la vie aux Etats-Unis. Enfin, presque tous, à la fin de la conversation, me remerciaient d'avoir bien voulu bavarder avec eux, avec des gens comme eux. C'est que les Russes appartenant aux classes privilégiées n'aiment pas beaucoup avoir des contacts avec de simples ouvriers.

L'EXPRESS. — Avez-vous entendu parler du livre de Doudintsev ?

JOSEPH ALSOP. — Tout le monde en parle en Russie. Il est impossible de se procurer le moindre exemplaire du magazine dans lequel il a été publié, parce que les gens se ruent dans les bibliothèques et dans les librairies pour l'acheter. L'ouvrage n'a pas été republié sous forme de livre. Tous les communistes étrangers que j'ai rencontrés à Moscou affirment qu'il sera publié, mais dans d'autres cercles, on en doute fort. Je crois, en raison de la résolution adoptée au cours de la dernière réunion du Comité Central, qu'ils sont en train de renoncer à permettre à des gens comme Doudintsev de dire ce qu'ils pensent (1).

L'EXPRESS. — Est-ce que les femmes soviétiques s'intéressent à la mode occidentale ?

JOSEPH ALSOP. — Oh ! oui. Passionnément ! J'ai vu quelques jeunes femmes entrer dans une maison où se trouvait un magazine de mode occidental ; elles se sont précipitées sur ce magazine et se sont mises aussitôt à le dévorer. On aurait dit qu'elles s'adonnaient à la drogue. Leur vie n'est pas très agréable. Et leur régime alimentaire semble avoir quelques répercussions sur leur silhouette également.

L'EXPRESS. — Avez-vous eu l'occasion de visiter des expositions d'art soviétique ?

JOSEPH ALSOP. — Si on n'a pas visité la galerie Tretyakov, on ne peut pas avoir la moindre idée de ce qu'est l'art soviétique. Essayez d'imaginer l'art occidental si on abolissait tout ce qui est arrivé depuis David, Delacroix, Ingres, Daumier.

Tout cela, éliminez-le de votre mémoire. Repensez à Sergeant et à Cabanel. Approximativement, vous avez Repin et Serov que les Russes considèrent comme les héros de l'art prérévolutionnaire. Finalement, après la révolution, il faut savoir, pour avoir une idée de l'art officiel, qu'à côté, le calendrier des Postes Françaises de 1902 serait presque une œuvre brillante et animée. Mais en fait, il est impossible de se rendre compte, si on ne l'a pas vu soi-même.

L'EXPRESS. — Lorsque vous vous trouviez à Moscou, la presse a publié une dépêche sur une exposition de nus dans une galerie d'art soviétique.

JOSEPH ALSOP. — Oui, j'ai été à cette exposition. Mais il y avait tant de monde qu'on avait du mal à voir les tableaux. On se serait cru dans le métro aux heures d'affluence. Pourtant, les œuvres exposées étaient d'une effrayante banalité. L'artiste avait quelque talent mais il était dépourvu du moindre goût et il offrait un choix limité à ses admirateurs : le genre macabre, plutôt maladroit, le genre atrocement sentimental, ou des nus académiques assez réussis. Ce sont ces nus qui constituaient le grand événement. L'art soviétique est terriblement puritain.

L'EXPRESS. — Que se passe-t-il dans le domaine de la musique ?

JOSEPH ALSOP. — Je vous avoue que je n'ai aucune oreille. Je ne peux rien vous dire sur la musique mais je peux vous parler des ballets. Je les ai vus sur place, et cela m'a paru être du goût de ce qu'on pouvait trouver dans une petite principauté allemande autour de 1870. Ils sont dans la tradition contre laquelle Diaghilev s'était

→

(1) Voir en page 29 : « Un document secret : scandale à Moscou. »

révolté. Et la tradition continue comme si Daghilev n'avait pas existé. Par exemple, ils ont trouvé une « happy end » pour « La Mort du Cygne ». Cela se termine par un mariage dans le pire style hollywoodien, et avant le mariage ils se débrouillent pour faire assister les spectateurs à un incendie et à une inondation.

Rien n'est changé, mais le niveau de vie s'élève

L'EXPRESS. — Puisque c'était votre premier voyage en Union soviétique, vous avez eu la possibilité de vous faire une opinion personnelle sur le niveau de vie des Russes. Ce qui est assez difficile lorsqu'on n'a pas été soi-même dans le pays, et les informations que l'on possède à ce sujet varient grandement d'un observateur à l'autre.

JOSEPH ALSOP. — Ma théorie personnelle, c'est que les Russes ont toujours appliqué la même règle : en gros : 25 % du revenu national est consacré aux investissements, 25 % aux crédits militaires, et il reste 50 % pour les consommateurs. Bien entendu, comme le revenu national augmente, même si le pourcentage demeure le même, le total destiné aux consommateurs s'accroît. C'est donc à mon avis l'augmentation du revenu national qui explique l'amélioration que l'on peut constater du niveau de vie des citoyens soviétiques, car ils n'ont pas modifié leur système de financement des investissements : environ la moitié des revenus de l'Etat provient des impôts directs, qui constituent une super-taxe telle que n'importe quel Etat européen la considérerait comme un monstrueux instrument d'injustice sociale. L'autre moitié provient tout simplement des bénéfices de l'industrie de consommation. Les industries lourdes ne font pas de bénéfices importants. L'industrie de consommation, elle, fait d'énormes bénéfices, qui repassent aussitôt dans les investissements pour l'industrie lourde. Ces aspects de la machinerie sociale soviétique sont absolument fascinants. Tout est astucieusement — et brutalement — organisé pour le plus grand bénéfice de l'Etat.

Regardez comment les dirigeants soviétiques sont arrivés à fabriquer autant d'ouvriers qualifiés :

D'abord ils ont mis sur pied cet immense réseau d'éducation technique accessible à tout le monde.

Ensuite ils ont fixé les salaires des travailleurs non qualifiés en dessous du minimum vital. Un homme qui a une famille ne peut pas survivre s'il n'a que son salaire de manœuvre. Il faut que sa femme travaille également, et même ainsi leur situation n'est pas brillante.

Le calcul de Staline : misère et terreur

Enfin, ils ont fixé le salaire de la main-d'œuvre qualifiée à un niveau assez élevé pour permettre à ceux qui appartiennent à cette catégorie de survivre confortablement. Ainsi on trouve un énorme bâton derrière une énorme carotte, et chacun a la possibilité d'échapper au bâton pour atteindre la carotte. C'est comme cela qu'est né ce prolétariat industriel qui, j'en suis sûr, est d'un niveau supérieur à ce que la plupart des gens croient dans les pays occidentaux.

Pensez au calcul froid, sauvage, qui est à la base de ce résultat !

Quand on songe aux origines de l'économie soviétique on ne peut s'empêcher d'être fasciné. Le niveau de vie de l'ensemble du pays fut alors intentionnellement, consciemment, baissé de près de 50 %, pour pouvoir, sur le revenu national extrêmement bas, trouver les fonds d'investissements nécessaires aux nouvelles industries. C'est comme cela que tout a commencé, et je crois qu'on pourrait très bien dire que la terreur, le bain de sang dans lequel Staline a plongé la Russie, dès les années 30, était considéré par lui non comme une nécessité politique mais comme une nécessité économique. Il s'est dit : « Je ne peux pas faire accepter à ce peuple ce plongeon dans la misère — puisque son niveau de vie est déjà extrêmement bas — si je ne lui donne pas une frousse de tous les diables. » Et le seul moyen pour lui « donner la frousse », c'était de multiplier les cadavres, ce qui fut fait.

Aujourd'hui, les Russes sont encore dans la seconde phase ; l'industrie est soumise à trois priorités. D'abord l'industrie spécifiquement militaire, que je n'ai pas vue, mais qui doit être, d'après ce que l'on en sait, très avancée, peut-être pas aussi avancée que la nôtre, mais très proche en tout cas. Ensuite, l'industrie lourde, que j'ai observée de près. Certes il y a beaucoup de choses à critiquer. Il est courant de trouver de vieilles usines mal installées et dans ces usines du très vieux matériel adapté à la production actuelle. D'autre part, je ne crois pas, même pour les usines les plus récentes, que les Russes ont cinq à six ans de retard sur le niveau technologique de l'industrie américaine. Cependant le fait est que leur technologie a fait des progrès rapides et qu'ils ont maintenant une puissante industrie lourde. La sous-estimer serait pure folie et il serait tout aussi fou de ne pas prévoir que leur industrie lourde fera de nouveaux progrès.

Enfin, troisième priorité : l'industrie de consommation qui, d'après les gens qui en ont vu les aspects les plus sombres, est quelque chose d'absolument effrayant. Par exemple, les Russes sont grands amateurs de rubans, le pays tout entier est décoré de petits bouts de dentelle faits à la machine. Et il existe au moins une importante fabrique de dentelles qui utilise encore des machines anglaises datant de 1880, ce qui n'est pas étonnant lorsqu'on sait que ces horribles petits carrés de dentelle coûtent plus cher qu'une robe de femme à Paris.

Pour parler d'une manière plus générale, l'équipement de toute l'industrie de consommation — sauf les quelques usines les plus récentes — est démodé. Les cadres sont également inférieurs étant donné que les hommes les plus capables, les plus ambitieux, travaillent dans l'industrie lourde. Enfin la technologie est également en retard dans ce secteur.

Les deux paris de M. Kroutchev

L'EXPRESS. — A la fin de votre séjour, vous avez écrit un article dans lequel vous disiez de M. Kroutchev qu'il vous avait paru être un « joueur » redoutable ; et vous parliez de deux paris gigantesques sur lesquels selon vous il jouerait sa carrière.

JOSEPH ALSOP. — C'est vrai, M. Kroutchev a fait deux paris gigantesques. Le premier est la mise en valeur des terres vierges de l'Est. C'est un extraordinaire pari contre le climat. Il s'agit de mettre en valeur près de 90.000 *acres*, c'est-à-dire un peu moins du tiers de toutes les terres cultivées aux Etats-Unis. Cette région a un très bas taux de précipitations, et il arrive même de temps à autre qu'il n'y ait pas la moindre chute de pluie pendant une année entière. C'est ce qui est arrivé en 1955, et c'est tout juste si la récolte a donné l'équivalent de ce qui avait été semé. Les expériences que nous avons faites dans ce domaine aux Etats-Unis ont d'ailleurs toujours été assez malheureuses car lorsque la terre se dessèche elle finit par éclater littéralement, et c'est catastrophique, vous n'avez même plus les pâturages maigres de la steppe, il ne reste plus rien. C'est donc un pari : il faut dire qu'en 1956 ce pari a réussi.

C'est quand même une entreprise pleine de risques quand on considère qu'elle affecte 800.000 ouvriers agricoles, qui ont été transportés dans l'Est, et que les investissements que cela représente approchent de trois milliards et demi de dollars.

Le second pari, c'est la réorganisation totale de l'industrie soviétique qui est actuellement tentée et dont Kroutchev a pris également la responsabilité personnelle.

L'industrie soviétique, aujourd'hui, est organisée autour d'un grand nombre de ministères monolithiques. Ces ministères sont, en fait, d'immenses trusts industriels. Or, M. Kroutchev m'a dit que tous ces ministères allaient être dissous. Les dirigeants soviétiques veulent les remplacer par des centres territoriaux, dirigés par des conseils économiques responsables du développement des ressources et des industries de la région.

Les industries de cette région, au lieu de dépendre comme actuellement des ministères de Moscou, dépendront désormais de ces conseils économiques régionaux. La planification de base sera organisée au sein de ces conseils économiques territoriaux. Les plans seront ensuite soumis aux services du Gosplan à Moscou qui sera chargé de leur révision et de leur coordination.

Cette décision affecte le sort de dizaines de milliers de fonctionnaires qui sont aussi des techniciens qualifiés, et que M. Kroutchev espère ainsi faire passer du secteur administratif au secteur productif. Tout cela soulève des problèmes immenses. L'organisation industrielle, qui était verticale, est soudain entièrement bouleversée. C'est une entreprise gigantesque.

Moins élastique que le caoutchouc, mais plus dur

L'EXPRESS. — Vous avez eu un long entretien avec M. Kroutchev. Quelle impression vous a-t-il faite sur le plan humain ?

JOSEPH ALSOP. — J'ai eu l'impression qu'il était entièrement fabriqué en gutta-percha, moins élastique mais plus dur que le caoutchouc. Il m'a semblé exceptionnellement intelligent et bien plus remarquable que je ne m'y attendais d'après ses photographies. Il ne ressemble pas du tout, d'ailleurs, à ces clichés où on le voit d'humeur joviale. Lors de notre rencontre — je ne sais pas si c'est son habitude — il prit tout de suite le commandement des opérations. Il commença pendant une heure à parler en tant que premier ministre et ministre des Affaires étrangères. Poliment, j'offris de me retirer, mais il insista : « Restez. » Je lui posai alors des questions sur l'économie intérieure. Il devint aussitôt une combinaison de premier ministre et de ministre des Affaires économiques pour me décrire les problèmes de l'économie dont je viens de parler. Et tout cela avec une grande autorité. Les personnes qui connaissent bien les dirigeants soviétiques disent qu'il n'a pas l'esprit aussi aigu que celui de M. Malenkov, mais je pense qu'il est plus solide, plus dur. Il a surtout une inépuisable énergie.

A aucun moment de notre conversation, il ne m'a donné l'impression d'être un doctrinaire. C'est un esprit pragmatique. Il ne fait aucun doute pour moi par exemple que les dirigeants soviétiques feront l'impossible pour ne pas retourner au système de terreur stalinien. Ils n'ont pas désorganisé la police ; ils ont réduit son autorité, mais le mécanisme existe toujours. Cependant le retour au stalinisme serait tout autre chose. D'abord cela ne leur plaisait pas plus qu'aux autres, et puis il faudrait d'abord se mettre d'accord pour savoir qui serait le nouveau Staline. Enfin, cela signifierait, au stade actuel de l'évolution de l'industrie, un ralentissement considérable des projets économiques dont ils sont si fiers.

Tout cela n'empêche pas que si le sort du régime était en jeu, M. Kroutchev n'hésiterait pas, en dernier ressort, à revenir au stalinisme. Je suis sûr qu'une grande quantité de sang serait répandue avant qu'ils ne renoncent, comme en Hongrie. Mais ils feront l'impossible pour éviter cela.

L'EXPRESS. — Pensez-vous après votre conversation avec M. Kroutchev, que la Russie soit amenée à modifier sa stratégie politique vis-à-vis des pays occidentaux, ou croyez-vous tout au contraire qu'elle poursuivra celle qu'elle mène actuellement ?

JOSEPH ALSOP. — Le gouvernement russe continuera à appliquer l'actuelle stratégie, et je dois dire que je pense que c'est une politique extrêmement astucieuse. Ils continueront, par exemple, à exploiter les explosions nationalistes dans les anciens pays coloniaux pour frapper les centres vitaux des partenaires européens de l'Alliance atlantique dont l'économie dépend de ces anciennes régions coloniales. Ils vont également continuer à faire de leur mieux pour semer la discorde au sein de l'Alliance occidentale. C'est-à-dire qu'au moment même où ils s'efforcent de persuader les Arabes de mettre les Anglais en faillite en leur supprimant les fournitures de pétrole, ils essaieront de persuader les Anglais qu'il s'agit en réalité d'un complot américain organisé par les compagnies pétrolières. Enfin, ils brandiront leurs nouvelles armes pour semer la peur. Quand les gens ont peur, ils font toujours des bêtises. Leur but principal est de rompre l'équilibre mondial, de briser l'Alliance occidentale. C'est leur rêve. Je ne crois pas qu'ils sachent exactement, d'ailleurs, ce qu'ils feront après. L'avenir paraît assez peu clair dans leur esprit au-delà de ce premier résultat qu'ils recherchent par tous les moyens.

Le mauvais souvenir des années 30

L'EXPRESS. — En tant que citoyen américain, après ce voyage, êtes-vous plus ou moins rassuré sur l'avenir qu'avant votre départ ?

JOSEPH ALSOP. — Si l'on se place dans une perspective assez lointaine — ce qui est probablement une erreur aujourd'hui où les événements vont si vite — on parvient à deux constatations : d'un côté, si les puissances occidentales savent conserver leur unité, et avec leur unité une puissance militaire raisonnable — ce qui ne veut pas dire que chacune d'entre elles doit avoir une armée aussi importante que l'armée rouge — je pense qu'alors nous pourrons être dans une bonne position pour suivre l'évolution actuelle de la société soviétique. Il s'agit d'un processus très long, qui peut ne pas donner de résultats pendant très longtemps, mais finalement, à mon avis, la situation évoluera et deviendra plus supportable et moins dangereuse pour nous.

D'un autre côté, si nous laissons l'équilibre des forces se rompre, nous n'aurons plus le choix qu'entre une guerre de désespoir ou la soumission, sous une forme ou une autre. C'est le choix à éviter.

Il est ridicule de prétendre que la rupture de l'équilibre des forces aboutit à un autre résultat. Quand cet équilibre est rompu cela n'affecte pas seulement le plus fort, mais aussi le plus faible. Les uns et les autres se trouvent alors placés dans une situation où le recours à la force devient inévitable. On l'a bien vu à la fin des années 30.

(Copyright Joseph Alsop et « L'Express ».)

LA SEMAINE

SEMAINE noire pour le cinéma français : Max Ophüls, le réalisateur de *La Ronde, Madame de...* et *Lola Montès* vient de mourir dans un hôpital de Hambourg. Il était âgé de cinquante-quatre ans.

Cependant les préparatifs du Festival de Cannes se poursuivent. La Commission de sélection a finalement choisi le film de Jules Dassin : *Celui qui doit mourir*, pour représenter la production française.

C'est un roman de Nikos Kazantzaki : *Le Christ recrucifié*, qui a inspiré ce film tourné en Grèce. Ce roman a aussi permis à une journaliste parisienne, Renée Saurel, d'écrire une très belle pièce, que l'on risque de ne jamais voir.

J.-L. Barrault qui voulait la monter n'a plus de théâtre, Jean Darcante qui l'aimait a quitté la Renaissance, René Dupuy n'a qu'un petit plateau et Roger Dornès a consacré ses fonds à refaire le Vieux-Colombier. Malgré le rapport favorable du lecteur désigné, Jean Marchat, l'Aide à la première pièce a été refusée parce qu'il s'agit d'une adaptation.

Maintenant, pour monter, au Théâtre Hébertot, les quinze tableaux du *Christ recrucifié* et distribuer les rôles des vingt-six personnages, il manque encore deux millions.

Les millions manquent aussi à la Comédie-Française pour retenir ses meilleurs jeunes comédiens.

Michel Galabru est le sixième jeune acteur qui renonce au salaire de la gloire pour gagner sa vie.

Il paraitra en octobre à l'Athénée aux côtés de Pierre Brasseur et de Suzanne Flon dans *La Mégère apprivoisée*.

FERNAND RAYNAUD ET SON ANE
Aussi bêtes que nature

THÉATRE

Dix-huit ans après

LE TEMPS EST UN SONGE
de H. R. Lenormand
LA CAGE
de Gabriel Arout, mises en scènes de Guy Suarès au Théâtre Franklin.

LA création du *Temps est un songe* fut l'événement théâtral de la saison en décembre 1919 : la découverte d'un auteur et la découverte des Pitoëff qui débarquaient de Genève. Dans ses *Confessions d'un auteur dramatique*, H.-R. Lenormand se plait à rappeler qu'il eut pour lui l'unanimité de la critique qui était alors tenue par Antoine, Lugné-Poe, Adolphe Brisson, Robert de Flers, Edmond Sée, Henry Bidou, François Mauriac, Roland Dorgelès, etc., alors que ce sont de « grossiers colleurs d'étiquettes » qui ont pris leur place. *« M. Lenormand analyse des névroses, étudie le mystère des êtres respirant aux limites de l'inconnaissable et d'une main solide, il nous entraîne avec lui dans ses explorations philosophiques et psychologiques... Il réalise la gageure de dramatiser le sujet le plus antiscénique qui soit... »*, écrivait en effet Antoine.

On retrouve avec peine ces impressions devant la reprise actuelle. L'histoire de ce jeune Hollandais qui, au retour de Java, ne retrouve plus son équilibre entre sa sœur et sa fiancée et que la névrose en même temps que la méditation des doctrines orientales fait lentement dériver vers le suicide reste une œuvre très attachante par le style comme par la pensée. Mais alors qu'en 1919, Lenormand était le premier dramaturge français à nourrir son œuvre de la connaissance des doctrines orientales et surtout des travaux de Freud et de Jung, aujourd'hui une partie de cette matière a perdu de sa fraicheur et de son pouvoir de choc. D'autre part, M. Guy Suarès semble un jeune metteur en scène qui écarte avec raison les effets trop grossiers, mais qui tombe dans l'autre excès. Ici comme dans son spectacle précédent, *Hedda Gabler*, il a tendance à feutrer son texte, à ouater toutes les scènes. Et l'acteur principal, M. Marc Eyraud, avec son débit lent, hésitant, monotone, haché, ne fait sentir à peu près aucune progression d'un bout à l'autre de ces six tableaux.

On joue d'abord un petit acte de M. Gabriel Arout, monologue d'une névrosée dans sa chambre d'asile, texte un peu trop logique dans le délire et trop bien construit pour imiter d'une façon convaincante la démarche de la folie. Bonne interprétation dans les deux œuvres de Mme Pascale de Boysson.

★

A quoi rime le récital de poésie ?

Récital de M. Jean-Marc Tennberg au Petit Marigny.

PAR le disque, par la télévision, M. Jean-Marc Tennberg a, paraît-il, un grand succès dans son récital de poésie et il y a suffisamment de choses sympathiques dans sa tentative pour qu'on s'en réjouisse. Il fait preuve de goût, de tact, d'une grande sobriété. On sent qu'il veut être le serviteur des poètes et non un comédien qui dit des vers : il montre encore plus de réserve que Jouvet dans le *Colloque sentimental* de Verlaine, plus de mesure qu'Apollinaire luimême dans *Le pont Mirabeau*. Mais il applique la même méthode dans *A Villequier*, de Victor Hugo, tordant le cou à l'éloquence du poème, ce qui est un contresens évident.

Enfin, le répertoire de M. Tennberg est le répertoire très usé des morceaux choisis de l'enseignement secondaire. Il se présente à nous avec la petite panoplie du bachelier amateur de poésie. Est-ce bien utile ? Presque rien de la poésie des poètes vivants ne passe dans ce récital, et, à vrai dire, cette poésie est rarement faite pour la transmission orale. Il reste alors que M. Jean-Marc Tennberg a ses plus francs succès en prose, dans *Le Sous-Préfet aux champs* d'Alphonse Daudet, un monologue de Cocteau, une lettre de Mme de Sévigné, un conte de Voltaire... Mais est-ce bien ce qu'il cherche ? Et est-ce bien intéressant ?

★

Contre la torture

MONTSERRAT
d'Emmanuel Roblès, par le groupe Spartacus, au Théâtre Mouffetard (76, rue Mouffetard).

AU Venezuela, pendant la guerre de l'Indépendance, un lieutenant de l'armée espagnole a trahi les siens en protégeant la fuite de Bolivar. Son chef l'enferme pendant une heure avec six otages pris au hasard : s'il ne révèle pas la cachette du libérateur, ces otages seront fusillés un à un.

La pièce de M. Roblès est extrêmement dramatique, belle et forte, à peine un peu longue à s'achever, un peu encombrée ici ou là de discussions cornéliennes. Cette reprise est montée avec foi, et fort proprement, par les comédiens du groupe Spartacus. Et si, à la création, on pensait aux horreurs de la guerre qui venait de s'achever, l'autre soir, tandis que certains pensaient à Maillot, d'autres au capitaine Moureau, nous entendions aussi les cris des corps torturés un peu partout sur la planète dans nos guerres qui n'osent pas dire leur nom ou nos révolutions noyées dans le sang...

A ne pas manquer :

● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **Montserrat** (contre la torture) ● **Ivanov** (un Tchekhov) ● **Tobie et Sara** (un grand Claudel) ● **Sacrés fantômes** (humour napolitain) ● **La Visite de la vieille dame** (bouffonnerie tragique) ● **La Mamma** (pour Popesco) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (pour rire) ● **La Nuit romaine** (Hugo pas mort) ● **La Maison de Bernarda** (Lorca) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **Irma la douce** (un « Opéra de quat'sous » parisien).

VARIÉTÉS

Bien de chez nous

AU Cirque Médrano cette semaine, un clown gambade, tombe par terre et reçoit des claques. Il se déguise en cow-boy ou en danseuse, dresse des petits ânes obéissants, ou marche sur un fil de fer. Il ne fait rien de très extraordinaire, ni de très compliqué, mais son apparition sur la piste est insolite parce que ce clown a plutôt l'habitude d'envahir les cabarets et les music-halls, parce que la radio et la télévision se le disputent, enfin parce qu'il a fait du cinéma et du théâtre et qu'il s'appelle Fernand Raynaud.

On adore ou on déteste ce personnage ahuri qui raconte avec l'accent auvergnat des histoires aussi bêtes que nature, mais on rit au moins une fois en l'entendant. Depuis treize ans qu'il a quitté son Clermont-Ferrand natal pour « faire l'artiste » à Paris, Fernand Raynaud s'est propagé partout. Il avait été renvoyé de toutes les écoles. Il a été accepté dans tous les cabarets.

Son père, contremaitre chez Michelin, l'avait désavoué. Jean Nohain l'a adopté. C'est lui qui a lancé ce « p'tit gars bien de chez nous » qui fait « marrer les copains ». Une tête d'oiseau sous un feutre trop large, une grande bouche qui grimace, Fernand Raynaud est le brave badaud qui apostrophe les « bourreaux d'enfant » ou qui découvre le téléphone.

On rit de ses naïvetés, mais on s'en lasse.

Au cirque, Fernand Raynaud essaye de se renouveler. Son effort est touchant, pas toujours convaincant. Il joue un sketch amusant de boxeur malingre et rusé entièrement inspiré de *Charlot boxeur*, mais c'est seulement quand il imite tout à fait Charlot que Fernand Raynaud dépasse le cadre des pitreries pour atteindre à la poésie.

UNE GRANDE REPRISE
HITCHCOCK
INGRID BERGMAN
CARY GRANT
NOTORIOUS v. o.
LES ENCHAINES
MONTE-CARLO
52, Champs-Elysées

TNP
à nouveau
MARIUS GÖRING
Scènes du Théâtre de
SHAKESPEARE
JEUDI 4 AVRIL
Matinée et Soirée
Places 160 à 250 fr.

AUX FOLIES-BERGERE
LA NUIT EST LEGERE
ET SON SOUVENIR
NE PEUT SE TERNIR

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 57-93 LIVRAISON DOMICILE
BOULEVARD DE LA MADELEINE

Vient de paraître

1 vol. avec 44 photos : 660 frs
PIERRE HORAY

Même si Becker ne faisait pas de cinéma ...

par Robert LAMOUREUX

JACQUES BECKER, je ne le connaissais pas avant de tourner Arsène Lupin. Je ne connaissais même pas ses films. Alors quand je l'ai rencontré pour la première fois, j'ai menti comme un arracheur de dents. Plus tard, je lui avoué que je n'allais jamais au cinéma.

Jacques — je dis Jacques parce que, maintenant, c'est un ami, c'est même ce qu'il y a de plus important pour moi dans toute cette affaire : j'ai découvert ce que pouvait être l'amitié d'un homme — donc, Jacques, quand on le voit pour la première fois, produit un effet très curieux. Il faut s'adapter. Il ne va pas aux autres, il faut aller à lui. On y va. Ou on n'y va pas.

Il a une façon de s'exprimer très particulière, très lente. Alors, il faut être patient. Il commence par vous dire : « Eh bien ! hier... » et entre ce « hier » et ce qui suit, on a le temps d'aller chercher un verre de bière.

La première fois, je me suis dit : « Je suis avec un type qui pense... Et moi qui pense peu en général... Ça va être gai. »

Et puis je me suis aperçu que si ses phrases étaient longues, elles arrivaient toujours quelque part, quelque part où il m'était naturel de le rejoindre.

Des colères d'hommes

Lui-même sait être patient. Quand il le faut. Pour ce qu'il aime. Mais sa patience est celle des coléreux. Parfois il lui prend des colères extraordinaires, des colères d'homme. Sur le plateau, il saisit un pupitre et, vlan ! voilà trois millions de décors foutus.

Son enthousiasme est dévorant. Il n'arrête jamais. Et avec lui, les communications téléphoniques durent quatre heures. Pour lui, les obstacles, ce sont des problèmes à résoudre. Et il adore résoudre les problèmes.

Je ne vous dirai pas combien de barbes et de postiches il m'a fait essayer. A la fin, j'en avais la peau littéralement arrachée. Pourquoi je me suis laissé faire ? Parce que, pour la première fois, j'ai eu l'impression que quelqu'un s'occupait de moi. Pas en pensant au film, au succès du film, à la réussite du film, mais en pensant à moi. Les autres, il sait que ça existe, vous comprenez ?

« Bien dormi ? »

Tous les matins, il me téléphonait : « Vous avez bien dormi ? » Ça semble stupide que l'on puisse être touché, acquis à un homme par des détails de ce genre, parce qu'il pense, dans la journée, à votre fatigue ou à votre découragement.

Becker, c'est un homme, voilà. Il aime tout : les voitures, le cheval, les femmes, la musique... Il joue du piano comme Dieu le Père... Il n'a pas de petits défauts. Seulement des grands. Pas de faille, des gouffres.

C'est un grand metteur en scène, d'accord. Mais ça, je m'en fous. Ce gars-là, je l'aurais rencontré avant de faire du cinéma, il aurait été mon chef de bureau — comme s'il pouvait être chef de bureau, c'est stupide ce que je dis là — enfin, il aurait été mon patron, eh bien ! je l'aurais admiré et aimé de la même façon.

Vous savez que dans notre métier, tout le monde se tutoie. Un jour, vers la fin du film, Jacques m'a dit : « Alors quoi, on ne se tutoie pas ? »

J'ai répondu : « Si, bien sûr. »

Résultat : lui, il me dit tu. Moi, je lui dis vous.

R. L.

Vous en discuterez

Lafcadio chez le Kaiser

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN

Film français de Jacques Becker (Colisée, Marivaux)

LES aventures du cambrioleur à monocle que Maurice Leblanc proposait aux amateurs de frissons du début du siècle ont moins fourni à Jacques Becker un sujet qu'un prétexte. Elles lui ont donné l'occasion de décrire, avec la douceur de vivre des années 1910, un univers selon son cœur. Un univers à l'abri des guerres et des révolutions, ensoleillé, douillet, galant, où toutes les femmes sont belles et où les mauvais garçons se recrutent dans les bonnes familles.

Le héros de Jacques Becker, c'est moins l'Arsène Lupin que le Lafcadio d'André Gide. C'est moins ce cambrioleur de profession à qui Maurice Leblanc donne le pseudonyme d'André Laroche pour l'introduire dans le monde bourgeois, qu'un André Laroche, bourgeois de grande race, qui prendrait le pseudonyme d'Arsène Lupin pour faire le cambrioleur. Il donne des leçons d'esthétique au président du Conseil en refusant de dérober ses faux tableaux de maître, et des leçons de volupté à tous les jolis minois qu'il rencontre, manucure ou baronne allemande. Il dîne avec le préfet de police avant de jouer à cache-cache avec ses sbires moustachus, et raconte chez le Desfossés de l'époque ses exploits de turfiste. Il sait même crier « Vive la France » quand le Kaiser l'invite à passer le week-end dans un de ses châteaux.

Intimisme

Dans cette peinture intimiste d'une époque heureuse, l'action compte moins que les scènes et les scènes où il ne se passe rien ne sont pas les moins importantes. Laroche-Lupin rentre d'une de ses expéditions nocturnes, se fait chauffer un bain, commande son petit déjeuner, enfile sa robe de chambre, met en marche un phonographe nasillard. Cinq minutes de cinéma ravissant, comme seul Becker sait en faire. On songe à cette scène analogue de Touchez pas au grisbi où Gabin, dans son appartement de vieux garçon, partageait un pot de rillettes avec Raymond Cordy. C'est le même ton, la même gentillesse. Touchez pas au grisbi était d'ailleurs lui aussi un film prétexte.

Le point faible du film, ce n'est pas son rythme, ses lenteurs apparentes. C'est plutôt une certaine absence d'évolution dans le caractère des personnages, du héros surtout. Gabin n'était plus le même à la fin du Grisbi. Lamoureux, malgré sa collection de fausses barbes, reste identique de la première à la dernière image. Mais la faute n'en est pas à l'interprète. Sportif, plein de gouaille et de charme, Lamoureux est un merveilleux Laroche. Le cinéma français réclame sans cesse des jeunes premiers qui soient aussi des hommes. Que ne pense-t-il plus souvent à Lamoureux !

Du goût et de l'esprit

Quelle jolie galerie de portraits, d'ailleurs, d'un bout à l'autre du film ! Jamais de caricatures, mais tous les personnages de Becker font sourire et charment. Du président du Conseil (Henri Rolland) au Kaiser (O. E. Hasse), de la manucure rancunière (Huguette Hue) à la baronne vaporeuse et colérique (Liselotte Pulver), Becker choisit ses interprètes avec le même goût que ses baignoires 1900. En collectionneur en même temps qu'en homme d'esprit.

Maurice Leblanc a-t-il été trahi dans ces Aventures d'Arsène Lupin ? Certainement. Mais Jacques Becker est resté fidèle à lui-même et à son talent. Son film est délicieux. Et cela seul importe.

J.-P. V.

ROBERT LAMOUREUX : *Voyez comme...*

MUSIQUE

Démons au XX[e] siècle

(De notre envoyé spécial Antoine Goléa)

EN deux ans, depuis sa création au Festival de Salzbourg, une dizaine de théâtres d'Europe ont déjà inscrit à leur répertoire *Légende irlandaise*, opéra en cinq tableaux, poème et musique de Werner Egk. La dernière en date de ces « premières » vient d'avoir lieu à l'Opéra de Munich.

La raison principale du succès de cette œuvre ? C'est qu'elle met en scène le problème fondamental de la résistance au mal, sous une forme particulièrement frappante et imagée.

Egk en a trouvé l'argument dans une légende irlandaise : au cours d'une grande famine, le diable envoie deux marchands avec mission d'acheter les âmes moyennant des sacs de blé. Mais la suzeraine des lieux, la comtesse Cathleen, offre au diable sa propre âme à condition qu'il relâche toutes les autres. Le diable accepte, mais Dieu décide de sauver l'âme de Cathleen, qui s'est sanctifiée par son sacrifice. Une fois de plus, le diable est berné.

Dans cette belle histoire, Egk a introduit une innovation importante : la famine qui éclate dans le pays n'est pas le fait du hasard, mais d'un véritable plan des puissances infernales, afin d'acheter les âmes à bon compte. C'est une entreprise de destruction consciente et organisée.

Egk assimile explicitement cette entreprise à celle des dictatures anciennes et modernes. « Point n'est besoin de retourner au moyen âge pour retrouver le diable et ses acolytes, dit-il. Ils siègent aux gouvernements de tous les temps, du XX[e] siècle surtout. » C'est pourquoi, à Munich, il a demandé au metteur en scène, Heinz Arnold, et au décorateur, Helmut Jürgens, de renoncer aux aspects moyenâgeux que la mise en scène de Salzbourg avait donnés à l'œuvre. Il a fait vêtir ses héros de costumes sans date précise, mais plutôt modernes, simples et anonymes à la fois. Quant aux exécuteurs des œuvres du diable, outre les deux marchands, ce sont les animaux réputés « mauvais » : le tigre, le vautour, les chouettes et le serpent (incarné par une danseuse).

A côté de Cathleen, un second personnage « humain » joue un rôle primordial dans l'histoire : celui du poète Aleel, qui veut fuir devant le mal, mais que Cathleen fera tout pour retenir au pays, afin d'y résister à la catastrophe. Par le truchement de ce personnage, Egk pose, avec une exemplaire loyauté, la question de la « résistance intérieure » opposée à « l'émigration », qui a provoqué, pendant la dernière guerre, dans tous les pays, et en Allemagne surtout, de si douloureux débats.

Musicalement, c'est une œuvre honnête et pathétique, soigneusement travaillée, utilisant souvent, à des fins uniquement expressives, des modes et des rythmes exotiques. Excellent chef, Egk l'a lui-même, à Munich, conduite à la victoire. Parmi les interprètes, il faut louer particulièrement l'admirable Anneliese Kupper, Cathleen d'une bouleversante grandeur humaine, Kieth Engen (Aleel), Ferdinand Frantz (le tigre) et Hilde Stadler (le serpent).

CINÉMA

Entrez dans la danse

QUADRILLE D'AMOUR

film américain en vistavision de Robert Lewis, avec Zizi Jeanmaire, Mitzi Gaynor, Bing Crosby et Donald O'Connor (Elysées-Cinéma, Paramount, Folies, Lutétia, Palais Rochechouart, Sélect-Pathé).

SUR le pont d'un transatlantique de luxe, voyez comme on danse. En souplesse, en grâce comme la pétillante Mitzi Gaynor. En esprit, en tendresse comme la conquérante Zizi Jeanmaire. Ces belles dames ont de quoi séduire et si les beaux messieurs ne sont pas très beaux, ils ont cependant la voix de Bing Crosby, et les pieds agiles de Donald O'Connor. Sur une musique de Cole Porter, on danse tous en rond.

Prenez ma cavalière, changez de partenaire, et puis voici Broadway, applaudissez. Pas d'invention extraordinaire, pas de gags hilarants, mais de la vivacité dans la mise en scène, de l'ingéniosité dans les ballets et deux vraies danseuses transformant cette banale comédie musicale en un agréable divertissement chorégraphique.

★

Pauvre mais honnête

TANT QUE TU M'AIMERAS

Film allemand de Harald Braun, avec Maria Schell et O.W. Fisher (Monte-Carlo).

UN metteur en scène élégant, fines moustaches et lunettes noires, frappé par la vie misérable d'une figu-

LE BERLITZ Opéra — LE PARIS Champs Elysées — WEPLER Pathé Place Clichy
RAYMOND PELLEGRIN
JEANNE MOREAU
et
PAUL MEURISSE
dans
Jusqu'au dernier
un film de PIERRE BILLON
d'après le roman d'ANDRÉ DUQUESNE
Dialogue de MICHEL AUDIARD
avec
MOULOUDJI
INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS

Cabarets Dancings
Chez Plumeau — LES GUARANIS Pl. du Tertre - MON. 70-67
CLUB des CHAMPS-ELYSÉES — THE tous les jours — Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.
Le SEXY — 68, rue Pierre-Charron — BAL : 25-18 — Bernard LAVALETTE

PIANO-CLUB — Spectacle de variétés à part. de 22 h. - 49, r. de Ponthieu
Restaurants
LIDO ELY. 11-61 — LIDO ELY. 11-62 — LIDO — UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE — 21 h. DINER DANSANT — 23 h. LA REVUE « C'EST MAGNIFIQUE ! »

rante, décide de lui faire tourner sa propre histoire. Grisée par les feux brillants du cinéma et par la séduction du metteur en scène, la figurante risque de briser son existence et celle de son mari jaloux. Mais l'amour, le vrai, le pur, la ramène sur le chemin du devoir. Pauvre mais honnête.

Le cinéma allemand a bien du mal à s'échapper des poncifs et des mélodrames, que même des photos bien éclairées et un montage habile ne peuvent sauver. Etude de mœurs, description d'atmosphère, analyse psychologique, il y a tout, et trop de tout dans ce film pesant qui, à vouloir trop prouver, tombe dans la caricature. Même le talent de Maria Schell n'en sort pas indemne.

À voir :

En exclusivité :

● **Les Aventures d'Arsène Lupin** (poésie du cambriolage) ● **Géant** (si vous tenez vraiment à voir James Dean) ● **Calabuig** (humour espagnol) ● **Courte-tête** (les « bidonistes » du turf) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra).

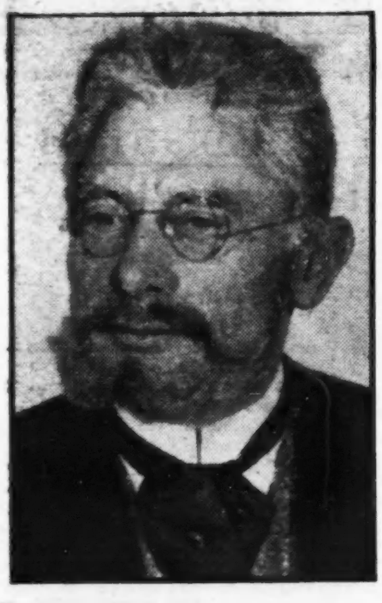
Nous vous rappelons :

● **La Traversée de Paris** (dans les quartiers) ● **A 23 pas du mystère** (Cinéac-Ternes, v.f. Miramar, Mistral) ● **Le Sel de la terre** (Ursulines, Agriculteurs) ● **Les Enchaînés** (Monte-Carlo) ● **Hellzapoppin** (Quartier-Latin) ● **La Fureur de vivre** (v. f. Artistic, Voltaire) ● **L'Inconnu du Nord-Express** (Cardinet) ● **Le long voyage** (Pagode) ● **Viva Zapata** (Studio Val-de-Grâce) ● **Au cœur de la nuit** (Celtic) ● **Grand-Rue** (Bonaparte) ● **Les Amoureux** (Noctambules) ● **Les Vitelloni** (Studio Bertrand) ● **Sourires d'une nuit d'été** (dans les quartiers).

DISQUES

Résurrections

LE triomphe immédiat suivi d'un silence définitif, tel semblait être jusqu'à présent le destin du grand in-



REUX

...on vole

terprète. La nouvelle collection que les I.M.E. Pathé-Marconi publient sous le titre : *Les Gravures illustres* (1) se propose de réparer cette injustice.

L'art des Schnabel, des Busch, des Kreisler, des Chaliapine, des Caruso pourra exercer de nouveau sa magie. A l'instar de l'imprimerie, le disque sera le gardien des grandes valeurs de l'esprit et assurera la continuité d'une tradition vivante. De plus il apportera ce qu'aucune tradition critique, aussi complète soit-elle, ne peut jamais donner : l'expérience sensible. Il sera objet de délectation ou de méditation, document historique et actualité brûlante.

Grâce aux progrès techniques réalisés, on peut conserver les qualités des anciens enregistrements tout en faisant disparaître des défauts comme le bruit de surface. On imagine aisément quel travail délicat les techniciens avaient à effectuer pour joindre, l'une à l'autre, plusieurs faces de 78 tours sans que cela fût sensible à l'oreille. Un exemple parmi beaucoup d'autres : souvent, dans « l'ancien temps », on diminuait l'intensité d'un dessin sonore afin qu'une face de disque pût finir « en beauté » ; sur l'autre face par contre on reprenait la dernière note de ce dessin avec son intensité normale.

Une première série d'enregistrements vient de paraître la semaine dernière. Elle se compose des cinq *Concertos pour piano* de Beethoven exécutés par Artur Schnabel (COLH 1 à 5), du *Concerto pour violon* de Beethoven joué par Fritz Kreisler, des six *Concertos brandebourgeois* dans l'interprétation de l'Orchestre de chambre Adolf Bush (COLC 13 et 14) et des *Trios* en sol majeur (n° 1) de Haydn et en si bémol majeur de Schubert (op. 99) joués par Cortot, Thibaud et Casals (COLH 12).

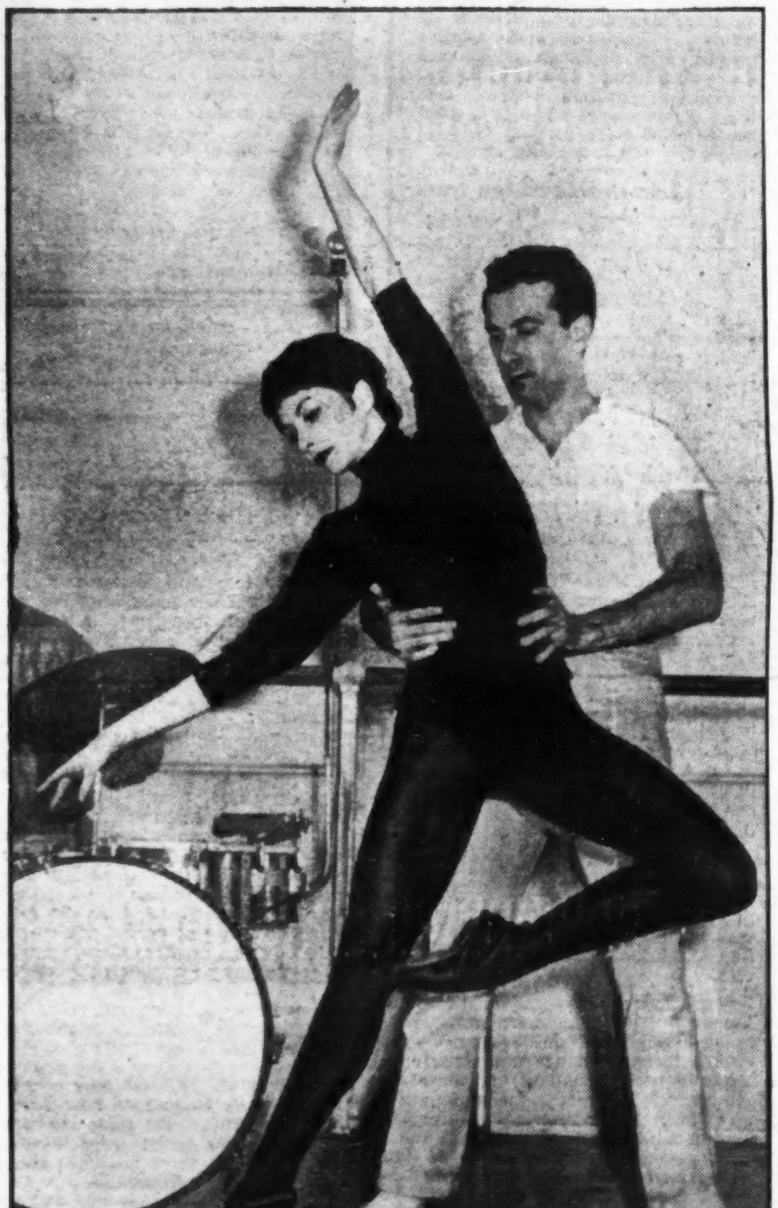
Elle sera suivie des *Sonates pour violon et piano* de Beethoven (Kreisler et Rupp), des six *Suites pour violoncelle seul* de Bach (Casals), de trois *Concertos pour clavier* de Bach (Fischer), des neuf *Symphonies* de Beethoven (Weingartner) et des trente-deux *Sonates pour piano* (Schnabel), d'œuvres de Prokofiev — parmi lesquelles se trouve le *Troisième concerto* — jouées par l'auteur, et d'enregistrements de Cortot, de Paderewski, Huberman, Elisabeth Schumann, Melba, Caruso, etc.

Des plaquettes accompagnent les enregistrements. Elles contiennent plusieurs études qui placent l'ouvrage gravé dans son contexte historique et l'analysent ainsi que l'interprétation dont il est l'objet. La reproduction d'une gravure ou d'un document d'époque, d'une biographie et une photographie de l'interprète complètent ce travail de documentation.

La publication des *Gravures illustres* ne sera pas limitée à la France. Dans tous les pays où ils paraîtront, ces disques porteront le même numéro de collection et seront accompagnés des mêmes textes traduits dans la langue des pays respectifs.

Ainsi, les jeunes mélomanes et tous les jeunes musiciens du monde pour qui les noms cités plus haut sont, en partie tout au moins, entourés des brumes de la légende, pourront désormais entrer dans l'intimité de leurs prestigieux aînés. En France, ils peuvent déjà faire connaissance avec la lucidité inspirée, la passion spiritualisée, l'extraordinaire sens de l'unité de Schnabel ; avec la liberté intérieure, l'hédonisme rayonnant, l'élégance virile de Kreisler, avec l'admirable esprit d'humilité de Busch, avec la beauté sensorielle et la profonde poésie des interprétations de Cortot, Thibaud et Casals. T. L.

(1) 2.400 francs le disque, dans une présentation de luxe.



ZIZI JEANMAIRE
Voyez comme on danse

EXPOSITIONS

Indonésie janséniste

CHRISTINE BOUMEESTER
Galerie Weiller, 5, rue Gît-le-Cœur, jusqu'au 10 avril.

FILLE des îles indonésiennes et femme du peintre Henri Goetz — qui est une sorte d' « éminence grise » de l'art abstrait contemporain — Christine Boumeester ne renie pas ses influences originelles. Au contraire. Elle les intègre naturellement au moyen des disciplines modernes qu'elle possède avec une rare maîtrise.

D'où le charme de certains petits tableaux dont les couleurs et la composition rappellent la savante liberté des panneaux extrême-orientaux de bonnes époques.

Ces paysages de tous les temps voisinent avec des dessins en noir et blanc d'une facture nettement « janséniste ».

On peut regretter que Christine Boumeester ne se soit pas bornée à présenter des toiles d'une seule veine. Leur accès en eût été rendu plus aisé. Mais on peut également se féliciter de pouvoir ainsi choisir librement, parmi les œuvres exposées, celles qui correspondent le plus à nos propres affinités.

★

Objets humains

PEINADO
Chez Jeanne Castel, 3, rue du Cirque, jusqu'au 6 avril.

LES natures mortes que présente Peinado s'inscrivent, sur ses toiles, dans une géométrie de couleurs tendres, très agréable à l'œil.

Ce peintre espagnol et parisien mélange avec bonheur les leçons de Zurbarran et de Chardin.

Mais il y a plus d'humanité dans ses cafetières que dans ses portraits.

Les visages ne font pas, chez lui, bon ménage avec les objets. Peut-être parce que son talent consiste, précisément, à donner visage aux instruments inanimés du monde quotidien.

À voir cette semaine :

Classiques :

● PICASSO (œuvres de 1955 et 1956), Louise Leiris, 47, rue de Monceau et PICASSO LUI-MEME (soixante ans d'histoire à travers un visage), à la Hune, boulevard Saint-Germain ● GOERG (musée du mystère) Drouant-David, faubourg Saint-Honoré ● ANDRE LHOTE (œuvres de 1920 à 1940), Galanis, 12, rue La Boétie ● LES INCUNABLES de la collection Rothschild, à l'Orangerie.

Nouveautés :

● GENEVIEVE ASSE (côté Chardin), Warren, 10, rue des Beaux-Arts ● CHRISTINE BOUMEESTER (l'Orient et abstraction), Weiller, 5, rue Gît-le-Cœur ● BITRAN (une planète inconnue), Ariel, 1, avenue de Messine ● ANDRADE (exotisme et technicolor), Weill, 6, rue Bonaparte ● JENKINS (informel et Ripolin), Stadler, rue de Seine ● PEINADO (objets visibles), Jeanne Castel, 3, rue du Cirque.

EXPOSITIONS

GALERIE LOUIS CARRÉ
GRAVURES DE JACQUES VILLON
10 AVENUE DE MESSINE

GALERIE BOLER
237, r. Saint-Honoré (près place Vendôme)
Les Maîtres de la Peinture
400
REPRODUCTIONS
SUR TOILE
BREVET TREMOIS - DE MUNTER
TOILES DE 4.000 A 25.000 FRANCS

Galerie Marcel BERNHEIM, 35, r. La Boétie
JEAN-CLAUDE
LAHUMIERE
du 29 mars au 11 avril

Galerie Marcel BERNHEIM
35, rue La Boétie - ELY. 14-46
GEORGETTE NATHAN
29 mars au 11 avril

GALERIE PRETEXTE
66, avenue Paul-Doumer - PARIS (16e)
J.-C. MULLER
PEINTURES ET DESSINS
du 29 mars au 12 avril

Galerie Louise Leiris
47, rue de Monceau (8e)
PICASSO
Peintures 1955-1956
Jusqu'au 20 avril

On vous en parlera

Huit hommes après huit ans

LA RÉUNION

par Merle Miller, traduit de l'américain par Jacques Jeantet. Ed. Plon. 340 pages. 990 francs.

MERLE MILLER

COMMENT peut-on avoir été G.I. ? Les plus jeunes romanciers américains ne cessent de se poser la question. Et c'est l'affaire de leur vie avant d'être le sujet de leurs livres. Comment redevenir un civil, un homme comme les autres ? Stefan Heym, Norman Mailer, John Horne Burns se sont posé ou se poseront ce problème de reconversion psychologique. Ce sont des romanciers de la guerre et ils le sont pour toujours.

Merle Miller, qui a écrit un roman courageux contre le maccarthysme, a tenté déjà, dans That Winter, de décrire l'impossible mue du G.I. tentant de redevenir Américain moyen, y revient dans La Réunion comme à une hantise. Huit ans après la fin de la guerre huit compagnons d'armes se retrouvent chez leur commandant de compagnie, Jason Merrik. Et Jason feint d'ignorer le sanglant secret qui, plus solidement que l'amitié, pousse les huit hommes à se retrouver. Au cours d'une patrouille, Aldo Borelli a tué Horace Aswell et Walter Brooks, lieutenant de Merrik, est complice, lui aussi, puisqu'il a accepté de rendre un franc-tireur responsable du meurtre. Il y a encore Guy Schmidt, sergent de Merrik, et Morgan Aldridge, son caporal, Addison Manchester, lieutenant, Saul Leventhal, autre officier.

Secret de soldats

Il y a surtout Homer Aswell, frère jumeau d'Horace. Après la guerre, il est devenu fou et, dans ses crises, se substitue à son frère mort, obsédé par cette image qui lui torture le cerveau: son frère tué de la main même de Merrik. Comme il croit être Horace, il décide de tuer Merrik au cours de la réunion. Il tire sur lui, le blesse, est arrêté et se pend dans sa cellule.

Mais le roman de Merle Miller est loin de se conformer à l'idée qu'on pourrait se faire de lui d'après ce scénario. Il est moins une histoire qu'un nœud d'histoires, moins un récit que la rencontre de huit récits s'éloignant et se rapprochant les uns des autres jusqu'à ce qu'un coup de feu éclate pour renvoyer les personnages à leur destin personnel. Merle Miller attache autant d'importance au choix que Merrik doit faire entre Louise, sa femme, et Emily, sa maîtresse, aux hésitations de Grace qui se demande si elle va ou non abandonner son mari Walter Brooks, à l'alcool ingurgité par Aldo Borelli, aux amours de Val, la femme de Schmidt, à la passion d'Addison Manchester pour Lucile, à tous ces jeux obscurs qu'à la grande obsession de huit camarades qui se réunissent pour penser ensemble au meurtre d'il y a huit ans.

Miller semble refuser de choisir et accumule dans le cœur de ses personnages leur secret de soldats, les chocs reçus pendant leur enfance, les drames quotidiens, les livrant à un passé, un avenir et un présent également chargés d'événements, également puissants. De sorte que ces hommes sont poussés par tant d'énergies intérieures, animés par tant de tragédies non tirées au clair et de hantises à liquider que rien ne laisse prévoir leur libération. Prisonniers d'eux-mêmes, rivés à ce qu'ils doivent cacher, ils ne pourront jamais se soulager qu'en faisant partager à d'autres le poids qu'ils portent ; mais les autres leur offrent le même marché.

Les morts et les fous

Merle Miller s'acharne à mélanger les huit fils échappés d'autant de pelotes. Il noue au lieu de dénouer et la fin de son roman pourrait être le début de huit nouveaux récits — ou de seize ; les comparses sont plus nombreux encore que les morts et les fous et pourraient prendre leur place sans avoir à bouger. Mais peut-être Merle Miller ne tient-il pas à écrire réellement le mot Fin pas plus qu'il n'a tenu à commencer son livre par l'un des multiples commencements qui étaient possibles. On ne le voit guère soucieux de construire ; il taille en pleine chair et comme au hasard, sans délimiter son sujet. Mais à vrai dire, il en est ainsi parce que sa virtuosité est parfaite et sa technique rigoureuse. Quand le livre est achevé, l'architecte a débarrassé le terrain de tous les matériaux de construction. Le lecteur n'a pas vu le chantier.

ROMANS

Le dernier homme

LE DERNIER HOMME

par Maurice Blanchot. Ed. Gallimard, 159 pages, 390 francs.

MAURICE BLANCHOT est un écrivain singulier qui réunit en lui trois natures ordinairement séparées et souvent même ennemies : un philosophe, un critique, un romancier.

Le critique réfléchit aux conditions de la littérature, le philosophe s'interroge sur les possibilité de l'expérience littéraire, et quand survient le romancier, dans cet espace d'où tout inauthentique fut banni, il ne lui reste qu'une ressource : se placer d'emblée à cet horizon que vise — consciemment ou non — tout art du langage, son propre anéantissement, l'ineffable du silence et de la mort.

Le Dernier Homme, récit pathéthique et absolu, est en effet une recherche de la mort, menée à la fois par celui qui meurt et par deux personnes, le narrateur et une jeune femme, témoins passionnés de son déclin.

Recherche métaphysique, dans une langue qui possède le charme envoûtant et vertigineux de l'énigme. Qu'est cette « intimité de calme », lieu de silence et de paix, où l'on entre au moment de la mort ? « Chacun, loin d'en jouir pour soi seul, la remet par un don mystérieux à l'esprit commun... Et le jugement dernier serait ce don pur par lequel chacun finalement toujours se dépouille de son instant de repos.

« Mais ce calme dont nous sommes pénétrés, où nous puisons la vérité qui nous pousse, l'élan qui nous unit, cette source que chacun alimente en mourant, c'est ce que pourtant nous n'osons appeler le cœur éternel. »

Style pur et violent. Si Blanchot ne parvient pas toujours à rendre aussi présent qu'à lui-même le drame dont il a la révélation, du moins communique-t-il qu'il se passe du côté de la littérature et du langage, des choses biens plus essentielles et explosives qu'on ne croit.

Cependant, parce qu'il penche du côté de l'indicible et du silence, on fait à cet auteur la réputation d'être réservé à quelques-uns et de dissimuler peut-être un farceur — est-il légitime, lorsqu'on est littérateur, de prétendre montrer que la littérature est impossible ?

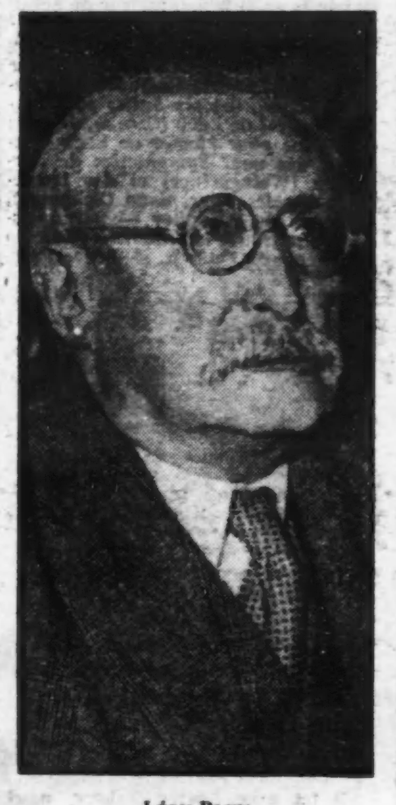
Il faudrait qu'un plus grand public ait accès à Maurice Blanchot, lise ses essais où il se montre un critique inspiré et savant : *Faux Pas, La Part du Feu, L'Espace littéraire, Lautréamont et Sade*, et découvre ses étranges romans *Thomas l'Obscur, Le Très-Haut, Au moment voulu*. Peut-être s'apercevrait-on alors que l'entreprise de Maurice Blanchot est l'une des plus graves de la littérature d'aujourd'hui.

DEUX SUJETS
différents mais tous deux passionnants
- L'AUTOMATION en U.R.S.S.
- Le PREMIER CONGRÈS des ARTS PLASTIQUES
dans
ÉTUDES SOVIÉTIQUES
Avril 1957 - N° 109
Revue mensuelle illustrée
ETUDES SOVIETIQUES
Abonnements - C.D.L.P.
142, boulevard Diderot - PARIS (12e)
C.C.P. 4629-39
1 an : 400 francs - 6 mois : 220 francs
Spécimen gratuit sur demande

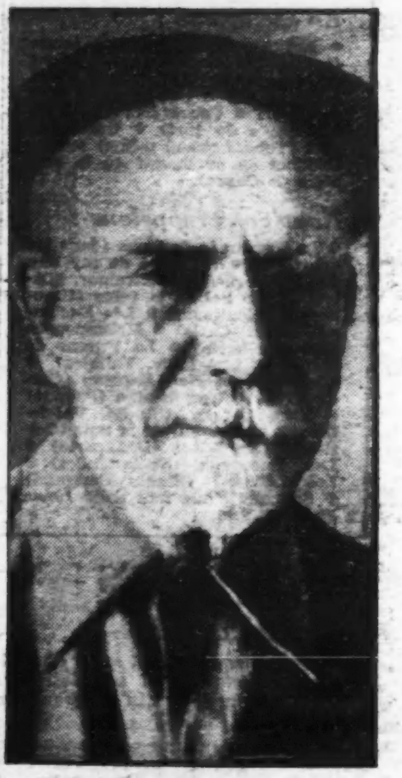
PARIS

Léon Blum et Voltaire

DIMANCHE prochain, la place Voltaire, centre du XI[e] arrondissement de Paris, s'appellera place Léon-Blum. Or le grand leader socialiste, qui fait ainsi son entrée tardive dans la géographie parisienne, a consacré en 1906 un article pénétrant et peu connu au philosophe dont il prend ainsi la succession. Voici un passage de l'article de Léon Blum paru dans *En lisant* :



LÉON BLUM
La justice sociale



PIO BAROJA
La beauté froide

> *Le socialisme est précisément, ou prétend être, un effort pour rejeter les traditions capitalisées du passé, pour adapter exactement les institutions et les lois aux nécessités économiques actuelles. D'autre part, il est le résultat d'une conception purement rationaliste de la Société. Non seulement il écarte toutes les notions incertaines et troubles, accumulées depuis des siècles par l'ignorance et la docilité humaine, mais il prétend réduire, de plus en plus, dans l'homme même, ce vieux fonds instinctif, ces forces obscures et mauvaises qui échappent à la clarté de la conscience et à l'action de la volonté réfléchie. Le socialisme veut faire concorder la justice sociale avec la raison, les institutions positives avec la certitude rationnelle.*
>
> (...) *Est-ce dans une autre intention que furent écrites* Les Provinciales ? Les Provinciales *sont des brochures de propagande. La moitié de l'œuvre de Voltaire ou de Diderot, la meilleure moitié, n'est que discussion, polémique, effort pour rétablir et répandre quelques vérités politiques ou morales. Et déjà, il y a cent cinquante ans, il devait se trouver des lettrés délicats pour dire, avec une douce sympathie : « On devrait avertir ce pauvre Voltaire. Il se perd. N'a-t-il donc pas des amis ? »... Pourtant la postérité a fait son choix. Les petits écrits politiques de Voltaire vivront aussi longtemps que ses contes et plus longtemps que ses tragédies. Et c'est une partie de sa gloire, d'avoir élevé une voix plus courageuse et plus efficace à mesure qu'elle était plus écoutée.*

TRADUCTIONS

La mer

LES INQUIÉTUDES DE SHANTI ANDIA

de Pio Baroja. Ed. Grasset. 314 pages. 750 francs.

LA publication en français d'une des œuvres maîtresses de Pio Baroja intervient peu de temps après sa mort grâce à André Maurois (directeur de la collection « Climats »), Georges Pillement (le traducteur) et Philippe Soupault (le préfacier).

Andia, le narrateur, est un Basque espagnol. Né à Luzaro, petit port de pêche, il a parcouru les mers et entreprend au soir de sa vie d'en raconter les péripéties. Quoi de moins original ? Pourtant, ce livre n'est pas un roman d'aventures quelconque : son auteur a une personnalité qui l'élève au-dessus de la catégorie dans laquelle, superficiellement, on serait tenté de le classer. On s'aperçoit vite que si le seul fil conducteur est la vie elle-même et qu'aucune intrigue savamment menée n'existe (à peine un mystère familial destiné à vous tenir en haleine), chaque chapitre est un conte souvent proche de la perfection. Beaucoup de pages sont de véritables morceaux d'anthologie. *La blessure*, par exemple, raconte le retour du marin dans son village

natal. Les heures matinales, les bruits familiers sont décrits avec une précision qui paraît d'abord un peu froide avant d'atteindre par un artifice de l'art à une émotion supérieure. Sans se départir d'une analyse hautaine, Pio Baroja obtient un contraste si grand entre la froide beauté de ses phrases et l'agitation d'Andia que l'impression finale est plus émouvante que s'il avait consenti à nous bouleverser par des moyens plus directs.

Dans ce roman maritime, on sent la griffe d'un maître. Tel qu'il vient d'être traduit, il peut devenir un classique. Sa grâce est d'évoquer l'aventure, de décrire les mers, mais sa force est d'être une épopée, un poème.

THÊATRE

Un vulgarisateur

THÉATRE (II)

par Robert Merle. Edit. Gallimard, 306 pages, 700 fr.

NON sans verve, non sans un certain talent, Robert Merle remâche les grands thèmes : on sait que Sisyphe l'inquiète et l'irrite : ce « héros de l'absurde » lui a déjà inspiré un lever de rideau ; dans le second volume de son théâtre, l'auteur de *Week-end à Zuydcoote* étale maintenant son personnage sur trois actes. de tragi-comédie.

On sait qu'il existe en France un genre auquel Giraudoux et — dans une certaine mesure — Sartre ont donné leur lettre de noblesse : le « canular » philosophique et mythologique. En cherchant bien, on trouverait d'illustres ancêtres à ce genre savant, des « tragédies de collège » à Voltaire et à la *Belle Hélène*.

En prenant Sisyphe pour personnage, Robert Merle obéit aux règles rigoureuses de ce type de pièces : il prête à Sisyphe une bonne conscience moderne, il lui enlève son pathétique pour lui donner une sorte de verve « gauloise » et bonhomme. D'autre part, Robert Merle prétend « dépasser » l'absurde, « aller plus loin » que Camus ou Sartre. Aussi veut-il que la morale de sa pièce soit une morale joyeuse et confortable. Il y a dans la lutte que Sisyphe engage contre la mort un peu du combat de M. Homais contre l'obscurantisme.

Suffit-il de gonfler la baudruche des grandes légendes universitaires pour faire les personnages dramatiques qui manquent à notre temps ? On en doute. Robert Merle tente d'ailleurs lui-même dans *Justice à Miramar* de toucher à certaine maladie d'aujourd'hui, à ce mal des procès où police et justice obtiennent des aveux comme on obtient des chocolats en tirant la manette d'un appareil à sous. Seulement, il manque à Merle l'âpreté qui fait la force dramatique, le sérieux qui entraîne la conviction. Ses aimables fictions s'effacent avec le sourire qui les a conçues.

LE CONTRAT ENTRE LES HOMMES

16 JUIN 1944. A Trévoux, près de Lyon, la Gestapo fusille vingt-quatre résistants : dans le groupe, un gosse de seize ans se raidit contre la mort. Un homme à lunettes, un « universitaire » lui prend le bras : « *Mais non, mon petit, ça ne fait pas mal.* » Et pour lui donner l'exemple, il s'avance le premier vers les fusils. La science contemporaine avait perdu l'un de ses plus grands historiens : Marc Bloch.

Pour ceux qui imaginent encore les professeurs d'histoire à travers les caricatures du savant Cosinus, il suffit de lire *L'Etrange défaite* (1). Dans ce livre, Georges Altman et ses amis ont réuni les textes de Bloch écrits durant l'occupation et la résistance, quand l'historien appliquait à la débâche de 40 une méthode qui lui avait permis de comprendre la société féodale et la vie rurale française au moyen âge.

Or, jeune normalien, l'historien avait déjà fait la guerre de 1914, guerre lente et patiente qui mesurait les distances en semaines et les mètres de tranchées en mois. En 1940, l'Etat-Major français a gardé sur le temps et sur l'espace ses idées vieilles de trente ans. Bloch s'impatiente : « *Depuis le début du XX[e] siècle, la notion de distance a radicalement changé de valeur.* » Lille n'est plus à trois jours de Paris, il en est à trois heures, mais l'armée française l'ignore.

Faute d'avoir compris cela, les Etats-Majors alignent des statistiques, comparent des armements, se jettent à la face des quantités d'armes et de mitrailleuses. Mais c'est l'esprit d'ensemble qui était coupable de l'échec : « *Le triomphe des Allemands fut essentiellement une victoire intellectuelle et c'est peut-être ce qu'il y a eu de plus grave.* » Les victoires militaires comme la domination des sociétés ne tiennent-elles pas à ces estimations collectives et contraires des distances qui séparent les hommes entre eux ?

MARC BLOCH
Longue fraternité

La féodalité et les Bororos

En appliquant à la défaite de 40 ce relativisme de l'espace qui rappelle les intuitions essentielles d'Einstein, Bloch continuait son œuvre.

Il fut avec Lucien Febvre, mort cette année, un de ceux qui bouleversèrent les sciences de l'histoire et les sciences de l'homme (2). On peut dire qu'avant lui, les professeurs d'histoire étaient des professeurs d'histoires, au pluriel : ils totalisaient de petits faits, des coups d'épée, des marivaudages de reine et des flirts de princes. Ils promenaient leur psychologie d'universitaire comme les vieux ethnographes promenaient leurs idées de Blanc chez les « sauvages ».

Le génie de Bloch et de son école fut d'arracher le voile des préjugés : on nous parle de « classes », de « féodalisme », mais comment étaient vécues ces expériences ? Que savons-nous de la réalité humaine, charnelle ? Rien, ou presque rien. Les chartes et les fameux « documents » ne sont que les symboles d'un monde effacé auquel nous n'avons pas le droit d'imposer nos idées modernes. N'y a-t-il pas un abîme aussi profond entre l'homme du XI[e] siècle et nous qu'entre le Borono étudié par Lévi-Strauss et le moderne ethnographe ? L'humanisme de la science ne commence-t-il pas au moment où le savant entreprend une sociologie de l'inconnu ?

Toutefois, cet inconnu n'est pas inconnaissable : nous ignorons ce que pensait et sentait l'homme du XI[e] siècle, du moins comprenons-nous son expérience de la distance : elle terrorise l'homme solitaire au moment où s'effondrent les valeurs sociales et morales qui survécurent mille ans à la mort de Rome, au moment où déferlent les invasions normandes. Mais cette distance rapproche aussi l'homme de l'homme, le travailleur du soldat, le donneur de coups d'épée du laboureur. Ainsi se constitue lentement ce couple d'hommes qui se voient et qui se servent l'un l'autre parce qu'ils s'observent. Le vassal, dans le « gang » féodal, dépend autant du maître que le seigneur dépend de lui. Longue fraternité qui brise les idées abstraites et qui fait apparaître sous l'histoire officielle l'ombre d'une liberté qui se cherche.

L'expérience de la liberté

Cette liberté, Bloch la retrouve partout, dans la vie rurale française comme dans la vie féodale. Elle n'est pas une idée, elle est une recherche constante, une expérience confuse qui vêt tous les masques. Durant les époques où les classes ne sont pas encore fixées, elle prend la forme obscure des habitudes, des rites, des contraintes. Il faut la détecter dans la nuit. Mais, codifiée, elle n'est pas plus claire ; elle se croit sauvée par les textes écrits, elle se perd de nouveau. Double jeu qui incarne l'histoire, la vie des sociétés, l'humanisme.

Bloch conclut son livre sur la société féodale en assurant que l'idée de contrat unissant les hommes entre eux, l'idée d'une « *convention capable de lier les pouvoirs* », caractérise autant la féodalité que nos civilisations modernes dans ce qu'elles ont de meilleur. Tout le monde aujourd'hui s'aperçoit que l'exercice abstrait du pouvoir politique conduit à la terreur et à la mort. Ce que nous rappelle Bloch prend alors un sens politique d'une immense importance : dans un univers où le rétrécissement subit des distances et où les moyens de persuasion des masses sont si rapides qu'ils abolissent l'espace qui sépare les hommes de l'Etat qui gouverne, ne s'agit-il pas, comme le suggère Bloch dans son « examen de conscience », de rétablir cette antique et féconde idée de contrat ? Au monde unilatéral de la terreur, ne convient-il pas d'opposer la souplesse vivante et humaine des marchés conclus entre les hommes, cette image vivante de la liberté ?

Jean DUVIGNAUD.

(1) *L'Etrange défaite*, témoignage écrit en 1940. Avant-propos de Georges Altman. Albin Michel, éditeur. 262 pages. 570 francs.

(2) Bloch et Febvre menèrent leur combat depuis 1929 dan la célèbre revue des *Annales*. Ils sont aujourd'hui relayés par Braudel, Morazé et Friedmann.

CLASSIQUES

Débuts d'une littérature

L'ENFANCE DE SERGE BRASOV

par Serge Aksakov. Ed. Gallimard, 408 p., 950 fr.

SERGE AKSAKOV, né en 1791, commença à écrire à l'âge de soixante ans. *L'Enfance de Serge Brasov* est le récit des premières années de sa vie, exactement de la troisième à la neuvième année.

L'originalité de cette autobiographie d'un enfant de huit ans n'est pas d'avoir été écrite par un homme fort âgé, au demeurant presque aveugle et obligé dans les derniers temps de dicter son ouvrage. Antérieure à celle de Tolstoï, l'œuvre d'Aksakov l'annonce. Aksakov est un homme fort. Il porte sur les épaules le roman russe de la grande tradition.

Serge Aksakov est devenu l'un des écrivains « classiques » de son pays parce qu'il sut rester étranger à la mode, insensible à l'influence du romantisme, de Chateaubriand et de Byron. Aksakov use d'une langue à peu près sans images, presque sans métaphores, comme il arrive quand la vie fut ardente et la pensée, paisible. Les oiseaux d'Aksakov sont aussi vifs que ses paysans tatars, que ses filles-serves. Le petit garçon attentif qui découvre la plaine russe et la vie des grands fleuves est un personnage que le lecteur n'oublie pas.

Le lecteur n'oublie pas non plus le vieil homme qui retrouva, en écrivant, l'exaltation du petit garçon et, du même coup, se place à l'origine d'une littérature.

Le charmant Aksakov est un artiste dont la ressource reste la mémoire visuelle. Elle paraît sans défaillance, mais Aksakov évoque ses souvenirs de la façon la moins naïve qui soit. Les sensations du présent n'interviennent pas, à la manière dont Proust les utilise, dans le mécanisme de la m é m o i r e d'Aksakov. Décrit-il, par exemple, son passage de la Volga à l'automne, quand le courant est rapide, Aksakov accumule les détails, puis termine par le trait précis qui le frappa autrefois, une planche disjointe dans le fond de la péniche. C'est alors que l'écrivain retrouve la première émotion, que le tableau s'anime. Aksakov se « souvient » ainsi de ses souvenirs.

Ce travail d'une écriture concrète, à partir de la mémoire, transforme le témoignage d'Aksakov. Il lui donne le mouvement d'une chronique aux dimensions de son pays.

La CHIMIE guérira-t-elle le CANCER ?

Aujourd'hui, au stade du laboratoire, certaines substances chimiques détruisent complètement des cellules cancéreuses... Lisez " Sélection " d'Avril, vous verrez que pour la première fois, grâce à l'attaque massive de la chimie contre le cancer, la douleur peut être atténuée et la vie prolongée : signes avant-coureurs de la victoire sur le mal. Achetez dès aujourd'hui votre " Sélection " d'Avril.

Un document secret

SCANDALE A MOSCOU

Une réunion des prosateurs russes a eu lieu le 22 octobre dernier. Son objectif : condamner le roman de Doudintzev : « L'Homme ne vit pas seulement de pain » (à paraître incessamment chez Julliard).

Mais les étudiants de l'Université ont réussi à pénétrer en force dans la Maison des prosateurs et leur intervention a eu pour résultat de renverser la vapeur. Une intervention, celle de l'écrivain Paoustovsky, a causé une véritable sensation. Elle a suffisamment ému le parti pour qu'une résolution du Politburo la condamne sévèrement, sans toutefois la désigner nommément.

Le discours de Paoutovski a été sténographié clandestinement au cours de la réunion et il est ici publié pour la première fois.

« JE n'ai pas l'intention de parler des qualités ou des défauts littéraires du roman. Mais je considère qu'il est temps de se faire entendre à pleine voix. Camarades, pour moi, Doudintzev représente un phénomène social très important. Le roman de Doudintzev, c'est la première bataille contre les Drozdov (1) sur lesquels notre littérature doit se jeter jusqu'à leur entière destruction dans notre pays.

Mais les Drozdov sont des milliers et c'est de cela que je veux parler. Un fait me réjouit : les hommes qui, dans une certaine mesure, se solidarisent avec les Drozdov n'ont pas trouvé la possibilité d'assister à cette réunion. En un certain sens, cela me réjouit. La conscience de l'écrivain doit être entièrement celle de son peuple.

Mussolini par Michel-Ange...

Doudintzev a exprimé cette profonde alarme que nous éprouvons tous pour la physionomie morale et la pureté de l'homme soviétique, et pour notre culture. Le livre de Doudintzev, c'est la vérité impitoyable, la seule dont le peuple ait besoin dans sa route malaisée vers un nouveau régime social. Le livre de Doudintzev, c'est la vérité impitoyable et c'est aussi un très sérieux avertissement. Le danger existe : les Drozdov ne sont pas moins nombreux ; ils sont toujours là.

Il n'y a pas très longtemps, j'ai eu l'occasion de me trouver parmi les Drozdov assez longtemps et de les rencontrer souvent. C'était sur le « Pobeda ». La moitié des passagers (intellectuels, peintres, écrivains, ouvriers, hommes de théâtre) formait une première couche sociale occupant les deuxième et troisième classes du bateau. Les cabines de luxe et de première étaient occupées par une autre couche sociale : vice-ministres, très hauts fonctionnaires de l'économie et autres grands personnages. Nous n'avions et nous ne pouvions avoir avec eux aucun contact, parce que ces hommes, de l'avis des deuxième et troisième classes, c'est-à-dire de la moitié du bateau, ne se contentaient pas de se rendre intolérables par leur morne arrogance, leur indifférence totale à l'égard de tout, sauf évidemment à l'égard de leur position et de leur vanité personnelles. En outre, ils stupéfiaient par leur inculture crasse (*applaudissements*). Laisser de telles gens franchir les frontières de notre patrie, à mon avis, c'est tout simplement un crime (*applaudissements*). Un crime parce qu'eux — les Drozdov — et nous, nous avons des conceptions totalement différentes du prestige de notre pays et à la dignité de l'homme soviétique. Il suffit de citer deux exemples assez classiques du genre de questions que ces gens posaient à nos guides et interprètes. Vous savez que la chapelle Sixtine abrite le chef-d'œuvre de Michel-Ange : « Le Jugement Dernier ». Un des Drozdov, qui avait occupé, il y a quelque temps, un poste très élevé, demanda au guide : *« Qu'est-ce qui est peint là-dessus ? Est-ce le jugement de Mussolini ? »* (*rires*).

J'ai entendu demander devant l'Acropole : *« Comment le prolétariat a-t-il pu laisser construire l'Acropole ? »*

En outre, tout ce qu'il y a de bien en Occident se voyait condamner. Comme l'un de nos voisins, un écrivain de Léningrad, disait : *« Comme la couleur de la mer est magnifique ! »*, un des Drozdov fit la remarque : *« Eh quoi ! est-elle pire chez nous, la mer ? Ce camarade devra être contrôlé. »* C'est une petite chose, mais en l'occurrence, elle suffit à nous montrer le visage des Drozdov.

Je parle de l'alarme qui grandit en chacun de nous, de cette alarme dont Doudintzev est profondément pénétré. Où prend-elle ses racines ? Pourquoi Doudintzev, homme d'un grand courage et d'une haute conscience, est-il si troublé ? Le problème n'est pas dans la peinture de quelques carriéristes. Il ne s'agit pas simplement de carriéristes. Tout ceci est bien plus compliqué et bien plus grave.

Le problème est que dans notre pays existe impunément et prospère même jusqu'à un certain point une couche sociale tout à fait nouvelle, *une nouvelle caste de petits-bourgeois.*

C'est une nouvelle population de *carnassiers et de possédants*, n'ayant rien de commun avec la Révolution, ni avec notre régime, ni avec le socialisme (*Voix dans la salle : « Très juste ».*) Ce sont des cyniques, de noirs obscurantistes qui, sur le même « Pobeda », tenaient tout à fait ouvertement, sans se gêner ni craindre personne, des *discours antisémites de faiseurs de pogroms.*

Ces Drozdov-là sont des milliers, et il ne faut pas fermer les yeux sur leur existence. Le mérite énorme de Doudintzev, c'est d'avoir frappé sur le chaînon le plus important. Il parle du phénomène le plus terrible de notre société, sur lequel nous ne pouvons à aucun prix fermer les yeux, si nous voulons que les Drozdov ne remplissent pas tout notre pays.

Ils trahissent le peuple

D'où tout cela est-il venu ? D'où sortent ces profiteurs et ces lèche-bottes, ces affairistes et ces traîtres, *qui se considèrent en droit de parler au nom du peuple, qu'en fait ils méprisent et haïssent, tout en continuant à parler en son nom ?* Ils connaissent l'opinion du peuple. Ils peuvent, en toute liberté, impunément, monter à la tribune, eux tous, n'importe lequel de ces Drozdov, et parler de ce que pense et comment pense le peuple. (*Applaudissements.*)

Vous m'excuserez de parler si brutalement. Mais je considère qu'il n'y a point ici de place pour les semi-allusions, car tout ceci est trop triste, trop dangereux. D'où ces gens sont-ils sortis ? Ils sont la conséquence du culte de la personnalité, terme que, à propos, je juge bien délicat. C'est un sol fertile, sur lequel ont poussé des hommes, à partir de 1937. Ils ont survécu jusqu'à aujourd'hui, si étrange que cela paraisse à première vue. L'ambiance les a habitués à considérer le peuple comme du fumier. Ils ont été formés et encouragés aux plus bas instincts de l'homme. *Leur arme, c'est la trahison, la calomnie, l'assassinat moral, l'assassinat tout court.* S'il n'y avait pas eu les Drozdov, il y aurait dans notre pays de grands hommes comme Meyerhold, Vabel, Artem Vessely (2), et bien d'autres. Ce sont les Drozdov qui les ont détruits. Il faut ici dénoncer *pourquoi ces hommes ont été détruits. Ils l'ont été au nom du puant bien-être de ces Drozdov.* Nous ne pouvons nous représenter comment une telle infinité de talents, d'esprits, d'hommes remarquables, a disparu. Mais elle n'avait pas *disparu* : si ces hommes vivaient, notre culture serait en plein essor ! *Nous ne le savons tout simplement pas.*

Plus de poissons

Doudintzev a décrit le cas particulier d'un inventeur, qui a découvert le monstrueux tableau de l' « activité » des Drozdov. Mais ceux-ci sont nombreux. Est-ce que dans notre milieu, nous ne connaissons pas des Drozdov ? Ce ne sont pas là de vains mots. *Voyez l'histoire du ministère de l'Industrie poissonnière* (3). Tout à fait consciemment, par servilité, et peut-être par sottise, un dommage *énorme a été causé à l'économie.* On ruine le pays, et ce, sans aucune raison, bêtement, stupidement. *Il n'y a plus de poissons dans la mer d'Azov. La mer Noire est presque entièrement épuisée. Et tout cela, ce sont les Drozdov qui le font, pour leur carrière.*

Comment ont-ils le front de ne pas répondre devant le peuple d'avoir dévasté le pays ? Prenez les rives de l'Oka, depuis Aleskine jusqu'à Tarussa (j'ai publié des articles à ce propos), les bandes de protection forestière sont massacrées. L'eau est empoisonnée. Les Drozdov se fichent de tout, ils ont besoin d'accomplir le plan et ils abattent des forêts.

Encore une chose à combattre à boulets rouges: le maquignonnage. L'idée de profit a commencé à prédominer chez bien des hommes, des hommes d'argent. Ce maquignonnage peut ruiner et perdre le pays.

Ces gens, ces Drozdov, nous les voyons chaque jour autour de nous. Ils sont tellement fondus dans un creuset commun, jusqu'à leur manière de s'habiller, qu'ils utilisent tous, de la même ignoble façon, avec un mépris total de la langue russe, un langage mort, un langage de rond-de-cuir. C'est une puissance qui pèse lourd sur le pays. Et tout ceci sous le couvert de paroles vaines relatives au bonheur du peuple ! Dans leur bouche, elles sont un sacrilège, un crime. Ces hommes osent s'ériger en représentants du peuple sans son accord, ils osent déposséder notre pays de sa richesse humaine et matérielle, pour leurs intérêts personnels — et le déposséder avec un certain culot !

Mais je considère que le peuple qui a pris conscience de la dignité de notre vie balaiera les Drozdov à coup sûr et assez rapidement. *Il s'agit de mener le combat jusqu'au bout. Ceci, c'est le début ! »* (*Applaudissements.*)

(*World Copyright « L'Express ».*)

(1) Drozdov, personnage de roman de Doudintzev, est l'un de ces fonctionnaires ignares qui par arrivisme sabotent une invention particulièrement importante pour le développement économique.

(2) Célèbre metteur en scène et écrivains.

(3) *Une fausse « planification » a littéralement dépeuplé les mers intérieures du Sud de l'U.R.S.S.* Dénoncé par Dubov (*Novy Mir, n° 6, 1956*) puis, après plusieurs mois de silence, par Ovetchkine (*Literaturnaïa Gazeta*), le ministre A. Ichkov répond à ses accusateurs en novembre 1956 (cf. *Literaturnaïa Gazeta* et *Novy Mir* n° 12-1-1956.

ALDEN HATCH
Clare B. Luce Ambassadeur extraordinaire
La destinée exceptionnelle, d'une femme exceptionnelle
sous jaquette ill. : 780 fr.

WALTER HAGEN
J'étais le faussaire de Hitler
Un livre révélateur sur la fabrication des faux billets, sur la concussion dans le III[e] Reich, sur le rôle des mages et des voyants.
Un vol. cartonné sous jaquette ill. - 32 hors-texte : 870 fr.
del Duca

LES CAHIERS DE PAUL VALERY
« Le livre sur la table, Valéry est là matériellement devant vous, dans sa belle graphie caressante, où la main autant que la pensée a l'air d'être maîtresse des mots qu'elle dessine et de leur infini contenu. »
(Emile HENRIOT - LE MONDE)
Le premier tome de cette importante publication vient de paraître. La souscription, au prix de 140.000 francs, reste ouverte jusqu'au 15 avril seulement
Veuillez vous adresser à votre Libraire ou aux
Publications du CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
13, quai Anatole-France - PARIS (7e)
Tél. : INV. 45-95

Staline et Khrouchtchev : le mort saisit le vif !
GEORGES IZARD
VIOL D'UN MAUSOLÉE
1 vol. 600 f.
JULLIARD

ENFANTS

Pâques est tard

LE trimestre n'en finit plus. Les enfants ont mauvaise mine et attendent impatiemment les vacances de Pâques.

Pour les parents qui ne savent où les envoyer pendant ces 15 jours (l'étranger est trop cher, les colonies de vacances ne fonctionnent pas), voici quelques adresses d'organisations prévoyant des séjours en France pour les enfants de 7 à 17 ans.

En montagne, il n'y aura sans doute plus de neige, mais l'air n'en est pas moins vivifiant.

● COMITÉ D'ACCUEIL PARISIEN, 16, rue de la Banque, Paris (2e). GUT. 29-80. En hôtel aménagé, deux séjours de 15 jours pour garçons et filles.

— Saint-Gervais (1.200 m.), de 6 à 13 ans : 25.500 francs.

— Passy-Maucroix (1.400 m.), de 12 à 16 ans : 23.900 francs.

● CENTRE DE COOPÉRATION CULTURELLE ET SOCIALE, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2e). GUT. 70-84.

Plusieurs séjours dans des maisons-colonies pour garçons et filles de 6 à 14 ans.

Par exemple :

— Anglet (Basses-Pyrénées) : 17.000 francs.

— Cap d'Antibes (A.-M.) : 18.750 francs.

— Biarritz, pour les 14 à 18 ans : 17.000 francs.

● CLUB DES QUATRE VENTS, 1, rue Gozlin, Paris (6e). ODE. 70-25.

— A Aussois (Savoie) (1.450 m.) en chalet, pour les 8 à 14 ans : 13.850 fr.

● TOURING-CLUB DE FRANCE, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris (17e). PAS. 62-65.

Plusieurs séjours sont organisés pour les adhérents (750 fr. d'adhésion) dans les Alpes, les Pyrénées, le Val de Loire, à Arcachon, pour les jeunes de 12 à 17 ans. Prix variant de 21.000 à 30.000 francs.

Pour les jeunes provinciaux de 14 à 17 ans, séjour à Paris : 15.000 fr.

PAS CHER

MADAME EXPRESS a cherché cette semaine un manteau bleu marine. Celui qu'elle a photographié est en drap (comme les capotes d'officier de marine).

Emmanchures basses, fente boutonnée dans le dos, grandes poches plaquées, il a du chic, il est parfaitement coupé et facile à porter. Très « costaud », c'est le genre de manteau commode aussi pour le voyage et les vacances. A 15.000 fr., il n'est vraiment pas cher. Il existe également en rouge.

(JAMIQUA, 6, rue Marbeuf. Expédition en province sur envoi des mesures.)

TRAVAIL

Réalisme chez les plus de 19 ans

LA 8e exposition consacrée aux moyens de formation professionnelle organisée par la municipalité d'Asnières a, cette année, choisi pour thème « La femme dans l'économie moderne ». Il n'est plus question de minimiser l'importance du travail féminin, puisque les femmes forment depuis près de 50 ans le tiers de la population active.

Révolue donc l'époque où l'instruction de la fille souciait beaucoup moins les parents que celle du garçon. Aujourd'hui, *« elle » se prépare de bonne heure à assumer son existence* (sur environ 4.800.000 femmes que comptait à l'avant-dernier recensement la population active féminine, un peu plus de 1.500.000 seulement étaient des femmes mariées, près de 3.300.000 étaient des célibataires, veuves ou divorcées).

« Elle » suit donc des cours professionnels, « elle » prépare examens et concours, mais parfois hésite sur la voie à suivre. Car, pour de brillantes réussites, il y a encore trop de fausses routes, d'*engouements* qui mènent un beau jour à se casser le nez sur le réel.

Un diplôme inutile

Il ne suffit plus d'avoir le diplôme, il faut encore pouvoir s'en servir. Il ne faut plus voir des jeunes filles munies d'un C.A.P. de couture (trois ans d'études après le C.E.) entrer avec le salaire d'ouvrière spécialisée dans des ateliers de mécanique, alors qu'avec un C.A.P. approprié, elles auraient eu dans ces mêmes ateliers des postes beaucoup plus intéressants, ou bien des esthéticiennes diplômées se placer comme auxiliaires familiales... Suivant les enquêtes du ministère du Travail, au niveau des techniques d'exécution, il existe des professions saturées ou en voie de l'être et d'autres déficitaires en main-d'œuvre.

Il y a trop de...

- Couturières.
- Lingères.
- Modistes.
- Vendeuses.
- Etalagistes.
- Aides-comptables.
- Dactylos.
- Sténotypistes.
- Employées de banque.
- Employées d'assurance.
- Jardinières d'enfants.
- Puéricultrices.
- Dessinatrices de mode.
- Décoratrices.
- Esthéticiennes.
- Secrétaires médicales.

Il n'y a pas assez de...

- Pour Paris, confectionneuses-patronnières, vendeuses avec connaissance de langues.
- Mécanographes.
- Professeurs d'enseignement technique.
- Dessinatrices industrielles.
- Techniciennes de l'horlogerie, de la diamanterie et de l'optique.
- Photographes industrielles et retoucheuses.
- Préparatrices en pharmacie.
- Infirmières.
- Laborantines et aides-chimistes.
- Aides-physiciennes.
- Techniciennes de radio-électricité.
- Calculatrices.
- Très bonnes secrétaires (bilingues en particulier).
- Sténo-dactylos.

Les métiers actuellement favorisés ne demandent pourtant pas un apprentissage plus long, des qualités intellectuelles plus grandes et sont presque toujours mieux rémunérés. Un certain handicap dans la connaissance des matières de base : maths, physique, mécanique, est en réalité un obstacle qui peut être surmonté

→

Quilichini
ESCARPIN ITALIEN EXCLUSIF
daim-calf toutes teintes
A partir de .... 4.800 fr.
Sac assorti depuis . 3.900 fr.
90, rue La Boëtie (8e)
Saint-Philippe-du-Roule

ELLES
ROMAN D'ALBA DE CÉSPEDES
« Ce roman est un cri, un appel aux hommes, un appel à la compréhension, un appel à l'amour. » J. Prasteau (Figaro).
SEUIL
du même auteur :
LE CAHIER INTERDIT

« Une tête de l'année dernière »

« Une tête de cette année »

et se trouve compensé par des qualités de soin, patience, minutie, fort appréciées dans de nombreuses professions.

Profiter du « vide »

La désaffection relative dont ces métiers sont l'objet semble donc due surtout à la routine, la mauvaise information des parents et à l'insuffisance de l'enseignement technique féminin.

Cependant, en ajoutant aux ressources des centres existants celles des cours professionnels, des instituts privés, des cours par correspondance, il serait possible de remédier à cette situation.

Aujourd'hui, si les jeunes filles n'acquièrent pas une qualification professionnelle allant de pair avec les progrès techniques, elles risquent de végéter dans des emplois subalternes ou de se retrouver sans emploi. Mais même lorsqu'elles sont professionnellement bien préparées, elles doivent affronter une sévère concurrence masculine (lorsque les techniques d'exécution sont plus poussées, les employeurs ont tendance à donner la préférence au personnel masculin). C'est pourquoi il semble tout indiqué qu'elles tentent de profiter du « vide » actuel de certaines professions pour s'y imposer et élargir le champ de ce qu'il était convenu d'appeler traditionnellement les métiers « féminins ».

Mme Express est à la disposition de ses lectrices pour tous renseignements concernant les écoles techniques et les centres de formation professionnelle susceptibles de les intéresser.

COIFFURE

En une matinée

CES photos ont été prises en une matinée. Pourtant, sur la première, Gill a « une tête de l'année dernière ».

Pour faire à Gill une tête de cette année, et à nos lectrices une démonstration, Guillaume, l'un des plus grands coiffeurs parisiens, a réalisé lui-même ces trois coiffures.

La première est franchement démodée. Les deux autres qui, de face, sont sensiblement pareilles, mais qui s'adaptent l'une à des cheveux courts, l'autre à des cheveux beaucoup plus longs, sont caractéristiques de la ligne de l'année qui consiste essentiellement à rejeter les cheveux en arrière et à dégager la nuque.

Les cheveux longs sont relevés en chignon « mannequin », les cheveux courts sont brossés vers le haut en demi-boucles.

Cette ligne, en dégageant les tempes, souligne l'importance des yeux et du bas du visage ; libérant le cou, elle allège et allonge la silhouette, et elle met en valeur l'attache du cou aux épaules.

Faut-il l'adopter ? Chacune peut en tout cas essayer, devant sa glace, de relever ses cheveux. C'est une coiffure qui n'est à déconseiller complètement que dans les cas suivants :

De face

Visage très allongé.
Mâchoires très lourdes.

De dos

Nuque grasse.
Oreilles mal attachées.
Cou flétri.

En général

- Grande jeunesse, car c'est une coiffure de femme, non de jeune fille. En tout cas dans la journée.
- Fausse jeunesse, car les femmes qui font — ou qui croient — faire illusion avec des coiffures de petites filles affrontent brusquement avec des cheveux relevés, « la minute de vérité ».
- Propension à la migraine. Les épingles, s'il y a chignon, sont parfois mal supportées.

Certains visages très beaux — celui de Michèle Morgan par exemple — supportent cette coiffure complètement lisse, oreilles dégagées.

Les autres se trouvent sensiblement flattés, adoucis, féminisés par les demi-boucles, les vagues, l'aspect souple que donnent cette saison aux cheveux les bons coiffeurs.

Et puis... c'est la mode.

Un mot encore.

Une jeune femme très démunie disait à une autre, très élégante :

— Si vous ne disposiez de pas

Louis Horwat
TAILLEUR COUTURIER
12, RUE LAFAYETTE · PARIS · PRO. 63-25

COLLECTION TOUS LES JOURS à 15 h. 30

● « HERNANI » Tailleur jersey Rodier 30.000 fr. Tous nos modèles sont exécutables à façon depuis 12.000 francs

NOUVEAU SERUM DE BEAUTE
Hydrate et revitalise l'épiderme
Laboratoires GIR
7, boulevard d'Algérie - PARIS (19e) - Nord 67-91

Un traitement de beauté pour vos parquets !

Avec la Cire Liquide Johnson vous obtenez très vite et sans effort des parquets impeccables.

- Elle nettoie et fait briller en même temps. Son emploi régulier supprime la paille de fer.
- Elle évite un traitement coûteux des parquets, tout en gardant au bois sa beauté naturelle.
- Elle ne poisse pas et n'absorbe pas la poussière.

N.-B. - La Cire Liquide Johnson vous donne des résultats bien supérieurs et ne vous coûte pas plus cher qu'une encaustique ordinaire.

Cire Liquide JOHNSON

BIBLIOTHÈQUES
MEUBLES DE LIVING ROOM
BUREAUX
SIÈGES

MEUBLES EFA

SPECIALISTES DU RANGEMENT PAR ELEMENTS
A PARIS : 66, rue de Rennes - Téléphone LIT. 69-56 (entre rues du Four et du Vieux-Colombier)
A NICE : 32, rue Hôtel-des-Postes - Téléphone 528-41
USINE : 92, route de Turin - NICE

UNE PAGE AU FÉMININ

Cheveux courts : demi-boucles relevées

Cheveux longs : chignon « mannequin »

plus d'argent que moi, comment le dépenseriez-vous ?

La seconde répondit :

— Je passerais l'hiver avec une jupe et un chandail noir. L'été, avec une robe de toile bleu marine. Mais j'irais toutes les semaines chez le coiffeur. Et si, même aussi, je ne pouvais pas y aller régulièrement, mode ou pas mode, je porterais un chignon.

EXPOSITIONS

Sur les rives du Printemps

COLETTE GUEDEN présente comme chaque année une exposition à Primavera qui durera jusqu'au 5 avril. Le thème choisi est « Rivages ». Dans un charmant décor de filets de pêcheurs et de coquillages, elle propose mille objets se rapportant à la mer. C'est une exposition où ceux qui ont une maison de campagne auront envie de tout, et où ceux qui savent penser à longue échéance choisiront déjà leur costume de vacances. Pour tous, c'est un régal des yeux et une bouffée d'air marin.

Nous y avons vu :

Pour la maison

- Un tabouret de pêcheur en nattes de vannerie ; 3.800 et 2.900 francs.
- Des vrais bocks en verre grossier : 190 francs.
- Des verres géants bleu roi : 260 francs, la cruche assortie 1.300 francs.
- Des pailles en plastique géantes, couleurs assorties : l'étui de 200 : 550 francs.
- Quatre cendriers en forme de maillons de chaine d'ancre : 1.700 francs.
- Un porte-bouteille en anneaux de corde : 1.090 francs.

Pour s'habiller

- Un pull-over de marin, col roulé, noir ou bleu marine pour homme : 5.990 francs.
- Un pantalon corsaire homme en toile rouge royal, marine clair et caramel : 3.990 francs.
- Un chapeau de gondolier vénitien, noir et naturel, ruban rouge : 825 francs.
- Une marinière de dame en toile blanche, rouge, jaune, bleue : 2.990 francs. Le corsaire assorti : 2.250 francs.
- Une veste de pêcheur trois quarts en toile caoutchoutée avec suroît bleu royal : 5.900 francs.
- Une grande poche pile ou face à double fermoir doré, d'un côté plastique blanc, de l'autre ratine unie : 5.500 francs.
- Un sautoir de corail : 1.990 francs.
- Des boutons-ancres, argentés mat : 55, 40 et 35 francs suivant la taille.
- Un large bracelet rigide en fil de métal doré ou argent mat : 2.400 francs.

FLEURS

Une jeune femme de 66 ans

SI la jeunesse consiste à avoir des idées et à les réaliser, Mme Jules Max, 66 ans, est jeune. C'est au cours d'un voyage en Angleterre qu'elle a été frappée de la délicatesse et de l'harmonie des bouquets dans les intérieurs les plus modestes, les églises les plus isolées... En faisant son enquête, elle a découvert à Londres l'école de Constance Spry, qui prépare à un diplôme de décorateur floral, mais aussi donne des séries de cours d'arrangement de bouquets pour les amateurs... Mme Max, depuis ce séjour en Angleterre, a cherché le moyen de créer à Paris, centre du goût, du raffinement et des idées, une école française de décoration florale.

Courageusement, elle est allée elle-même à Londres suivre les cours, et apprendre la technique ; c'est là qu'elle a rencontré Evelyne de Caraman, qui, partie pour Londres dans le but de suivre des cours de sténodactylo, se préparait à rentrer à Paris, munie d'un diplôme de « Floristy ». C'était la monitrice idéale pour pouvoir ouvrir une école.

Il ne restait qu'à trouver le local. M. André de Vilmorin, de la Société Nationale d'Horticulture, facilita la mise à sa disposition d'une pièce dans la maison même, 84, rue de Grenelle, et depuis cette semaine les cours sont commencés.

→

AURORE
Couture pour jeunes filles
de 15 à 20 ans
TAILLEURS
et ENSEMBLES
de PRINTEMPS
195, Fg St-Honoré (angle r. Balzac)

SOUTIEN-GORGE - GAINES
*
Art & Création Paris
Vertige
Robert PICCINO
SEYSSEL (Ain)
Téléphone 35

ROBIN TAILLEUR
met à votre service son coupeur de classe internationale et sa sélection des plus belles draperies françaises et anglaises pour satisfaire votre goût personnel d'être bien habillé
PRÊT A PORTER
52, Avenue de l'Opéra - PARIS - Téléphone OPE. 20-46

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

→

Il faut aux élèves six cours de deux heures, partagés en deux, moitié démonstration, moitié pratique. A la fin de ce cycle, les élèves doivent savoir organiser leurs bouquets, d'après les fleurs choisies, la forme des vases utilisés, l'emplacement désiré, le cadre où ils seront placés.

Et déjà Mme Max pense à organiser un cours du soir.

BON A SAVOIR : Règlement des factures

Si vous êtes titulaire d'un compte en banque ou d'un compte chèque postal, vous pouvez désormais régler vos quittances de gaz, d'électricité et de téléphone de façon très simplifiée grâce au système du « prélèvement d'office ».

● **TELEPHONE** : Demandez le prélèvement d'office à votre centre de chèques postaux ou à votre banque si elle est sur la liste des banques agréées par les P.T.T. à la date du 26 janvier 1957 (toutes les banques importantes le sont). Aucuns frais supplémentaires.

● **GAZ et ELECTRICITE** : le prélèvement d'office peut être effectué sur tous les comptes en banque depuis l'année dernière, et, depuis le 1er mars 1957, sur les comptes de chèques postaux. Faites votre demande sur l'imprimé fourni gratuitement par les Centres de distribution E.D.F. et G.D.F., et par les Centres de chèques postaux.

Vous recevrez, comme par le passé, des relevés de consommation. Vous aurez cinq jours pour approvisionner votre compte si besoin était, et vous recevrez par la suite l'avis de prélèvement par l'extrait de compte habituel.

Enfin, depuis le 1er mars également, les retraits à vue dans les chèques postaux pourront atteindre 50.000 fr. dans les bureaux de poste. Jusqu'ici, ils étaient limités à 20.000 fr.

ENQUÊTE

Les Arts Ménagers... en chiffres

Le Salon des Arts Ménagers vient de fermer ses portes. Un million et demi d'hommes et de femmes ont monté l'escalier du Grand-Palais pendant un mois.

Qui étaient-ils ? Que cherchaient-ils ?

Un sondage a été effectué par l'Institut Contact-Express, à la demande des exposants, pour répondre à ces questions.

L'Express publie, *en exclusivité*, les résultats de cette enquête.

Voici quelques-uns des chiffres obtenus et les conclusions qu'il est possible d'en tirer sur l'importance de cette manifestation.

Le Salon intéresse :

● **MADAME... ET AUSSI MONSIEUR.**

60 % des visiteurs sont des femmes.
40 % des visiteurs sont des hommes.

● **LES PLUS DE 26 ANS.**

8 % des visiteurs ont entre 16 et 25 ans.

43 % des visiteurs ont entre 26 et 40 ans.

45 % des visiteurs ont entre 41 et 64 ans.

2 % des visiteurs ont plus de 65 ans.

● **6 % D'OUVRIERS ET 6 % D'AGRICULTEURS SEULEMENT.**

Les personnes interviewées répondaient aux catégories professionnelles suivantes :

Agriculteurs	6 %
Industriels et commerçants	8 %
Professions libérales	9 %
Cadres moyens	15 %
Employés	13 %
Ouvriers	6 %
Divers	6 %
Femmes sans profession	37 %

● **LES PARISIENS D'ABORD.**

70 % des visiteurs sont des Parisiens.

26 % des visiteurs viennent de province.

3 % des visiteurs viennent de l'étranger (Belgique, Suisse, etc.).

● **LES HABITANTS DES VILLES MOYENNES.**

25 % des visiteurs de province viennent de localités de moins de 5.000 habitants.

46 % des visiteurs de province viennent de localités de 5.000 à 50.000 habitants.

30 % des visiteurs de province viennent de grandes villes.

Pourcentage de l'habitat en France:
— moins de 5.000 habitants: 50 %;
— de 5.000 à 50.000 habitants : 22 % ;
— plus de 50.000 (Paris inclus) : 28 %.

● **CES VISITEURS SONT FIDÈLES.**

Parisiens : 16 % des hommes et 12 % des femmes effectuent leur première visite.

20 % des hommes et 22 % des femmes viennent assez souvent.

13 % des hommes et 15 % des femmes viennent souvent.

51 % des hommes et 50 % des femmes viennent toujours.

Province : 43 % des hommes et 12 % des femmes effectuent leur première visite.

24 % des hommes et 19 % des femmes viennent assez souvent.

15 % des hommes et 13 % des femmes viennent souvent.

18 % des hommes et 31 % des femmes viennent toujours.

● **QUE VENAIENT-ILS VOIR ?**

Stands de l'Ameublement : 44 % des hommes et 33 % des femmes.

Stands des Appareils ménagers : 60 % des hommes et 71 % des femmes.

Stands des Installations sanitaires: 10 % des hommes et 13 % des femmes.

Tous les stands : 14 % des hommes et 4 % des femmes.

● **LES VISITEURS ONT UNE IDÉE TRÈS PRÉCISE DE CE QU'ILS VIENNENT CHERCHER.**

6 % des hommes déclarent avoir acheté un autre article (de plus de 10.000 francs) que celui qu'ils étaient venus acheter.

4 % des femmes déclarent avoir acheté un autre article (de plus de 10.000 francs) que celui qu'elles étaient venues acheter.

RECETTE

Côtelettes de porc à la purée d'oignons

— *Une côtelette de porc par personne.*
— *Une livre d'oignons.*
— *Un demi-verre de bouillon (ou Maggi, Kub).*
— *Un peu de beurre, chapelure et moutarde, sel et poivre.*

● Eplucher et émincer les oignons ● Les mettre dans une casserole avec 50 grammes de beurre ● Les faire cuire en remuant sans cesse avec une cuillère de bois jusqu'à ce qu'ils soient bien jaunis ● Verser le bouillon dans la casserole ● Saler, poivrer et laisser cuire trois quarts d'heure doucement ● Saler et poivrer les côtelettes ● Les passer dans l'huile et les saupoudrer de chapelure ● Les faire cuire sur le gril vingt minutes en ne les tournant qu'une fois à moitié cuisson ● Avant de servir, retirer les oignons du feu et ajouter une cuillerée à soupe de moutarde ● Servir cette purée très chaude avec les côtelettes sortant du gril.

BON A SAVOIR

Cures thermales 1957

Si vous devez faire cette année une cure thermale, n'oubliez pas de déposer la demande de prise en charge à votre Caisse de Sécurité sociale avant le 1er avril prochain quelle que soit la station choisie.

Elle doit être accompagnée d'un certificat que vous délivrera votre médecin.

Ça, c'est d'ta faute, maman!..

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, depuis son sevrage, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, l'eau minérale de la Source BADOIT.

BADOIT lui aurait forgé une véritable cuirasse contre la carie dentaire, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, des dents solides et saines.

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT

Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ____________

ADRESSE ____________

GLACIER - CONFISEUR
SALON DE THE
Vivier
2, avenue de Châtillon, 2
91, rue d'Alésia, 91
PARIS - 14e
Tél. : VAU. 16-05
SPECIALITES POUR LUNCHS ET COCKTAILS
Personnel et matériel complet pour réceptions
LIVRAISON PARIS-BANLIEUE

Mme EXPRESS l'a essayé pour vous

Changez le décor de votre vie en une matinée.

nutex

la peinture murale au caoutchouc

● mate, veloutée, moderne,
● s'applique sur tout,
● sèche en moins d'une heure, hiver comme été.

C'est un produit NOVEMAIL

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

•

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Il fallait le dire

Je tiens à vous dire que je ne suis toujours pas d'accord avec vous sur la politique en général, mais pour ce qui est de l'Algérie, je suis tout à fait de votre avis, il fallait que quelqu'un le dise !...

(...) Je suis prêt, bien que vous m'ayez amicalement (je le pense) abîmé, à témoigner de la véracité de vos articles parus jusqu'à ce jour.

Car je pense vraiment qu'il faut que toutes ces choses soient dites, si l'on veut renverser, ou virer, tous ces généraux politicards, et redonner à l'armée sa grandeur, comme au beau temps de l'Empereur...

SERGENT G...,
Algérie.

Mon séjour a coïncidé

Si un témoignage peut vous être utile, je me tiens à votre disposition. Je ne crois pas que vous vous souveniez de moi, car je ne vous ai rencontré que deux ou trois fois, et en opérations, lieux où, généralement, on ne se soucie guère de civilités.

Rappelé comme vous, lieutenant de réserve, j'étais chef de peloton au 5e Chasseurs et suis donc en mesure de raconter, si nécessaire, certains faits auxquels j'ai, hélas ! assisté...

Précisons que mon séjour a exactement coïncidé avec le vôtre, c'est-à-dire de juillet à janvier...

JEAN-R. MARIAUX,
Officier de réserve,
Paris.

Pour oublier

J'ai été moi aussi mobilisé en Algérie (...).

M. Lacoste est un plaisantin: si j'avais, au lendemain d'un des cas dont j'ai pris connaissance, signalé cette exaction au commandement supérieur, mon rapport aurait dû passer par la voie hiérarchique, soit par les mains, d'abord, de celui-là même qui avait fait boire quelque vingt litres d'eau à un Arabe.

J'ai eu honte d'être en Algérie (...).

G. CHAMBELLAND,
Belats (Dordogne).

Rappelé aussi...

Rappelé moi aussi, je viens vous féliciter de mettre votre talent de journaliste au service d'une question qui intéresse toute la jeunesse française.

Continuez à écrire la vérité sur ce qui se passe en Algérie, telle que vous l'avez vue, et comme l'ont d'ailleurs vue des milliers de rappelés, qui sont prêts à vous aider dans la mesure de leurs moyens.

A. CHAVAGNAC,
Brignais (Rhône).

Payer cash...

Bien que je ne sois pas toujours de votre avis, je vous trouve une bonne gueule sympathique; à ce titre je me permets de vous dire que vous êtes en train de faire le c... (...).

Vous n'avez donc pas autour de vous des potes dignes de ce nom pour vous bâillonner et vous mettre la camisole, le temps que décante votre colère vengeresse ! (...)

Sachez que l'on vous fait toujours payer cash le luxe orgueilleux d'être sincère, d'être révolté (...).

Certes, c'est grâce à quelques-uns que l'homme est devenu l'homme et peut-être le restera ; mais, hélas ! le grain ne voit jamais le fruit (...).

M. TIZOTTI,
Bandol (Var).

Au service de la nation

Nous sommes plusieurs, sans doute suspectés de progressisme, puisque nous voulons la paix en Algérie et l'amitié musulmane, à vous approuver, à propager coûte que coûte le « dossier Jean Müller », à faire lire votre récit, à méditer le livre de P.-H. Simon (...).

Nous vous assurons de notre respectueuse et franche amitié, au service de l'honneur de la nation.

ABBÉ D. G...,
Professeur de Séminaire.

La France, pour nous...

(...) Il me semble que, loin de démoraliser, le ton de vos articles doit, au contraire, apporter l'espoir à beaucoup de militaires et de civils. Ce n'est même pas une critique, c'est une constatation. Et je crois que le meilleur de la France a surtout soif qu'on lui dise enfin la vérité. Ce qui nous démoralise, ce n'est pas de nous entendre dire ce que nous ne pouvons nous empêcher de constater, c'est au contraire de voir cette vérité systématiquement déformée et cachée, comme si nos dirigeants eux-mêmes refusaient de la reconnaître, ou cherchaient à s'appuyer de préférence sur la part la plus aveugle de la nation, ce qui doit nécessairement mener celle-ci à sa perte (...).

En ce qui concerne l'esprit de la troupe en Algérie, j'ajouterai ceci aux paroles du capitaine Julienne : si nous savions nous exprimer clairement — et trop souvent nous ne le savons pas, étant trop jeunes et trop peu conscients de nous-mêmes, n'ayant jamais trouvé quelqu'un pour exprimer nettement et simplement ce que nous ressentons au fond de nous — à la question : « La France, cela ne vous dit rien ? », nous répondrions que la France, pour nous, ce n'est pas le drapeau, ce n'est pas la puissance ni la gloire passées. C'est avant tout quelque chose de tangible, une terre, des gens, qui font partie de nous-mêmes et qui nous appartiennent comme nous leur appartenons. (...)

Mon impression des rappelés avec lesquels j'ai vécu n'a pas été d'une morne indifférence ni d'une simplification excessive des problèmes que nous avions sous nos yeux. Les meilleurs souffraient de ne pouvoir prendre position et plus encore de se savoir inutiles. Il aurait suffi de très peu de chose — d'une action dont ils sentent et voient l'utilité sur le plan humain — pour qu'ils s'y mettent avec un certain enthousiasme mesuré.

Au demeurant, l'expérience algérienne n'aura pas été inutile pour certains d'entre les rappelés. Elle aura laissé une sorte de blessure ouverte qui les poussera à s'exprimer et à agir plus rapidement qu'ils ne l'auraient fait sans cela.

J.-P. SCHLUMBERGER,
Paris.

Agen, 21 mars 1957

Cher Express,

Nous avons appris l'inculpation de J.J. Servan-Schreiber dont nous suivions les reportages "Lieutenant en Algérie".

De tels procédés ne peuvent que nous révolter et nous tenons à vous assurer notre solidarité

Un groupe de normaliens d'Agen. (Lot-et-Garonne

Nous avons fait œuvre utile

En tant que rappelé à la 546e D.B.F.A., vos articles concernant l'Algérie m'intéressent doublement, car plus d'une fois nos supérieurs ont menacé quelque esprit peu enclin à la discipline militaire d'aller rejoindre, à titre de sanction, le fameux commando du lieutenant Servan-Schreiber.

Certes, il y a une part de vérité dans vos récits ; je ne le nie pas, car je veux être juste et sans parti pris, mais à vous lire maintenant, j'aimerais y trouver plus d'objectivité. Vous ne montrez qu'un aspect de la situation et vous semblez vouloir généraliser. Faites donc savoir au lecteur qu'il y a des compagnies entières dont les hommes ont pu rembarquer la tête haute avec le sentiment de s'être conduits comme des Français dignes de ce nom, et d'avoir fait, malgré tout, œuvre utile.

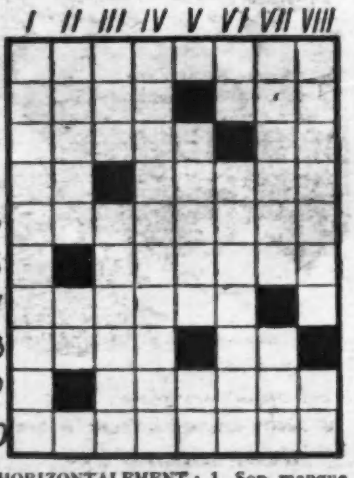
Arrivée sur un piton dans une région « pourrie », notre unité a anéanti la propagande rebelle en protégeant un chantier civil interdit par le F.L.N. à tout travailleur. Nous avons ainsi rendu leur travail à plus de 500 ouvriers musulmans auparavant terrorisés. Lors de quelques fouilles exécutées au cours d'opérations qui se sont déroulées d'une façon correcte, nous fûmes récompensés par un excellent café offert par les Arabes eux-mêmes. Et lorsque les circonstances nous ont obligés à emprunter quelques bottes de paille (notre haut commandement n'ayant jamais été trop soucieux de nos conditions de vie), je puis affirmer que les propriétaires, tous Arabes, furent largement dédommagés.

Autant il est vrai que nous fûmes embarqués comme des disciplinaires de la pire espèce, autant il est important de dire que nombreux ont été les officiers et hommes de troupe qui sont rentrés les mains propres. Mes quelques exemples n'ont d'autre but que de vous le rappeler. Encore une fois, soyez plus objectif.

G. BERNARD,
Colmar.

Suite en tournant la page

Mots croisés n° 76



HORIZONTALEMENT : 1. Son manque d'esprit de suite fit déménager un assassin. — 2. Sans rien changer. Un peu moins connu que le « Livre de la Jungle ». — 3. C'était, pour nos pères, un batracien anoure. Ne dépasse pas la mesure. — 4. Désinence pour potards. Il est, par définition, grêle. — 5. Une réflexion le mit dans le ravissement. — 6. Porter à un niveau supérieur. — 7. Des vers, des chants, de la gloire. — 8. Fut séduite par un animal blanc qui n'avait rien de candide. Au cœur de Paris. — 9. Soutient le cerf-volant dans son vol. — 10. Théâtre d'un célèbre monologue, qui met en cause l'existence.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	R	C	H	A	N	D
2	I	D	E	E	■	B	O	A
3	L	O	U	R	D	E	U	R
4	L	U	S	T	U	C	R	U
5	I	R	■	A	S	E	R	■
6	M	■	T	I	E	D	I	R
7	E	L	A	N	■	A	S	A
8	T	Y	P	E	■	I	S	O
9	R	O	I	■	B	R	O	U
10	E	N	T	E	M	E	N	T

Solution du n° 75

VERTICALEMENT : I. Ne peut, si elle est seule, contredire le calendrier. — II. Montra sans réserve. Demi-aïeul. — III. Souvent pris, quand il est sec. Son colosse n'est pas moins connu que ses chevaliers. — IV. Qui concerne la commune. — V. Une question sur son identité commence une célèbre tragédie. Nancy les a, mais pas Colmar. — VI. Quand Marylin Monroe est d'accord. Recouvre d'ardoises (n'est pas dans tous les dictionnaires). — VII. Mois en principe favorable aux skieurs. Pas clair. — VIII. Se détachera. Une note, en remontant.

CHAMPAGNE G.H. Martel & Cº EPERNAY
Recherchons Agents sérieux et actifs pour Région Parisienne, Bretagne et Côte-d'Azur notamment

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

Importante Société électronique recherche : **INGENIEURS** Grandes Ecoles désirant se créer situation d'avenir, secteurs commercial et technico-commercial dans branches semi-conducteurs en pleine expansion. Adresser C. V. à O.P.P., nº 973 - 12, rue de l'Isly (8e).

Importante Société industrielle recherche **INGENIEUR** Radio-électricien Sup-Elec. I.R.G., Toulouse, Bordeaux, pour services d'études ou plateformes d'essais. Env. curric. vitae à nº 986. PUBLYNOR, 2, square d'Aquitaine (19e) qui transmettra

Vous gagnerez 300 à 400.000 mensuels si vous possédez voiture et consacrez un mois essai. Fabriquons matériel et diffusons seulement par **VENDEURS Grande Classe** Recevrai : 4-5-6 avril SUF. 35-81

Importante Société industrielle recherche **INGENIEURS de Direction** radio-électriciens pour gérances d'ordres. Envoyer C. V. à O.P.P. nº 990 - 12, rue de l'Isly PARIS-8e qui transmettra

Importante Société industrielle recherche **INGENIEURS A.-M.** 25-30 ans pour services méthodes ou fabrication matériel radio-électricité. Envoyer C. V. à O.P.P. nº 989 - 12, rue de l'Isly (8e) qui transmettra

Importante Société industrielle recherche : **INGENIEURS** Radio ou électriciens. Acheteurs (service approvisionnement). Envoyer C. V. à O.P.P. nº 991. 12, rue de l'Isly - PARIS-8e qui transmettra

DIVERS

Etudiant anglais 21 ans, ex-officier R.A.F., ch. pension en échange conversation ou leçons d'anglais au pair dans famille parisienne Ecrire : EXPRESS nº 516, 37, Ch.-Elysées (8e) qui transm.

PROPRIÉTÉS

RECHERCHONS pour achat **PROPRIETES** rapport et agrément LAGRANGE, 34, rue Pasquier - PARIS

Une lettre de François MAURIAC

De Malagar, où il se trouve depuis quelques jours, François Mauriac envoie à J.-J. Servan-Schreiber ce petit mot :

Mon cher Jean-Jacques,

Quand il avait été entendu que je prendrais un mois de repos à partir du 20 mars, nous ne savions pas encore que ce serait le moment où paraîtrait votre beau et terrible récit.

Je suis près de vous, aujourd'hui plus qu'hier, cher Jean-Jacques, puisque vous êtes menacé. D'ailleurs, je serai présent dans vos prochains numéros, grâce à l'entretien que reproduira *L'Express*.

Croyez à ma fidèle affection.

François MAURIAC.

Avant de prendre ces vacances qui interrompent provisoirement son « Bloc-Notes », François Mauriac a en effet enregistré un long entretien sur « Le métier d'écrire », avec trois de nos collaborateurs. Nous publierons cet entretien dès que François Mauriac en aura revu les épreuves.

Je ne puis être fier...

Je viens de recevoir le « Diplôme de la Médaille commémorative des opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique du Nord », que MM. Max Lejeune et Bourgès-Maunoury m'ont adressé, ainsi qu'à tous mes camarades rappelés.

J'ai cru de mon devoir de renvoyer ce document à l'autorité militaire, car je ne puis me remémorer avec fierté les actions auxquelles j'ai été contraint de participer.

JACQUES AKOPIAN,
Rappelé à la 701e *C.D.E.*,
Paris.

Exact

Avant ma maladie, j'ai passé neuf mois en Kabylie, et je suis prêt à témoigner de l'exactitude de vos affirmations. Dans la région de Palestro, j'ai assisté à la destruction d'une dizaine de villages, dans lesquels il n'y avait ni rebelles retranchés, ni mechtas fortifiées, donc aucune circonstance atténuante (...).

CAPORAL PAUL SYNOLD,
Metz.

Heureusement pour mon matricule...

Si mon capitaine m'avait demandé : « Comment va le moral, mon petit ? » Je lui aurais répondu :

« Presque aussi mal que si j'avais été Allemand sous le régime nazi, et cela durera le temps que vous formerez des apprentis bouchers à la place de pacificateurs. »

Il ne m'a rien demandé, cela vaut peut-être mieux pour mon matricule.

UN PARA DU CONTINGENT
(qui nous donne son nom... mais que nous ne donnons pas.)

Des milliers de témoins

Le récit de Servan-Schreiber, nous en avons depuis longtemps la confirmation par les récits, de bouche à oreille, de milliers de témoins qui, hier encore, étaient acteurs, sous l'uniforme français, dans le drame algérien. Nous en avons aussi la confirmation de par les lettres que nous recevons de Français d'Algérie.

Alors, c'est donc la vérité qui doit demeurer sous le boisseau, pour que soit sauvegardé le moral de la nation et de son armée ? (...)

Avec derrière moi un long passé, je crois n'avoir jamais failli à mon devoir de Français.

Dans des heures graves, en 1916, j'étais à Verdun. Dans la dernière guerre j'ai, à grands risques, rejoint le général de Gaulle.

Aujourd'hui, j'estime que Servan-Schreiber, loin d'avoir manqué à son devoir de bon Français, a courageusement fait son devoir, et je tiens à lui exprimer ma solidarité.

GÉNÉRAL ARY LE DANTEC,
Saint-Lunaire.

Ce qui nous reste

(...) Il est des haines qui honorent ceux qui en sont l'objet. (...)

Il est beaucoup de Français qui, malgré les paroles hypocrites du gouvernement, se sentent déshonorés par ce qui se passe en Algérie ; votre action, du moins, contribue à sauver ce qui nous reste d'honneur (...).

ANDRÉ THIERRY,
Etupes (Doubs).

La tête froide

Ce n'est pas en mon nom seul, mais avec quelques camarades volontaires F.F.L. de 1940 que je vous écris pour vous féliciter de votre série d'articles « Lieutenant en Algérie » (...).

Il est particulièrement difficile de ne pas se laisser envahir par la passion et la haine devant les spectacles dont vous avez été témoins, mais, comme vous le dites très justement, nous faire perdre notre sang-froid, c'est tout ce que désirent les « Staliniens de la rébellion ». Il est caractéristique, à cet égard, que vous ayez constaté que, chez les officiers supérieurs, ce sont, pour la plupart, des gaullistes de 1940 qui gardent la tête froide, et savent bien que détruire ne sert à rien, s'il n'existe pas, parallèlement, un plan constructif.

S'il est réconfortant de trouver de tels hommes dans votre récit, il est déprimant de les chercher en vain à l'échelon politique.

CLAUDE SERF,
Capitaine de réserve des Forces Aériennes Françaises Libres,
Paris.

Rien de démoralisant

Je vous donne la réaction d'un simple particulier : je n'ai vraiment rien trouvé de démoralisant pour l'armée dans ces écrits. Bien au contraire, la peinture qu'ils en font est plutôt belle et grande et capable de la faire aimer ou au moins estimer, même par ceux qui n'en ont guère le goût. S'ils stigmatisent parfois les mauvais chefs, ils savent rendre hommage à ceux qui sont vraiment dignes de ce nom. (...)

N'est-ce pas plutôt contre ceux dont ils démontrent l'incurie qu'il y aurait lieu d'ouvrir une information ? (...)

L. DOUMET,
Tassin-la-Demi-Lune (Rhône).

J'ai reconnu...

(...) Il se trouve que j'ai reconnu dans vos récits l'écho exact des préoccupations qui ont été celles de mes camarades et de moi-même en Indochine, entre 1952 et 1954, alors que j'étais officier de marine de carrière — préoccupations qui ont abouti à ma démission au début de 1955 parce que je ne pouvais plus concilier ma conscience de chrétien avec l'utilisation que l'on faisait, et continue à faire, des forces armées. Et aussi parce que l'armée me semblait irrémédiablement enlisée dans des routines et des conventions aussi inextricables que surannées.

Vous montrez que les mêmes problèmes, aggravés encore par la présence des rappelés, secouent les unités engagées en Algérie, et je suis sûr que les camarades que vous avez laissés là-bas vous sauront gré d'avoir attiré l'attention avec un tel accent de sincérité sur ces problèmes graves qui se posent à eux.

JACQUES NAIGEON,
Paris.

Un peu gros...

Je crois que vos articles reflètent bien les idées de nombreux officiers et je trouve un peu gros de vouloir vous condamner au nom de l'armée alors que précisément vous vous attaquez à ce qui lui mine le moral.

COMMANDANT J...,
Officier d'active.

Une motion

Les Jeunesses radicales et radicales-socialistes du Pas-de-Calais :

— félicitent Jean-Jacques Servan-Schreiber de ses articles parus dans le journal « L'Express », qui éclairent l'opinion publique sur ce qui se passe en Algérie ;

— demandent au bureau du Parti radical et radical-socialiste de blâmer Bourgès-Maunoury pour son comportement contraire aux principes des Droits de l'Homme ;

— félicitent Hovnanian de ne pas avoir contresigné le rapport Provo ;

— réclament de plus en plus la discipline de vote pour les parlementaires radicaux et demandent aux ministres radicaux de réagir énergiquement vis-à-vis du gouvernement contre les atteintes continuelles à la liberté d'expression.

⁂

[La place nous manque pour nous faire cette semaine l'écho fidèle des centaines de lettres que nous avons reçues. Nous nous en excusons auprès des nombreux lecteurs qui nous ont écrit au sujet de l'article d'Alfred Sauvy, du reportage « Quartier latin 57 », de la réforme de l'enseignement et aussi auprès de M. M. D., de Gennevilliers, dont nous n'avons pas encore pu publier l'appel.

Notre courrier contenait aussi deux lettres violemment hostiles et injurieuses. Mais elles étaient anonymes.

Nous rappelons à nos correspondants qu'ils ont toujours la faculté de nous demander que leur nom ne soit pas mentionné si nous faisons état ici d'extraits de leurs lettres, mais que nous ne saurions accueillir dans cette rubrique des lettres non signées (et a fortiori y répondre) quel que soit leur contenu.]

HERVÉ RICHARD
27, CHAMPS-ELYSÉES. OUVERT LE LUNDI.
1ère vision : collection nouvelle.
COSTUMES SUR MESURES : 32.000 F
COSTUMES PRÊT-A-PORTER HR : 22.500 F
Actuellement 3 avantages :
1 PRIX SPÉCIAUX "PREMIÈRE VISION".
2 SÉLECTION EXTRAORDINAIRE DE TISSUS ANGLAIS
3 FINITIONS EXCEPTIONNELLES

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - ELY. 88-61
ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :
37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - Tél. : BAL 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 fr. — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 fr.
Italie : 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)
FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs
ETRANGER .... 3.500 francs
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris

Administrateur : J.-F. COBLENCE